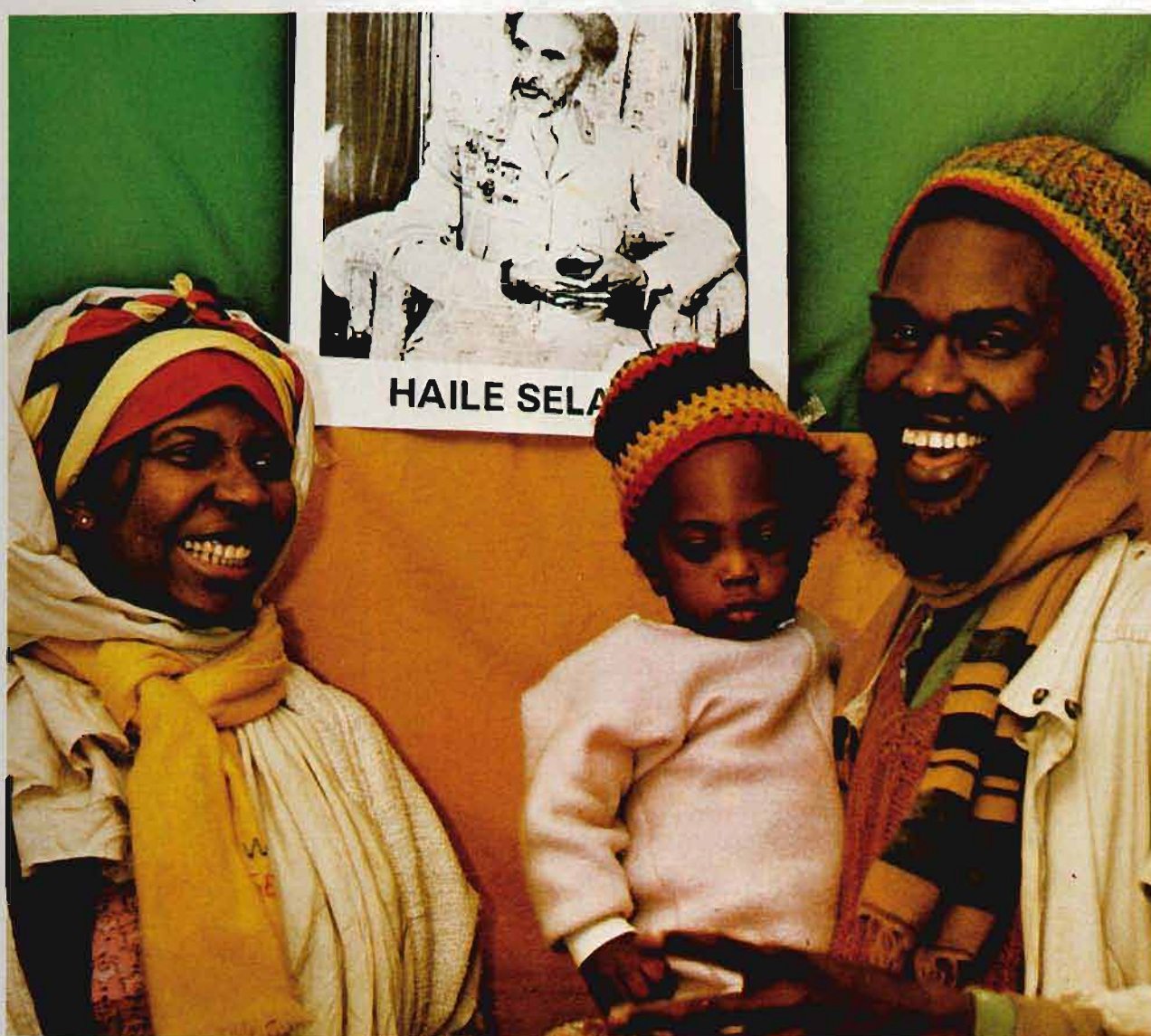


Différences

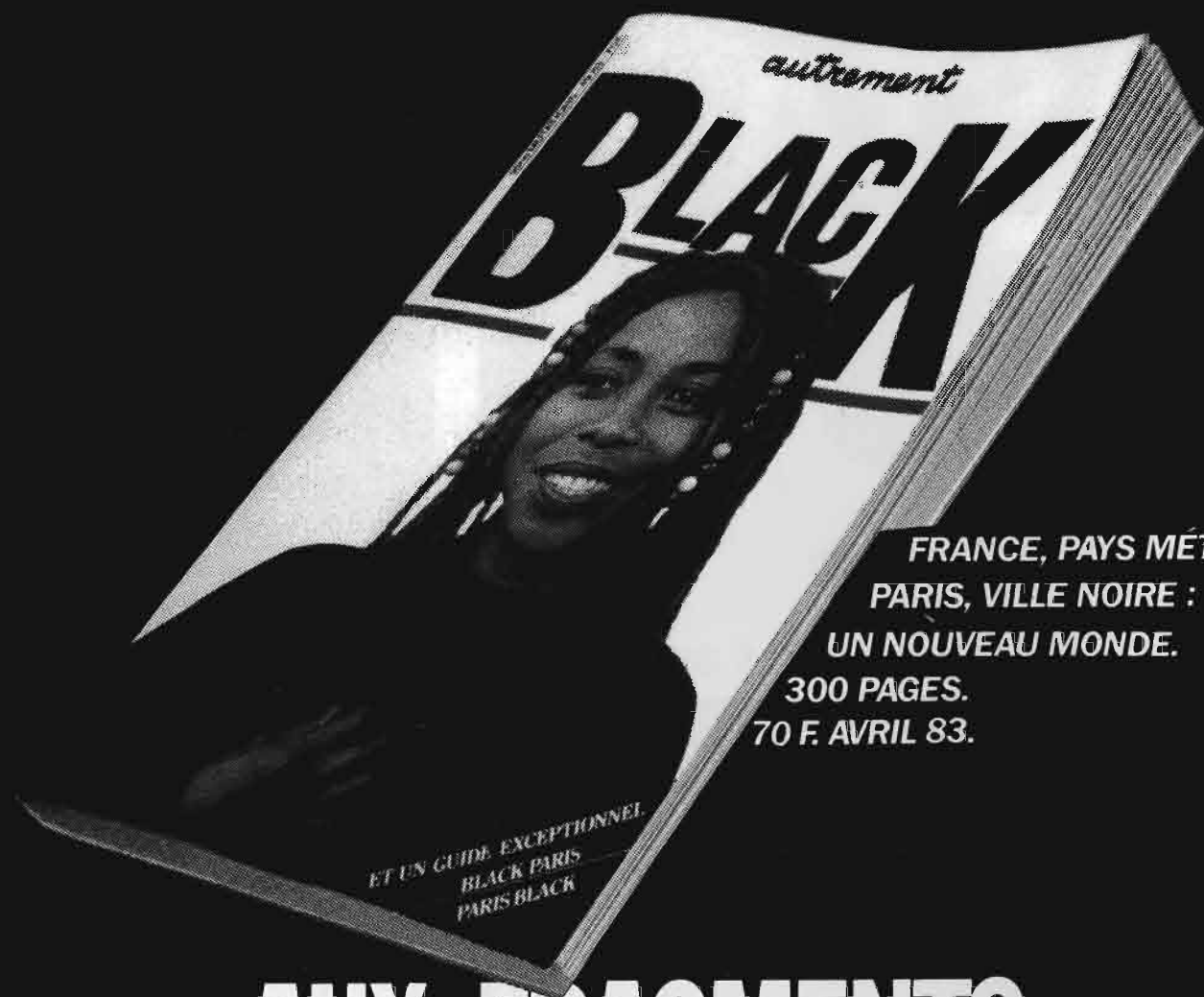
RASTA - PARIS



Marguerite Yourcenar

**Jean Lacouture / Pierre Paraf
Albert Jacquard / Michel Polac**

DU BLUES DES ANTILLAIS...



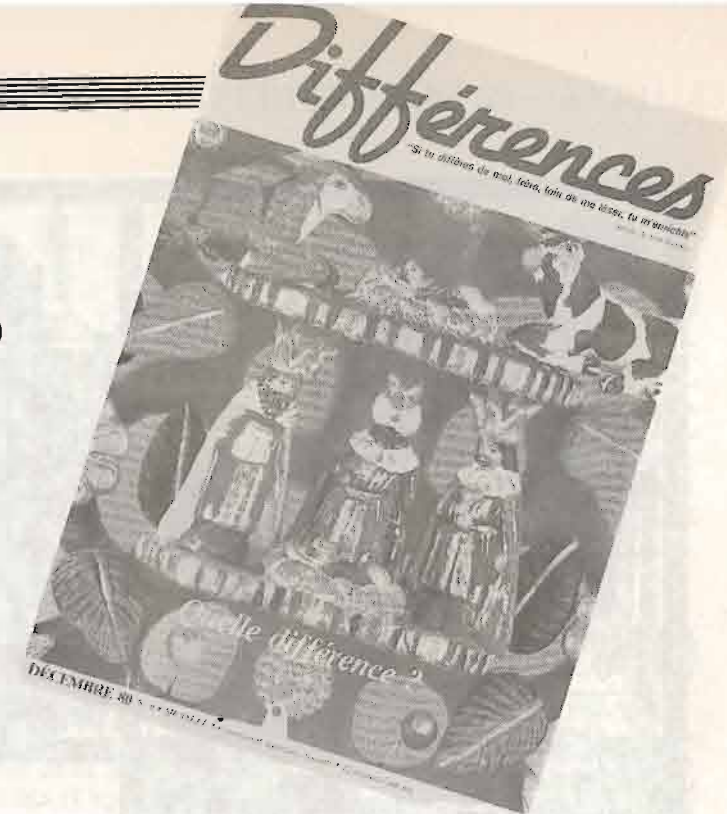
AUX FRAGMENTS DE L'AFRIQUE EXILÉE

EN LIBRAIRIE

UNE GRANDE ENQUÊTE *autrement*

Edito

FOU, FOU, FOU...



DONC, *Différences* a deux ans.

C'était fou de lancer un tel magazine avec si peu de moyens, alors que tant de publications bien plus argentées sombrent après un bref passage dans les kiosques.

Comme il est fou d'en appeler à la vérité, à la raison et à la justice, valeurs si contestées dans un monde où tant de puissants intérêts exigent la division des hommes et l'écrasement des peuples.

Fou aussi de prôner la compréhension envers leur prochain, à des gens accaparés par tant de difficultés quotidiennes, assourdis par le matraquage d'une information fragmentaire et débilante.

Fou enfin de suggérer une défense active de nos idées, quand la logique d'une campagne électorale confère si facilement au racisme le statut d'opinion politique honorable et largement partagée.

*Pourtant, *Différences* tient. Et nous y tenons. Plus que jamais.*

*L'idée avait germé fin 1980 sous le choc de Copernic. L'ampleur du drame réclamait une mobilisation accrue et durable. Ces centaines de milliers d'hommes et de femmes, descendus dans la rue, nous souhaitions que leur émotion et leur volonté d'un jour trouvent un prolongement. C'est pour leur donner une voix, un poids dans notre société qu'est né *Différences*.*

Beaucoup ont été repris par leurs occupations, leurs préoccupations, des luttes non moins légitimes. Certains n'ont pas vu que le même mal, alors spectaculaire, persistait sous d'autres formes, faisant d'autres victimes. Tout le monde ne peut pas toujours monter au créneau.

Ici, nous continuons : c'est un supplément de vigilance, d'information et de réflexion que nous croyons devoir assumer. Tout danger n'est pas écarté. De nouveaux drames menacent, apparaissent déjà : nous nous en voudrions d'attendre passivement. Nous refusons une humanité disloquée où chacun n'est pas reconnu dans ses droits et sa dignité.

*Nombreux sont ceux qui nous rejoindraient s'ils savaient que nous sommes là avec *Différences*. Et ceux qui se libèreraient des préjugés, des passions, des pressions qui les paralysent si nous pouvions nous faire entendre d'eux. Mais voilà ! notre cri d'alarme est étouffé, notre main amicale n'atteint pas la leur.*

*Nous sommes encore trop peu. La chance de *Différences*, c'est de réunir des lecteurs décidés. Vous faites corps avec l'équipe de rédaction et de gestion ; vous prenez votre part d'effort. Soyez aujourd'hui publiquement remerciés pour vos souscriptions, vos abonnements renouvelés, recueillis, anticipés, vos encouragements, vos critiques, et maintenant vos adhésions à la Société des Amis de *Différences*. C'est votre participation consciente qui a conduit à ce deuxième anniversaire et permettra que d'autres lui succèdent. Notre voix commune portera plus loin.*

*Peut-être qu'après tout, ce n'est pas de folie qu'il s'agit mais simplement d'obstination. Il y a tellement à faire ! Nous ne renoncerons pas. Qui prétend qu'il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer ? C'est avec espoir que nous avons entrepris la riche aventure de *Différences*. Forts de ce succès qu'est notre existence même, nous persévérons pour réussir pleinement. Tous ensemble. □*

Albert LEVY



Ils ont parlé
dans
Différences



Si ce qu'ils disent vous intéresse, abonnez-vous !

je m'abonne à *Différences*, le magazine de l'amitié entre les peuples

150 F (1 an) 80 F (6 mois) 200 F (soutien)

NOM Prénom

Adresse

Code postal Commune

Profession

Bulletin dûment rempli accompagné d'un chèque à retourner à :

Différences (Service Abonnements), 89 rue Oberkampf, 75011 PARIS.

* Abonnement 1 an : étranger : 180 F ; chômeur et étudiant : 130 F.

OFFRE SPÉCIALE
Abonnement d'essai
3 mois : 35 F
offre valable jusqu'au
30 avril

DIF.21

POINT CHAUD

NOTRE TEMPS

CULTURE

6
BONHEUR MADE IN TAÏWAN

Quand la Chine nationaliste tente de faire écouter la différence à la Chine populaire
Pascal TALON
Benoît DECROUX

20
LES NOUVEAUX BALS NEGRES

Tout Paris court aux soirées *black*.
Intégration ou nouveau mal d'exotisme ?
Assane FALL

39
LA VERITE TRAVESTIE

Partners, Victor-Victoria, Tootsie, ou comment récupérer les « folles »
CLAUDAIRE

EXCLUSIF

REGIONALE

10
CHANTER, DIT-ELLE

Marguerite Yourcenar explique pourquoi elle traduit les negro spirituals
Propos recueillis par Catherine HELBERT

23
BABYLONE 75019

Les Rastas à Paris, ce ne sont pas seulement les bonnets et les petites nattes. C'est aussi un communauté qui vit de l'espoir du retour en Afrique.
Anne SIZAIRE

40
DU GHETTO A LA GLOIRE

Avril 1943 : les juifs de Varsovie se soulèvent
Pierre PARAF

CONNAITRE

ACTUALITE

14
PEURS SUR LA VILLE

A quoi servent les discours-catastrophe qui ont fleuri pendant la campagne électorale.
Jean-Michel OLLE

26
LE BANGLADESH EXISTE ENCORE...

De guerre en typhon, de loi martiale en famine, il survit à ses blessures, même à celles de l'aide internationale
Pierre-Alain BAUD

REFLEXION

EXPLIQUEZ-MOI

17
M.L.K.

Il y a quinze ans, tombait Martin Luther King
Robert PAC

34
ALBERT JACQUARD : LE BILAN

Un rapport sur l'état des recherches antiracistes
Propos recueillis par Pierre VANDEGINSTE

EN DEBAT

44
OUVRIR LA TELEVISION

Ce que pourrait être une télé à l'écoute des minorités
Mohamed ALKAMA
André HOLLEAUX
Stéphane COLLARO
Jean LACOUTURE
Michel POLAC
Préparé par Dolorès ALOIA

HUMEUR

50
TINTINS

Où l'on voit le fameux reporter du *petit XX^e* se convertir à l'antiracisme

DIFFERENCES, magazine mensuel créé par le MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples), édité par la Société des éditions Différences, 89, rue Oberkampf, 75011 Paris. Tél. : 806.88.33.
Abonnement : 1 an : 150 F ; 1 an à l'étranger : 180 F ; 6 mois : 80 F ; étudiants et chômeurs : 1 an 130 F ; 6 mois : 70 F (joindre une photocopie de la carte d'étudiant ou de la carte de pointage).
Soutien : 200 F ; abonnement d'honneur : 1 000 F.

Vente à l'étranger : Algérie : 10 dinars, Belgique : 140 F. belges, Canada : 3 dollars, Portugal : 250 escudos.

Directeur de la publication : Albert LEVY - Secrétariat de rédaction et maquettes : Véronique MORTAIGNE - Service photos : Ahdelhak SENNA.

Ont collaboré à ce numéro : Dolorès ALOIA, Pierre-Alain BAUD, Daniel CHAPUT, CLAUDAIRE, Benoît DECROUX, Bernard DELJARRIE, Assane FALL, Jean-Pierre GARCIA, Catherine HELBERT, Catherine JADJEWSKI, Henri-Pierre JEUDY, Jean-Michel OLLÉ, Robert PAC, Pierre PARAF, Jean ROCCIA, Sylvie SANGERMANO, Anne SIZAIRE, Pascal TALON, Yves THORAVAL, Pierre VANDEGINSTE.

Administration : Khaled DEBBAH - Secrétariat : Danièle SIMON - Promotion-Vente : Marie-Jeanne SALMON - Publicité : Différences - Photocomposition-Photogravure : PPC : 805.97.36. - Imprimerie : Marchés de France, 366.44.86 - Diffusion : N.M.P.P. - Numéro de commission paritaire : 63.634 - ISSN : 0247-9095. Photo couverture : Véronique MORTAIGNE.

BONHEUR MADE IN TAIÏWAN

Au nom des différences, François Mitterrand passera-t-il à Quemoy, fragile vitrine du monde libre ?

TAIWAN, ancienne-ment Formose, deuxième puissance économique de l'Asie du sud-est, représente avant tout pour les Européens le label de nombreux produits à bas prix qui envahissent leur marché.

C'est aussi un surprenant défi politique, car elle se proclame siège provisoire de la République de Chine depuis que Chiang Kai-Chek et ses partisans s'y sont réfugiés en 1949. Pour la Chine populaire, reconnue par la majorité des pays, cette île est toujours considérée comme une province dissidente. La paix n'a jamais été signée entre les deux parties, la guerre qui a déjà fait rage peut reprendre d'un moment à l'autre. Comment peut-on imaginer que Taïwan, avec ses dix-huit millions d'habitants et ses 500 000 soldats bien entraînés, puisse résister un seul instant au moindre conflit avec la Chine qui compte près d'un milliard d'habitants ?

Une forteresse imprenable

Pourtant le « défi » existe : dix-huit kilomètres de long sur quatorze kilomètres de large, à deux kilomètres environ des plus proches côtes communistes, l'île du grand Quemoy nargue encore la toute puissance de la Chine populaire. Conscients de l'avantage de ce point stratégique, les forces nationalistes l'ont considérablement fortifié.

Tout journaliste occidental qui séjourne quelque temps à Taïwan désire âprement figurer parmi les quelques privilégiés qui sont autorisés à visi-

ter cette forteresse réputée imprenable.

Autorisés par chance à le faire, nous sommes convoqués, un matin, à l'aéroport militaire de Taipei. Déjà attendent avec nous dans le hall d'autres heureux élus, mais aussi quelques habitants de Quemoy qui, chargés de paquets, regagnent leur île.



TALON/DECRO

On nous installe dans un vieux Nord-Atlas de l'armée taïwanaise. Ce gros avion pansu constitue le seul lien journalier entre le bastion et l'île-mère. Voyage difficile : une heure et quart ballottés dans la carlingue encombrée de sacs de courrier et de colis divers, assis dans un treillis de sangles. Notre interprète nous dit que nous sommes pris en charge, aux abords de Quemoy, par un avion de chasse,

en quelque sorte protégés d'une éventuelle attaque aérienne des « rouges ». Simple mise en scène ou dispositif de sécurité ?

A l'atterrissage, des avions à réaction sont visibles çà et là sur la piste et sous des abris camouflés. Il est évident que l'on s'apprête ici à répondre très promptement à la moindre alerte. En 1954, 1958, 1959, les tentatives de débarquement des « chicoms » (chinois communistes) furent nombreuses et les îles pilonnées par les bombes (40 000 dans le 24 août 1958). Toutes ces tentatives échouèrent devant la résistance de Formose et l'appui de la septième flotte américaine d'Eisenhower. Désormais, la lutte a changé de forme : avec la « psywar », guerre psychologique, la voix des ondes remplace la voix des canons.

Style chinois et filets de camouflage

Le minibus nous « promène » sur des routes dallées de béton, les plus résistantes en cas de bombardements. Sur les bords, les têtes casquées de soldats embusqués dans des tranchées. A chaque carrefour trône un bunker recouvert de filets de camouflage et ou d'autres soldats attendent, guettent du bout de leurs mitraillettes d'incertains envahisseurs. Et tout autour, la beauté du paysage...

Enfin, notre véhicule s'immobilise devant une bâtisse récente de style chinois, le Musée Historique. Au rez-de-chaussée un jeune officier nous commente une

grande carte lumineuse où figurent les points névralgiques de l'île. Magistral, il montre, s'aidant d'une baguette, les diverses installations de la guerre psychologique : les haut-parleurs et les stations de radio. Il désigne les stations de brouillage communistes établies sur le continent, évidemment figuré en rouge.

Après ce bref entretien, les officiels nous font parcourir le Musée de la guerre psychologique. Quel spectacle étrange que ces alignements d'obus remplis — pour ne pas dire chargés — de propagande vantant le « paradis taïwanais » : effigies de Chiang Ching-Kuo, actuel président de Taïwan et fils de Chiang Kai-Chek, agrémentées de divers objets de consommation, miroirs de la prospérité de la « deuxième Chine » : transistors, réveils, montres digitales, stylos, cassettes... Les nationalistes envoient bien évidemment ces obus « inoffensifs » sur le continent, mais leurs frères communistes rendent la pareille à ces assauts idéologiques. Dans les vitrines sont également exposés des objets hétéroclites provenant de la Chine populaire, mais ceux-ci ont été soigneusement choisis : habits rapiécés, vaisselle cassée, photos désuètes ou grotesques, etc... Tout cet amalgame dérisoire, presque surréaliste, rappelle que les mots et les appâts ont remplacé les bombes et leur moisson de morts.

En compagnie de nos officiels, se poursuit notre voyage « en état d'alerte ». Bientôt nous croisons des paysans qui, assis sur le bord de la route, attendent que les seuls

camions militaires qui passent ici écrasent le sorgho. On en fait le Kaoliang, alcool très prisé à Taïwan et qui passe pour être parmi les plus forts de l'Asie du sud-est.

Vient ensuite la station de radio qui émet sa propagande vers le continent. Après avoir observé à la longue-vue les côtes adverses si proches, après avoir parcouru un dédale de couloirs souterrains, nous retrouvons la lumière auprès des fameux

haut-parleurs géants. L'impression est saisissante : totalement abasourdis par ces hautes tours truffées de H-P, nous entendons la réverbération du continent. A longueur de journée, en dépit des stations de brouillage visibles sur la « terre ferme », speakers et speakerines nationalistes arrosent inlassablement de slogans capitalistes le pays du Petit Livre Rouge. Nous nous faisons traduire ces exhortations : elles vantent la prospé-

rité, la liberté, le modernisme, les loisirs de Formose la Belle. Nous faisons quelques pas à l'air libre devant les tours assourdissantes. Que l'on ne s'y méprenne pas : nous sommes probablement épiés des défenses adverses, à portée d'un bon fusil à lunette. Les deux frères ennemis, n'entretennent-ils pas un état d'alerte d'apparat, de l'aventure à bon marché pour les journalistes occidentaux ?

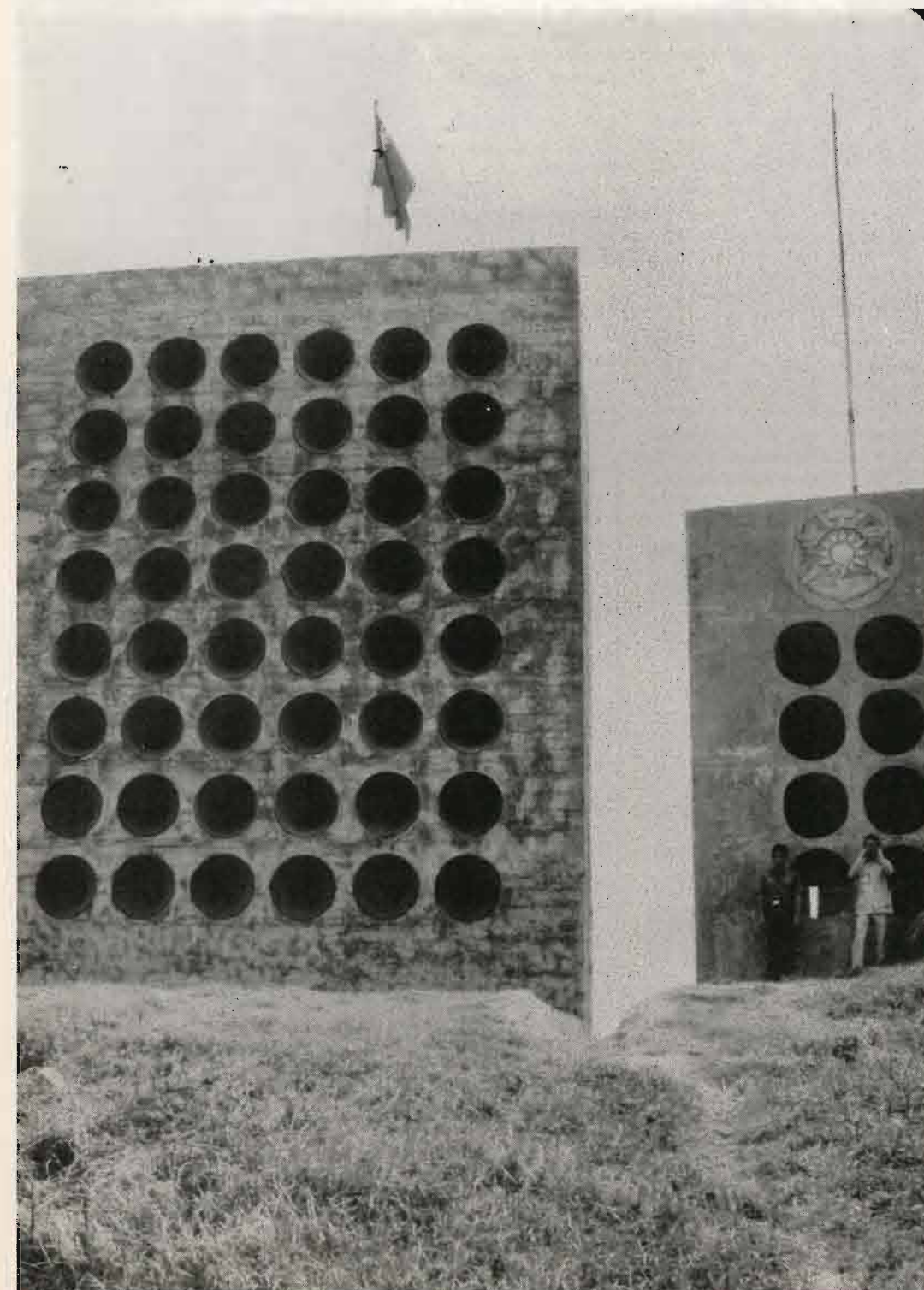
Le point final, c'est le

lâcher de ballons. Sur une aire entourée de bâtiments peints en camouflage très stylisé, des hommes en combinaison rouge vif s'affairent autour de paquets d'un genre bien spécial. Il s'agit en vérité d'un sac rempli de propagande : radios, boîtes de conserve, montres et autres objets dont l'emballage est couvert de l'idéologie du régime de Taipei. Les ballons seront gonflés à l'hélium en quelques minutes, lâchés et, s'élevant rapidement, poussés par les vents en direction du continent... Le précieux ballot se détachera naturellement et fera miroiter au paysan d'une quelconque commune populaire « l'exemple » taïwanais. D'aucuns affirment que les plus audacieux de ces ballons vont jusqu'au Tibet...

Une telle promenade, au milieu des bunkers et des haut-parleurs de la « psywar » laissent penser que Quemoy est un peu devenue, la sssitude aidant, une vitrine pour touristes privilégiés (hommes d'affaires américains) ou journalistes occidentaux. Ici la bataille a fait rage, puis on a remplacé ces échanges meurtriers par des tentatives mutuelles de sape psychologique. Désormais, et ce depuis la mort de Mao, l'idéologie du combat marque le pas devant les nouveaux impératifs économiques et la séduction diplomatique ; ainsi voit-on mal les raisons qui pousseraient Pékin à s'engager dans un conflit ouvert. Forte de sa reconnaissance internationale, la Chine populaire propose même depuis 1981 une réunification pacifique des deux Chines... Mais pour Taïwan qui refuse ces avances la situation n'a guère changé ; le bastion de Quemoy et ses ballons idéologiques restent, au-delà du symbole, un justificatif obligatoire et une condition *sine qua non* pour entretenir l'esprit de reconquête.

Après quatre heures et demie de visite du « dernier bastion », on nous a remis dans le Nord-Atlas...

Pascal TALON
Benoît DECRO



TALON/DECRO

LES NON-ALIGNÉS

Alors que la communauté internationale est en proie à de violentes convulsions, le septième sommet du mouvement des Non-alignés s'achève à New-Delhi (12 mars).

Au-delà des retrouvailles tant dans le monde africain que dans le monde arabe malgré l'impasse du conflit Iran-Irak, les déclarations finales cachent mal les divergences profondes qui divisent le mouvement.

Sur le plan politique, malgré les « efforts » déployés par Indira Gandhi, la responsabilité des Etats-Unis a été nommément mise en cause au Proche-Orient. Politiquement d'abord pour le maintien de leur « alliance stratégique » avec Israël et moralement ensuite pour avoir « violé » leur engagement d'assurer la protection des Palestiniens au Liban. En effet le rétablissement complet du peuple palestinien dans ses droits légitimes reste une préoccupation du mouvement.

Sur le plan économique tout en dénonçant l'ordre économique mondial actuel, les participants du sommet se sont mis d'accord sur les modalités d'un plan d'action en prévision des prochains grands rendez-vous économiques du printemps, à savoir la rencontre des pays industrialisés à Williamsburg (U.S.A.) en mai et la sixième C.N.U.C.E.D. à Belgrade en juin. Plan d'action qui prévoit « une refonte complète du système monétaire et financier international actuel, inéquitable et dépassé ».

Le document final souligne, pour la première fois que les pays de l'Est considérés eux aussi comme développés doivent contribuer au dialogue Nord-Sud nouvelle manière.

En matière de désarmement, s'agissant plus de pressions morales tant vis-à-vis de Moscou que de Washington, le sommet appelle les puissances atomiques à conclure une convention internationale interdisant le recours ou la menace du recours aux armes nucléaires.

Enfin le document final, outre qu'il demande le retrait des troupes étrangères d'Afghanistan et du Cambodge, souligne que la lutte contre les derniers vestiges du colonialisme et du racisme, particulièrement en Afrique du Sud et en Namibie doit être menée jusqu'à son terme.

DROITS DE L'HOMME

Trois députés de la foi baha'ie, deux hommes et une femme, ont été exécutés par pendaison, à

Chiraz, affirme la représentation baha'ie auprès des Nations unies à Genève. Elle relève que, pendant les années 1970, nous n'avions jamais eu lieu en Iran depuis le début de la révolution islamique : les condamnés étant toujours fusillés, tandis que la pendaison était infligée aux hommes coupables de crimes infâmes ». (16 mars).

Ces exécutions interviennent au lendemain même de la fin de session de la Commission des droits de l'homme de l'O.N.U. à Genève, qui a notamment adopté une résolution critique à l'égard de l'Iran et « du traitement infligé aux adeptes de la foi baha'ie, sur le seul critère de leur religion ».

La Ligue française des droits de l'homme, exprime par ailleurs son indignation à la suite de l'assassinat de Mme Garcia Villas, présidente de la commission salvadorienne des droits de l'homme. La Ligue estime que le gouvernement salvadorien s'efforce vainement d'accréditer une version des faits tenant à faire croire que Mme Garcia Villas a été tuée « au cours d'un engagement entre l'armée et les résistants à la dictature ». En fait, « Mme Garcia Villas a été abattue alors qu'elle poursuivait son travail d'information sur les droits de l'homme au Salvador ». (22 mars).

UN MAGHREB FRATERNEL

La Tunisie et l'Algérie, mettant un terme à un contentieux vieux de vingt ans ont signé « un traité de Fraternité et de Concorde » destiné à consolider durablement les relations bilatérales avec l'espoir implicite de créer un Maghreb fraternel dans lequel le Maroc aurait sa place (19 mars). Cette rencontre vient après la reprise de contacts entre l'Algérie et le Maroc.

L'ETERNEL RETOUR

A Jérusalem, en conclusion des travaux de « la troisième conférence mondiale pour les juifs d'U.R.S.S. » le Premier ministre israélien, M. Menahem Begin se déclare convaincu que « la cause des juifs soviétiques triomphera et qu'ils viendront par centaines de milliers vivre en Israël ». « Ce sera là une longue lutte » a-t-il toutefois déclaré auparavant en soulignant que cette conférence « marquait le départ d'une campagne permanente ». (17 mars).

UNE DEMOCRATIE EN ETAT DE SIEGE

Les violences du mois dernier ont fait officiellement 1 113 morts en Assam, selon le Premier ministre de l'Etat M. Hieswar Saikia qui toutefois admet que 2 000 disparus pouvaient être considérés comme morts. (14 mars).

Au lendemain du mot d'ordre de grève générale réaffirmant leur position, les chefs du mouvement nationaliste expliquent qu'il ne saurait être question « de permettre à une assemblée illégale, soutenue par des étrangers de déterminer le sort de l'Assam ». Gauhati, la capitale est déclarée zone interdite et l'état de siège doit s'étendre jusqu'au 5 avril, fin de la session parlementaire. (22 mars).

TERRITOIRES OCCUPES

L'initiative de paix lancée le 1^{er} septembre dernier par le chef de l'exécutif américain, prévoyait la fin de la politique de colonisation d'Israël dans les territoires occupés et la création d'une « entité

autonome » palestinienne en association avec la Jordanie.

« Il est temps que le roi Hussein décide s'il veut prendre part aux négociations élargies avec Israël » déclare dans une interview au Washington Post le secrétaire d'Etat américain George Shultz. (13 mars).

La dégradation de la situation dans les territoires occupés, montre qu'à la vitesse où s'avance la colonisation israélienne, il n'y aura bientôt plus rien à négocier.

En fait le roi Hussein n'acceptera de « sauter le pas » qu'avec de réelles garanties des Américains. Celles-ci sont d'une part « le retrait des Israéliens du Liban » et d'autre part « la participation de l'O.L.P. à ces négociations » déclarait-il à Londres, lors de la visite du « comité des sept » à Mme Margaret Thatcher. (19 mars).

Si du côté américain, on semble aujourd'hui disposé à s'acheminer vers un accord concernant le retrait des troupes israéliennes, la participation des Palestiniens aux négociations est une toute autre affaire. Les Américains refusent en effet, du moins officiellement, toute discussion avec l'O.L.P. tant que celle-ci n'aura pas reconnu Israël.

ELECTIONS : L'AVERTISSEMENT

D'ABORD ceux qu'on attendait : « La gauche, en ouvrant les frontières en même temps que les portes de prison a fait la partie belle à une pègre de plus en plus nombreuse et insolente » (profession de foi du candidat Jean-Marie Le Pen dans le 20^e arrondissement de Paris). Tract de Marcel Lamblain, candidat du Front National à Tourcoing, envoyé à « nous tous... qui voyons nos populations se vider de leurs caractères unitaires et se laisser aller à la violence en s'africanisant, soit par force : les violents sont relatés chaque jour dans la presse, soit par simple crainte d'être accusés de racisme ». Ceux qu'on attendait moins : « Le lien est de plus en plus évident entre l'émigration clandestine d'une part, la délinquance et la criminalité d'autre part » (Alain Juppé, candidat RPR du 18^e arrondissement). « Communistes et socialistes se plaignent de la montée de la violence. Qui a accueilli, sans infrastructure d'accueil, une population étrangère considérable ? » (Claude Taillet, candidat de l'opposition à Tremblay-les-Gonnesse).

Enfin ceux qu'on ne connaissait pas encore : L'indépendant du 18^e, qui cite les « charters entiers qui déversaient des milliers de déracinés qui, ne trouvant pas de travail dans le paradis socialiste, descendent dans la rue ou le métro pour détrousser de préférence les personnes âgées et les femmes ». On ignorera l'Union pour le respect et le droit des Français, Maurice Arreckx et ses poubelles, les établissements Tedd et leur aérosol défensif particulièrement efficace sur les personnes de couleur. Le MRAP a porté plainte contre tous ces propos. Pour avertir.



Réélue à Dreux, Françoise Gaspard renonce à son mandat pour se consacrer à la lutte contre le racisme. Ici au Bataclan, à la soirée du MRAP.

21 MARS

Comme chaque année, la Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale fixée par l'O.N.U. au 21 mars a donné lieu à de multiples initiatives :

Dans une conférence de presse, Albert Lévy, secrétaire général du M.R.A.P., rappelait que le 21 mars 1960 en Afrique du Sud la police et l'armée en usant de leurs armes contre les Noirs qui manifestaient pacifiquement contre l'apartheid ont tué 69 personnes, hommes, femmes et enfants et en ont blessé des centaines. (16 mars).

Depuis Sharpeville il y a eu pire, Soweto avec plus de 1 000 morts en juin 1976. La répression en Afrique du Sud continue. On note 2 à 3 exécutions capitales par semaine. Rappelons qu'à Johannesburg Tembuisé Simon Nnadawe, un jeune militant de l'A.N.C. (African National Congress) arrêté le 22 février a été trouvé « pendu » dans sa cellule. C'est le 54^e cas depuis 1963. (8 mars).

L'O.N.U. va rendre publique une pétition internationale demandant la libération de Nelson Mandela, président de l'A.N.C. et autres militants antiracistes emprisonnés.

A l'O.N.U. également, va être présentée à partir du

21 mars, l'exposition internationale d'affiches contre l'apartheid, réalisée par le M.R.A.P. avec le concours du Musée de l'Affiche et de la Publicité, sous le parrainage de deux ministres, MM. Lang et Cheysson.

En France, vont être lancées d'autres affiches contre l'apartheid, celles qui viennent de réaliser quelques peintres de grande renommée. « 15 artistes contre l'apartheid » en coopération avec le Comité Spécial des Nations Unies contre l'apartheid. Le vernissage de cette exposition s'est déroulée simultanément tant à la Galerie Maeght le 21 mars que dans une centaine de villes de France, ainsi qu'au siège de la CGT et de la CFDT.

Une vente-signature de livres contre l'apartheid s'est tenue ce même jour à la librairie du Centre Pompidou.

Les Deuxièmes Journées Cinématographiques du Val-de-Marne « contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples » se sont également tenues du 16 au 26 mars à l'initiative du comité départemental du M.R.A.P. (16 mars).

Au « Bataclan », le M.R.A.P. organise une grande manifestation, « 10 heures contre le racisme » pour rompre le mur du silence autour de l'apartheid et dénoncer les provocations flagrantes à la discrimination raciale remarquées pendant la campagne

des élections municipales. Une grande fête, où de nombreux artistes ont exprimé à leur façon leur soutien à notre action commune. Un grand rassemblement auquel s'est associée Françoise Gaspard par sa visite. A cette occasion Charles Palant, vice-président du M.R.A.P., déclare « Le signe de notre temps, c'est que le front de la lutte contre le racisme ne cesse de s'élargir ». (20 mars).

Le Parti socialiste, le Parti communiste et la CGT rendent publiques trois déclarations condamnant le racisme (21 mars).

CAMPAGNES

Les élections municipales clôturent une campagne très nettement marquée par l'émergence en particulier dans l'opposition, de thèmes racistes tendant à faire la liaison entre la présence des immigrés et l'insécurité de la vie quotidienne (6 mars). Le M.R.A.P. a déposé plus de quinze plaintes contre du matériel électoral comportant des propos racistes.

FRANÇAIS-IMMIGRES-SOLIDARITE

A la suite de l'explosion d'un engin le dimanche 13 mars dans une cité d'immigrés du quartier de la Cayrolle à Marseille, qui a

causé la mort d'un enfant de onze ans, Jean-Christophe Lachouman, une vingtaine d'organisations politiques, syndicales, associatives et antiracistes appellent à une manifestation dans le centre ville pour exiger la sécurité des immigrés.

Le M.R.A.P. publie un communiqué : « On ne peut manquer de rapprocher les bombes de la Cayrolle, visant la population maghrébine et gitane, des deux récentes tentatives d'attentats contre la communauté juive. On ne peut séparer ces actes de violence, des discours haineux tenus à l'adresse des immigrés pendant la campagne électorale. Grande est la responsabilité morale de ceux qui ont attisé les tensions ». (15 mars).

AU NOM DES BOUGNOULES

« Je parle au nom des bougnoules, car j'en suis un moi-même » déclare à la presse le directeur du bureau de la Ligue Arabe à Paris M'hamed Yazid. (15 mars).

« Je dénonce ce milieu des affaires et de la grande finance qui avec les bénéfices des gros contrats passés au Maghreb et dans les pays arabes, a subventionné une campagne politique basée sur la xénophobie ».

CHANTER, DIT-ELLE.

Marguerite Yourcenar a expliqué à Différences pourquoi elle avait traduit les Gospels qui seront présentés à Paris fin avril.

C'EST un événement : la première femme élue à l'Académie française, Marguerite Yourcenar, prend l'initiative d'une soirée consacrée à l'expression d'une des formes les plus authentiques de la culture noire américaine : le Gospel. Les bénéfices de cette soirée organisée à Paris, fin avril, à l'Espace Cardin seront offerts à deux organisations anti-racistes : le Southern poverty law center, qui lutte aux Etats-Unis pour défendre et étendre les droits de toutes les minorités, en particulier des Noirs, et le MRAP.

Le Southern Poverty Law Center, fondé en 1971 par deux juges a pour but de faire progresser les droits des plus défavorisés à travers la législation et l'éducation.

Pour cette soirée exceptionnelle, Marguerite Yourcenar a abandonné la tranquillité de sa retraite de Mount Desert sur la côte nord-est des Etats-Unis. Fin avril donc, nous pourrions entendre quelques uns parmi les plus beaux textes du Gospel, chantés par Marion Williams, une de ses plus grandes interprètes, ou dits par l'écrivain qui les a traduits.

C'est « avec respect et humilité », pour les faire mieux connaître, que Marguerite Yourcenar a entrepris de traduire en 1965, sous le titre **Fleuve profond, sombre rivière**, ces chants qui sont pour elle « une grande poésie chantée, un grand art, noir et populaire. Je ne me serais pas risquée à donner certaines tra-



Marguerite Yourcenar avec le Révérend W. Herbert

ductions de textes analogues (analogues mais non identiques, ce qui aurait pu produire un effet de transcription scolaire) si je n'avais cru en précisant certaines nuances, en appuyant sur certains mots, aider l'auditeur à mieux comprendre ce qu'est le Gospel.

Né vers 1920 d'un renouveau de ferveur, le Gospel prit alors le relais des spirituals du dix-neuvième siècle, déjà sclé-

rosés et affadis à l'époque, et toujours plus ou moins adaptés aux goûts et aux habitudes musicales des auditoires blancs. Profondément ancré dans la pratique religieuse des Noirs du sud des Etats-Unis, le Gospel a réussi jusqu'à présent à se préserver des contaminations qu'ont subies d'autres formes d'expression comme le Blues, sans pour autant se figer dans la tradition. A cet égard, Marguerite

Yourcenar n'hésite pas à faire référence aux « plus audacieuses méditations sur Dieu des mystiques du Moyen Age chrétien », mais elle parle aussi de ferveur, de gaieté, et d'humble tendresse humaine. A ce Gospel robuste et fervent, s'oppose le Blues « intime et fredonné, plein des grands et petits maux de la vie quotidienne, ponctué çà et là de tendres ou moqueuses références érotiques ».

La rencontre de Marguerite Yourcenar avec Marion Williams et Jerry Wilson, un américain passionné par cette musique, et qui s'est attaché à la faire connaître, notamment en France l'année dernière au festival de Carpentras, aboutit maintenant, après l'édition d'un 33 tours **Precious memories**, à cette initiative parisienne où seront associées la découverte d'une expression culturelle encore mal connue

pale soliste des Clara Ward Singers, puis à la tête de son propre groupe, **The stars of faith**.

Interrogée par **Différences**, Marguerite Yourcenar a réaffirmé la nécessité « d'une action collective contre le racisme et de l'engagement des intellectuels dans ce combat ». Ouverte et sensible à toutes les cultures, comme son œuvre le montre, elle dit avoir été « touchée par la beauté et l'humanité des Gospels, qui leur font rejoindre l'universalité de toute grande poésie populaire ». Marguerite Yourcenar se dit d'ailleurs convaincue qu'« il ne peut exister de culture ou de littérature nationale sans l'apport de plusieurs cultures et littératures étrangères ».

Ni disco, ni fast-food

L'exemple de la France lui semble particulièrement vaincant. C'est une des raisons pour lesquelles elle pense que confronté comme il l'est actuellement à une grande diversité culturelle, notre pays saura comme il l'a fait par le passé l'intégrer et s'en enrichir. A la condition « qu'il ne sabote pas sa propre culture au détriment d'un conformisme commercialisé ». C'est ainsi qu'elle désigne le phénomène d'américanisation dont on parle volontiers à propos de la société française, phénomène qu'elle assimile « à une contre-façon indigne de l'idée de culture à la fois aux Etats-Unis et en France ». L'Amérique où vit Marguerite Yourcenar n'est pas, c'est clair, celle de la disco et des fast food.

Autres questions d'importance : où en est la situation des populations noires aux Etats-Unis après l'explosion des années soixante ? Y a-t-il négation ou intégration de cette minorité et de sa culture actuellement ? Pour l'écrivain, il semble que pour le moment peu de choses aient changé, et que la culture noire américaine reste profondément marginalisée.

Soulignons tout particulièrement la participation de Marion Williams, qui a su se forger un style tout à fait particulier par rapport aux pionniers du Gospel et conquérir une des toutes premières places, d'abord comme princi-

TOUR DE BABEL

Rappelez-vous, quand les enfants d'Israël bâtissaient une tour, espérant d' monter jusqu'au ciel. Mais l'Seigneur a décidé contre :

— Non, vous pouvez pas faire ça. Faut s'être bien conduits pour monter au ciel.

Et ils s'étaient mis comme ça à construire leur échelle, et, quand l'envie leur en prenait, i'zallaient mettre le pied dans l'royaume de Dieu.

Et l'Seigneur a dit non :

— Vous pouvez pas faire ça.

Et il a séparé comme qui dirait les langues, et les gens, quand l'un demandait une brique, on lui donnait un clou. Ainsi, je vous dis, l'Seigneur est puissant, et vous n'avez pas tout ce que l'Seigneur peut faire, tant qu'vous n'avez pas essayé.

Texte publié dans *Droit et Liberté* n° 242. Avril 65.

BILL MOORE, IL A MARCHÉ...

... Oh, Bill Moore, il a marché tout seul sur la longue route solitaire.

Il a osé marcher tout seul sur la longue route solitaire, Il a marché en plein jour et il a marché dans la nuit, Et nous n'étions pas auprès d'lui, Et nous n'étions pas auprès d'lui...

Il a marché dans l'Alabama pour vous et pour moi, Pour qu'on soit tous libres et qu'on soit égaux, toi et moi, Et pour qu'un jour Noirs et Blancs on soit tous frères !

Et Bill Moore, c'était un Blanc, mais les balles ne distinguent pas la couleur, Quand elles sifflent dans la nuit les balles des lyncheurs ne distinguent pas la couleur,

Et beaucoup d'Noirs, on les a tués, et Bill Moore il gît par terre.

Et nous n'étions pas auprès d'lui, Et nous n'étions pas auprès d'lui...

Oh, chaque homme doit choisir et se décider à son heure, Oh, chaque homme doit choisir et marcher tout seul dans sa voie...

Et nous frapperons à la porte de la Liberté, et si on demande qui nous envoie, Nous répondrons que c'est un homme qui s'appelait Bill Moore...

Jerry Wilson, qui a accompagné Marguerite Yourcenar à Paris, soulignait qu'il rencontra des difficultés beaucoup plus grandes aux Etats-Unis qu'en Europe pour présenter ce qu'il appelle plus volontiers des « documentaires scéniques » que des spectacles. Même si nous avons une vision incomplète ou peu nuancée de la réalité noire américaine, nous y sommes plus attentifs, plus ouverts.

Quoi qu'il en soit, l'initiative de Marguerite Yourcenar et l'action des mouvements qu'elle soutient ainsi, devraient contribuer à faire reculer ces discriminations, et reconnaître la place prépondérante qu'occupe sur le plan musical entre autres, l'expression des Noirs américains.

Fleuve profond, sombre rivière, Ed. Gallimard. *Precious memories*. Conçu et réalisé par Jerry Wilson. Audivis 4906.



Jusqu'à ce qu'il n'est reste plus qu'un...

PEURS SUR LA VILLE

*Pendant la campagne électorale,
les discours-catastrophe ont fait recette...*

HEUREUSEMENT que les immigrés étaient là, pour cette campagne électorale. Sinon, on ne sait pas bien ce qui se serait dit, vu l'importance qu'ont prises des notions aussi *scientifiques* que l'insécurité, les seuils de tolérance, la cohabitation des différentes communautés. Sur fond de grand-peur supposée des Français qui réclameraient de la sécurité.

Le garde des Sceaux avait déjà attiré l'attention de l'opinion sur ce problème : la France ne tremble pas tant que certains veulent le faire croire. Fourtant, M. Le Pen a fait campagne sur ce thème dans le XX^e arrondissement de Paris, et a franchi les 10 % au premier tour. Et il y a cette interview étonnante d'un habitant de ce quartier, dans *Les Nouvelles Littéraires* : « Je suis de gauche, mais je

pense que Le Pen a raison et dit tout haut ce que 80 % des Français disent tout bas ».

Alors, peur ou pas peur ? Qui est responsable ? L'insécurité est-elle réelle ou déclenchée, simulée, appelée, par des groupes qui ont intérêt à ce que la population se sente menacée ?

Pour Henri-Pierre Jeudy, sociologue qui a beaucoup travaillé sur ces problèmes, la question ne se limite pas à la

désignation de coupables. Sans doute, on parle beaucoup de la mort du social, de l'affaiblissement des rapports interindividuels qu'on pouvait croire plus forts dans les quartiers des villes d'autrefois, dernières images du village perdu. On a l'impression maintenant, et on le vit douloureusement, que les rapports sociaux sont très durs, incitent au repli sur soi, derrière la porte blindée de son

appartement. Bien sûr au-delà de la déliquescence des relations humaines, c'est tout le rapport à l'altérité qui est remis en cause : l'autre devient un ennemi potentiel. H. P. Jeudy cite pour exemple le développement étonnant des sports de combat en France, où il s'agit, au nom de sa propre sécurité, d'anticiper sur ce que peut être et faire l'autre. Se développe une sorte de narcissisme protecteur de soi qui équivaut à une mise à mort de l'autre.

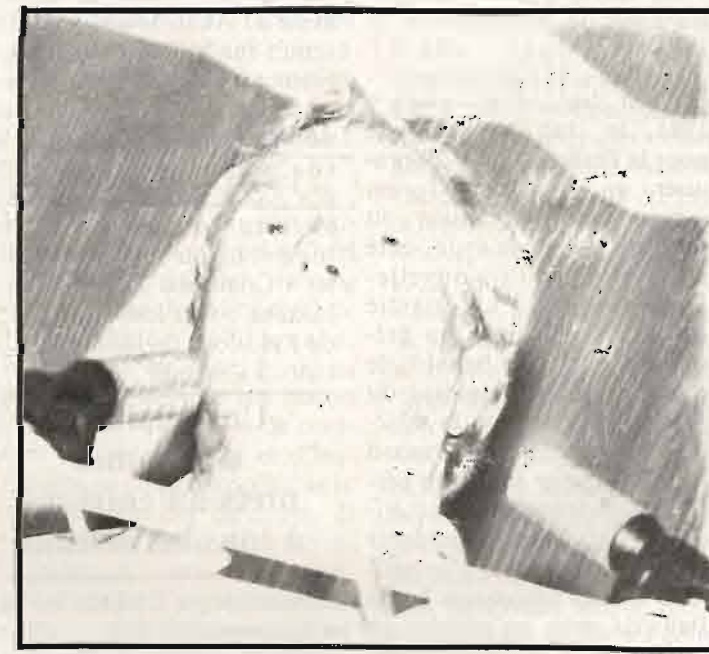
Un symptôme

« Mais le plus important, c'est que l'insécurité, c'est un enjeu : d'abord, certains veulent croire, et faire croire, que la peur collective reforme le lien, qu'il rétablit la cohésion d'un corps social en danger d'éparpillement individuel. On raconte des villes du Moyen-Age qu'elles vivaient de la menace extérieure. Cette image reste présente : faire appel à la peur collective à travers des images d'insécurité quotidienne, c'est faire croire qu'on peut compter sur une unité de la société, pour pallier la déstructuration apparente des enjeux politiques et sociaux ».

rien à dire : « Quand une instance politique n'a d'autre enjeu que récupérer le pouvoir, quand elle n'a pas, au sens large, de projet de société, elle tombe dans le discours de l'insécurité. De symptôme d'une crise, celle-ci devient la maladie elle-même, et l'unique objet du discours du médecin. C'est comme un boucle qui se ferme : ça va mal, donc les rues ne sont pas sûres, donc assurons les rues et ça ira mieux. Plus besoin

la crise, individuellement pour la supporter, collectivement pour la faire oublier ». C'est vrai qu'il y a peu, on ne se gênait pas, par médias interposés, pour l'utiliser et faire oublier les autres difficultés. Maintenant saisie par l'opposition comme signe de l'incompétence du gouvernement actuel, elle était naguère utilisée par elle comme moyen de gouvernement.

Alors, y a-t-il, au fond de tout cela, une réelle demande



Le Pen : 10 % aux élections

Un discours de et sur la peur ne peut dès lors qu'être de l'ordre de la simulation. « Il s'agit de faire passer l'insécurité pour le symptôme de la crise politique, économique et sociale. C'est un concept très vague, qu'on peut très facilement faire glisser d'un domaine à l'autre : à l'insécurité de l'inflation correspondraient celles de l'emploi, du travail et de la rue. Se forme alors un lien équivoque entre les différents registres d'activité ». Le thème permet d'unifier les analyses dans un discours apocalyptique sur notre société. Il faut bien admettre qu'à ce titre, il est très pratique. Mais à quoi peut servir ce type de parole-catastrophe ?

Pour H.P. Jeudy, ces thèmes réapparaissent quand les partis politiques n'ont plus

d'analyse ni de programme. Le discours politique se clôt sur lui-même et tourne en rond, sans avoir besoin d'autre preuve pour fonctionner ». On l'a vu plus particulièrement dans les *analyses* de l'extrême-droite (mais pas seulement) : la crise est là, sa seule cause, c'est l'insécurité et les immigrés qui sont supposés la propager. Supprimez l'effet, la cause suivra. Dans une telle pratique, on ne sait plus qui est cause de quoi, mais l'important n'est plus là, les thèmes sont en place et tournent tous seuls.

C'est tellement tentant qu'on comprend que beaucoup y cèdent. D'autant plus que l'insécurité est une notion aisément déplaçable, manipulable. « Il y a de nos jours un travail subtil sur ce thème. En fait, elle permet aussi de gérer

de sécurité chez les Français ? « Le jeu sur l'insécurité est maintenant trop compliqué. On ne peut plus savoir s'il y a chez les citoyens une demande de sécurisation, qui serait à l'origine des discours politiques. La peur des Français, ce n'est rien de plus qu'une hypothèse qui s'intègre au jeu circulaire du discours de la peur. On se réclame d'elle, mais hors de toute réalité quantifiable. Cette demande, comme toutes les demandes dites sociales, est tellement manipulée qu'on ne sait plus à quoi ça correspond. Ainsi les campagnes sporadiques sur l'insécurité du métro. S'il y a une agression, la demande de sécurité est aussitôt stimulée, puis oubliée ».

Pourquoi choisir les immigrés dans cette campagne ? En fait, on va au plus simple. Le discours politique dénué

de projet ne peut montrer sa vanité, laisser voir qu'il tourne à vide autour d'un thème sans contenu. Il est plus rapide de désigner un groupe bouc-émissaire, aisément identifiable, pour cristalliser l'image de l'insécurité, et faire vérifier *a posteriori* l'existence du danger. Il y a là un effet de *feed-back*. H.P. Jeudy raconte qu'à interviewer des gens qui venaient d'être cambriolés, on s'apercevait qu'ils glissaient toujours, dans une sorte de sociologie spontanée, du récit de leur mésaventure à une explication plus globale de la société. De même, après un accident, une agression, un viol, les témoins se mettent à discuter, ce qu'ils n'auraient pas fait sans cela. La socialité se reconstruit dans de tels moments. Arrivent rapidement dans la discussion la nostalgie d'un ordre perdu, d'un temps où les gens se parlaient, communiquaient.

La nostalgie

Il est facile de canaliser cette nostalgie, ce désir de groupe, vers la désignation d'un autre groupe, dangereux celui-là, qui propagerait l'insécurité et empêcherait tout contact : on a eu les jeunes, puis les *loubards*, puis les immigrés. Dès lors chaque événement vécu vient légitimer le discours officiel sur l'insécurité, le renforcer *a posteriori*, en quelque sorte le rembrayer. Le « je-connaiss-quelqu'un-qui-s'est-fait-attaquer-par-un-arabe » vient prouver que ce qu'on dit dans le poste est vrai. Toute la ruse consiste à faire croire que le discours politique découle du discours privé, du vécu, alors que c'est l'inverse. La boucle est bouclée : l'insécurité quotidienne n'est pas la cause qui engendrerait et justifierait le discours politique de la peur, mais c'est ce discours, qui, utilisant ce thème pour sa logique propre, organise le vécu en explication totalisante. Avant qu'elle soit totalitaire.

Jean-Michel OLLE

LA NOUVELLE DROITE SE POUSSE DU COL

Une bataille de l'avant autour des élections

L'EXPRESSION politique du fascisme et du racisme s'est longtemps cantonnée à n'apparaître qu'au travers d'une extrême droite d'une nouvelle-droite dont les relations avec la droite politique étaient souvent conflictuelles. Certes, certains militants de groupuscules actifs de l'extrême-droite des années 1970 sont bien devenus députés. Certes aussi, sous couvert de « nouvelle droite » d'anciens militants de groupes néo-nazis se sont parfaitement intégrés dans les rouages de la société libérale avancée. Mais la propagande et l'action fasciste et raciste restaient bien l'œuvre quasi-exclusive d'une minorité plus ou moins en marge.

Aujourd'hui, le 10 mai a accompli son œuvre de changement. Les distinctions au sein de l'opposition et la répartition des rôles qui existaient sont bel et bien fortement amoindries.

Il suffit de voir sur quels thèmes et sur quel ton s'est déroulée la campagne des élections municipales et à quel point l'extrême-droite y a été présente ou représentée.

« La ligne »

Mais ces élections nous permettent aussi de mettre en évidence le rôle fondamental qu'a joué la « Nouvelle-Droite » dans ce combat politique.

Dès l'automne 1981, une série de forums va se tenir qui ont tous le même objet : redonner une ligne idéologique au conservatisme.

Le premier à ouvrir le banc est le leader en la matière, le GRECE. Son XVI^e colloque, le 29 novembre 1981, est un appel à la résistance intellectuelle pour prendre la « relève

des idéologies dominantes ». Mais il convient encore d'avancer discrètement dans ce sens. Le GRECE est, il est vrai, quelque peu « grillé » du côté de bon nombre de libéraux.

Ainsi, les 5 et 6 décembre 1981, le club « Alternative pour la France » tente d'organiser un important forum « pour une alternative au socialisme ». Mais le côté encore trop « Nouvelle-Droite » fait en partie échouer le meeting. La présence d'Alain de Benoist, le rôle un peu trop évident du *Figaro-magazine* et la réaction défavorable de Raymond Aron font que plusieurs personnalités françaises et américaines et deux dissidents d'Union Soviétique s'en retirent. Il reste néanmoins Louis Pauwels pour en appeler au renouvellement des idées, Jean-Yves Le Galloy secrétaire du club de l'Horloge, pour dénoncer les idées fausses qui ont expliqué la dérive social-démocrate du septennat précédent ; Alice Saunier-Seïté pour s'en prendre à l'égalitarisme du système éducatif endoctriné par la gauche et Alain Griotteray pour nous apprendre que l'heure de la victoire peut arriver plus vite qu'on ne le pense.

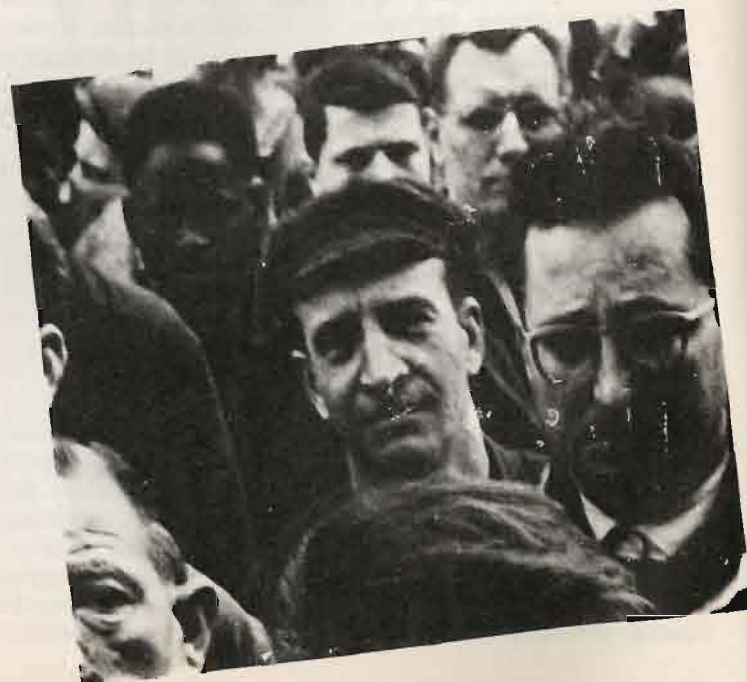
Le 12 décembre c'est au tour du club de l'Horloge d'organiser son VI^e colloque sur « l'échec du socialisme en Europe ». Jean-Yves Le Galloy, devant un millier de personnes explique en conclusion de la réunion qu'« il n'y a pas d'alternative au socialisme. Notre avenir est ailleurs, en dehors des préjugés idéologiques du socialisme fondé sur l'égalitarisme ».

Poursuivant le mouvement,

le club de l'Horloge organisait le 10 mai 1982 (un an après) un séminaire politique intitulé « Un projet Républicain pour vaincre le socialisme ». Alain Madelin intervenait sur le thème de l'enracinement des citoyens. S'élevant contre la désinformation des manuels d'histoire il y souhaitait la création d'« Association de consommateurs de manuels d'histoire ». Ce qu'entreprendront les « Comités d'Action Républicaine » vers lesquels le club de l'Horloge invitait ses militants à s'investir.

Une pépinière d'hommes prêts à l'entrisme à tous les niveaux

Avec le « GRECE », la « Nouvelle-Droite » s'est dotée de son instrument « théorique » apte à définir les thèmes du renouveau idéologique. Avec le Club de l'Horloge, elle s'est dotée de sa pépinière d'hommes prêts à l'entrisme à tous les niveaux.



Avec le *Figaro-Magazine* elle a sa presse grand public. Mais il lui manquait une structure apte à relayer son action dans le combat quotidien sur le terrain, dans chaque ville.

La création des Comités d'Action Républicaine (C.A.R.) a répondu à cet impératif. Et ce sont MM. Bruno Megret, ancien membre du Conseil d'Administration du Club de l'Horloge, et Claude Waddington, un des auteurs du livre du Club de l'Horloge sur « l'égalitarisme » (*Le grand tabou - A. Michel*) qui ont créé les C.A.R. dès l'automne 1981.

Très vite, les C.A.R., forts de 6 000 adhérents et de 100 comités locaux, reprennent les mots d'ordre et la phraséologie de la « Nouvelle-Droite ».

Répondant à l'appel du Club de l'Horloge, les C.A.R. s'en prendront pour commencer à l'enseignement de l'histoire.

Sous couvert de l'idée que l'école publique doit délivrer une morale civique tout en restant « neutre », les C.A.R.

ont organisé une large campagne pour dénoncer le caractère soi-disant orienté de certains livres scolaires. Sélectionnant dix manuels d'histoire, de Géographie ou d'économie dont six de chez Nathan, ils y ont puisé tout ce qui leur paraissait relever d'idées dites marxistes.

Le peu de sérieux de ce travail n'aurait rien de vraiment très inquiétant s'il n'avait pas donné lieu à une campagne bien organisée et bien diffusée dans la presse. De début septembre 1982 à fin octobre, une série d'articles se sont succédés : « *Comment la propagande rouge pourrit l'enseignement public (Minute)* ; « *Désenseignement (Aspects de la France)* ; « *Politique à l'école, guerre idéologique ou pluralisme (l'École et la Nation)* ; « *Comment vos enfants deviennent marxistes à l'école (le Figaro-Magazine)* ; « *les livres scolaires en accusation (V.S.D.)* ; « *l'École ne serait-elle plus républicaine ? (La Croix)* ; « *Des livres scolaires truqués (Le Figaro)* ; « *l'Éducation qui se dit nationale est un pourrissoir (Présent)* ; « *Livres scolaires de propagande (Le Point)* ».

Des parlementaires, députés et sénateurs sont même allés jusqu'à intervenir en séance ou poser des questions écrites à partir de ces « révélations ».

Il y a là un comportement à plusieurs égards dangereux. Tout d'abord, la liberté de conception, d'élaboration, d'illustration et de présentation des ouvrages scolaires et l'indépendance des conseils d'administration des établissements scolaires chargés du choix des livres, sont remis en cause. Les C.A.R. en venaient même à demander que l'Institut de France soit chargé du contrôle des ouvrages scolaires et ait la possibilité d'exiger le retrait de ceux qu'il jugerait non conformes.

Manuel officiel

Il existe aujourd'hui, heureusement, aucun manuel officiel ni même simplement recommandé par le Ministère de l'Éducation Nationale. L'objectif est donc bien, en en chargeant une institution présumée « neutre » de revenir sur cette liberté et d'instaurer un contrôle politique et idéologique des ouvrages. Il reste aussi qu'il y a, sous-jacente à cette campagne, l'utilisation d'arguments dangereux. Six ouvrages, parmi les dix incriminés, proviennent d'une seule maison d'édition, Nathan. Repro-

che : « l'on n'y trouve guère d'exaltation des valeurs qui sont celles de la République et de l'école française » !

Une analyse fine des textes des « CAR » pourrait faire apercevoir l'identité de langage avec la « Nouvelle-droite ». En effet, chez l'un comme chez l'autre, c'est la République contre le Socialisme, c'est l'anti-égalitarisme, le combat culturel contre le marxisme, l'enracinement...

Les trois mots d'ordre des CAR sont « Unité-renouveau-enracinement ». Voici cette notion projetée comme un des points essentiels du programme du mouvement. Or ce mot a été littéralement formé par la Nouvelle-Droite. C'est en 1972 que le GRECE le « lance » au cours de deux séminaires qui ont eu lieu sur le thème : « *Qu'est-ce que l'enracinement ?* ». Ces deux colloques furent animés par Alain de Benoist et Yvan Blot, alias « Michel Norey », aujourd'hui président du Club de l'Horloge. Depuis, plusieurs membres du Club sont intervenus sur ce thème au cours des différents colloques organisés par ce mouvement.

Notons, pour être clair, que l'enracinement n'exprime pas pour la Nouvelle-Droite la revendication du droit de vivre et de travailler au pays. Le terme est entendu ici dans le sens du différentialisme régional à base ethnique. Le thème de l'unité culturelle cache alors un racisme vantant la pureté du groupe humain. Le culturel, le peuple, fonctionne en référence à la race et tout naturellement l'enracinement est opposé à « l'idéologie égalitaire », niveleuse des différences et dangereuse pour l'authenticité des groupes humains.

L'utilisation de ce mot, comme celui de « République », fait aussi partie d'une stratégie de renversement des valeurs et de transformation sémantique qui doit permettre à la Nouvelle-Droite de s'approprier des thèmes qui jouent sur un sentiment en plein essor ou qui fondent le consensus. C'est contre ce détournement des valeurs et du vocabulaire républicains qu'il faut agir.

Bernard DELJARRIE

Toute une idéologie qui ne supporte pas la différence dans l'égalité.



Elysées
Cuir

Spécialiste du
Vêtement de Peaux

« ELYSEES ROND-POINT »
TEL. 562.37.23

12 et 14 ROND-POINT DES CHAMPS ELYSEES
75008 PARIS



STEPHANE MEN'S DISCOUNT DE LUXE
VEND LES GRANDES MARQUES (griffées)
DU PRET-A-PORTER MASCULIN
A DES PRIX **E-TON-NANTS**
ET A PARTIR DE 1983 SA CREATION EXCLUSIVE
LES MODULABLES
une nouvelle ligne de costumes
POUR LES GRANDS LES GROS
et les autres du 40 au 46
Ouvert tous les jours sauf dimanche de 12 h à 19 h 30
130, Bd St-Germain (passage du Commerce) M Odéon
(park. Fac. de Médecine) et 8, rue d'Avron (M Avron)


UN NOUVEAU CODE DU TRAVAIL

Depuis le 10 mai 1981, la moitié du Code du travail a été modifiée, transformée, enrichie de nouveaux droits pour les travailleurs.

« *La Vie Ouvrière* », dont on connaît la qualité de la rubrique juridique, publie, fin mars 1983, le texte du Code du travail mis à jour avec toutes les nouvelles lois et ordonnances.

Prix : 60 F

Passez vos commandes dès maintenant, accompagnées du règlement, à « *La Vie Ouvrière* », 33, rue Bouret, 75940 Paris Cedex 19.



**Prêt-à-porter
féminin**

SPÉCIALISTE JERSEY
DESSINS EXCLUSIFS

210, RUE SAINT-DENIS 75002 PARIS
TEL 233 30 20 233 47 50

laurent pascal



chemisier habilleur

**97
rue de sèvres
paris 6^e**

tél. : 222-68-42

Expliquez-moi

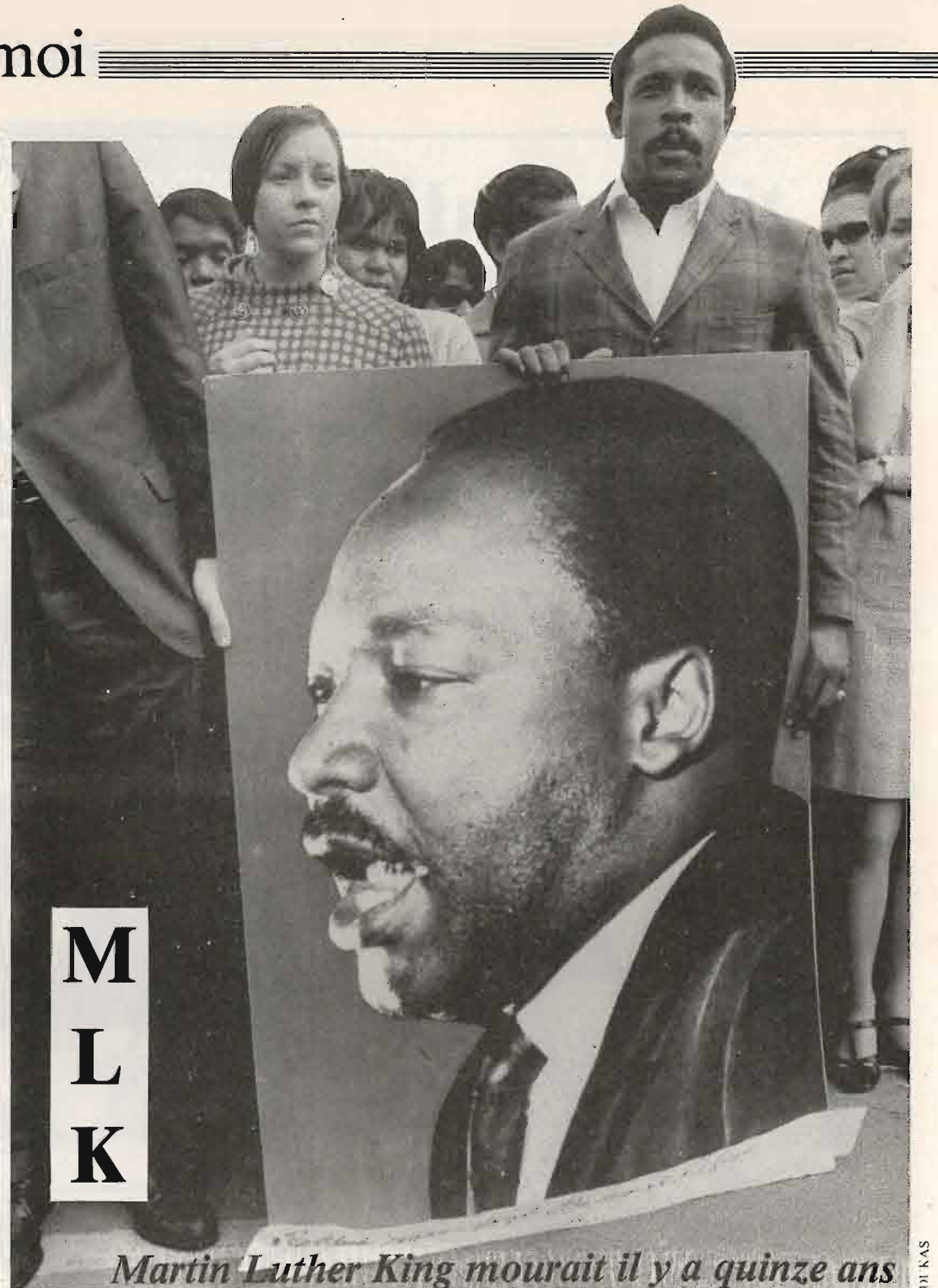
Au mois d'août 1963, la voix de Martin Luther King retentissait au pied du mémorial Washington. Il parlait de son *rêve* : « Que tous les enfants de Dieu, noirs et blancs, juifs ou non juifs, protestants et catholiques, puissent joindre leurs mains et chanter les paroles de ce vieux négro spiritual « Libres enfin, libres enfin, par la grâce de Dieu Tout Puissant, nous sommes libres enfin » ».

C'est ce discours qui décida le F.B.I. à tout faire pour le neutraliser, parce que ce n'était pas seulement celui d'un leader noir luttant pour les droits civiques de son peuple. Il s'adressait à tous les Américains, et même au-delà, à tous les hommes du monde. « Le mouvement, disait-il, ne cherche pas à libérer les Noirs au prix de l'humiliation des Blancs. Il veut libérer la société américaine et aider le peuple tout entier à se libérer par lui-même ».

Libérer les Noirs et les Blancs

« En dénonçant l'injustice, c'est à tous, Noirs et Blancs, qu'il voulait rendre le sens, le goût, l'expérience de la justice. En attaquant le racisme, ce n'est pas seulement ses frères noirs qu'il voulait relever de l'humiliation, mais aussi ceux de ses compatriotes blancs encore prisonniers de cette passion ignoble née de la peur, nourrie de haine et de mensonge », déclara Jacques Monod, lors de l'hommage rendu à Martin Luther King à Paris par le MRAP, le jour même de ses obsèques.

Les Américains éprouvent encore aujourd'hui un énorme intérêt pour Martin Luther King, malgré le fait que la révolution noire des années 60 n'a pas libéré les Noirs américains, et que le racisme est encore inscrit dans les lois implicites du pays. C'est qu'au cœur de la crise économique et des menaces de destruction de la planète, il apparaît encore davantage comme celui qui s'est battu pour les intérêts des pauvres.



**M
L
K**

Martin Luther King mourait il y a quinze ans

Aux obsèques

« Tu ne peux avoir la liberté sans la justice, tu ne peux avoir la paix sans la justice, tu ne peux avoir la justice sans la paix ; donc, tu dois comprendre la corrélation entre racisme et militarisme et la nécessité de lutter contre les deux problèmes en même temps ».

Son sermon d'avril 1967, à l'Ebenezzer Baptist Church d'Atlanta : « *Pourquoi je m'oppose à la guerre du Viet-Nam* », apparaît beaucoup plus proche des réalités actuelles que son *rêve*. Il dénonçait la collusion entre racisme, militarisme et exploi-

tation économique. Il montrait le lien entre la guerre que les Etats-Unis menaient à l'extérieur et celle qu'ils menaient à l'intérieur de leurs propres frontières.

Avril noir

En même temps, il se plaçait résolument aux côtés des révolutions dans le Tiers Monde en soutenant la lutte du peuple vietnamien pour son indépendance. Le 4 avril 1968, il tombait sous les balles d'un assassin raciste.

Tout en restant dans le camp de la morale chrétienne, son message était

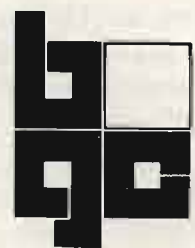
révolutionnaire, en proposant un changement de notre société pour une autre faite pour l'homme, où les machines, les ordinateurs et les profits seraient moins importants que lui.

C'est pourquoi de plus en plus de voix, s'élèvent avec force aux Etats-Unis pour faire du 15 janvier, jour de la naissance de Martin Luther King, un jour de fête nationale. Cette célébration serait bien davantage qu'un acte symbolique. Elle serait la reconnaissance nationale des objectifs de son combat.

Robert PAC.

dorothee bis

BANQUE
GENERALE
DU
COMMERCE



siège social 36 rue Marbeuf Paris 8e—tel 256 70 00
agence 53 rue de Turbigo Paris 3e—tel 278 58 18

serva

bijoutier

102, bd Rochechouart

Paris 18^e



MANUFACTURE DE VÊTEMENTS EN MOUTON RETOURNÉ
S. A. R. L. au Capital de 300 000 Francs

339, RUE SAINT-MARTIN
75003 PARIS

Tél. : 278.06.02

Notre temps

CASIO PB 100
LE BASIC PAS SORCIER



LA TRIBU DES SANS
PROBLEME.



Raviolis, ordinateurs... et itinéraires bis.

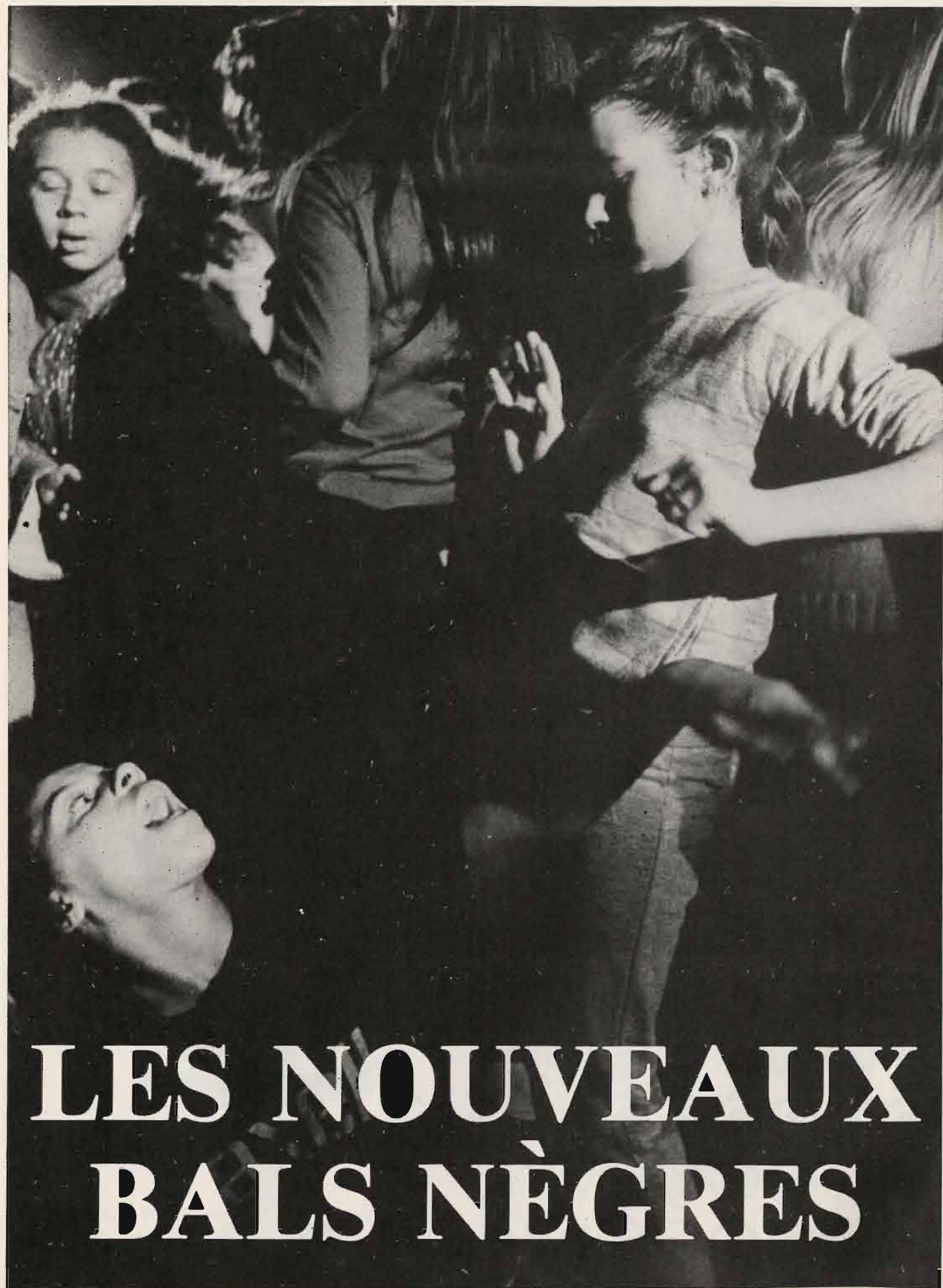
L'Indien fait vendre !

Mis à toutes les sauces par la pub.

Toute médaille a son revers et il semble que les Indiens aient à payer la rançon du succès de leurs luttes si l'on en juge par l'utilisation de leur image faite actuellement par la publicité commerciale en France. L'exemple venant de haut, tout avait commencé avec le très officiel « Bison futé ». Mais cela n'était que bagatelle comparé aux films publicitaires projetés aujourd'hui à longueur de semaine par la télévision française. Il ne s'agit plus de dessins animés, mais de cinéma, avec des « acteurs » vêtus de détroques et d'ornements, affublés de sobriquets comme « Persil émincé », et parlant un langage tel qu'on ne peut plus parler de caricature, mais bien de mépris et de dérision pour toute une ethnie. Les ordinateurs de poche s'en mêlent également dans la presse. Quant aux membres de la « tribu des sans-problèmes », ils n'ont que faire des descendants du grand chef sous l'effigie duquel ils étalent leur nom. Après maintes démarches, le petit Noir rigolard de « Y'a bon Banania » a cessé de vivre. Un exemple à suivre ?

R.P.





LES NOUVEAUX BALS NÈGRES

LE DIASCORN VIVA

Nuits africaines, rumba rock, soirées antillaises, le look-black est à la mode. Dans les années 30, le Bal Nègre de la rue Blomet attirait les foules. Intégration ou mal d'exotisme ?

LORSQU'on dépeint un paysage urbain en littérature, ou au cinéma, les milliers d'âmes solitaires qui constellent la ville ont pour refuges le bar — pour tuer le temps de jour comme de nuit, avec l'espoir de rencontrer l'âme sœur au bout du comptoir —, puis le dancing, ou boîte de nuit. C'est l'ultime lieu de rêve, d'aventure sédentaire, où l'on bouscule la solitude au tempo d'une musique dans l'espoir d'être aimé.

C'est le terrain d'une délivrance plus secrète, la défonce. Celle qui transcende le corps par la danse, l'aventure sexuelle et autres croisières phantasmatiques. Dans ces conditions il est difficile de ne pas tenir compte du phénomène culturel que représente la boîte pour une certaine frange de la société.

Comme pour le cinéma, la boîte se caractérise par son aspect commercial et ostensiblement industriel. Commerce et industrie des loisirs, reposant sur des prérogatives de clientèle. D'où, comme au cinéma le fait qu'une forme de censure régit son activité. Mais à la différence du 7^e art, ici, la censure ou sélection s'opère sur la clientèle et non sur le produit. Ceci ne va évidemment pas sans poser de problèmes humains.

Paradoxalement, ceux qui sont le plus tentés de tuer la solitude, dans la « *fièvre du samedi soir* », se retrouvent souvent en situation d'exclus de ces espaces de concentration humaine et de rencontre, et pas forcément pour des motifs économiques.

Ainsi, pour l'avoir expérimenté nous-mêmes, la boîte en France, de nos jours où l'on prône le temps libre pour tous, est souvent pour l'immigré une forteresse à l'accès difficile sinon impossible. A croire que cette institution a besoin de rassurer la clientèle étue pour fonctionner à plein rendement. Elle a comme une réticence pour les mélanges, sociaux parfois, mais surtout ethniques, donc culturels.

Pour justifier un tel système, on n'hésite pas à recourir à l'argument de la sécurité. Faux alibi s'il en est, car l'expérience a démontré que l'accès au dancing est essentiellement fonction de « *la tête du client* ». Il vaut mieux ne pas avoir un visage basané, ou une allure de loubard, si l'on désire franchir le seuil. Selon Hoggart, tout ceci découle princi-

palement de préjugés. Certains penseraient que : « *les classes populaires ont... des mœurs plus douces que celles des prolétariats étrangers* ».

LE principe de sélection du dancing, selon une loi non écrite, tourne autour de l'idée de club. Autrement dit, d'un lieu plus ou moins privé où une certaine homogénéité doit être respectée pour contribuer à l'image de marque de l'endroit nécessaire à son fondement économique. Du coups il est aisé de trouver le reflet de la mentalité du public, de ses goûts, et de la mode par une simple observation sociologique de la clientèle des boîtes. Il est également édifiant de voir comment le dancing, qui exclut dans certains cas, peut aussi adapter son produit à une clientèle principalement marginale, ou exclusivement raciale. Ainsi, à Paris, une boîte à la mode organise des soirées noires tous les jeudis. Cette stratégie commerciale est révélatrice d'une sourde démagogie. On donne en effet l'impression d'intégrer, alors que l'on expose seulement sans vergogne derrière des vitrines. Lors de ces soirées, la fureur de vivre d'une population de ghetto éclate, comme si le droit à l'amusement ne lui avait été accordé que pour une somme d'heures dans le calendrier hebdomadaire.

DANS cette arène Noire du jeudi soir, les rares têtes blanches distinguables nous gênent en suggérant, sans qu'on le veuille, un rapport de voyeurisme quelque peu malsain : le Blanc, amateur d'exotisme, et le Noir, objet et sex-symbole aux élans débridés. Le directeur de boîtes de nuit parisiennes très en vue déclarait récemment : « *Selon moi, dans les lieux de nuit, l'élégance vient du métissage, du charme et de l'énergie que dégagent les gens. La présence des Noirs a changé la nuit, mon œil a une infinie tendresse pour le look des Africains, la majesté et la grâce de leur*

mouvement ». Les mythes, même innocents à première vue, ont la vie dure. Ceci nous remet en mémoire une autre réflexion d'un parisien des années 30, Brassai. Le célèbre photographe parlait alors du fameux Bal Nègre de la rue Blomet : « *Brusquement les femmes blanches folles de leurs corps... furent irrésistiblement attirées vers ce Harlem parisien du 15^e arrondissement. Tous les soirs les voitures luxueuses y déversaient leur cargaison de névrosées élégantes... pressées de se jeter littéralement dans les bras de beaux Sénégalais, Antillais, Guinéens ou Soudanais, taillés en athlètes* ».

Un demi siècle après Brassai, rien ne semble avoir bougé, les clichés les plus éculés sont toujours d'actualité. Certains lecteurs seront peut-être tentés de nous accuser de faire ici un mauvais procès. Mais la division entre plusieurs groupes sociaux, voire raciaux, jusque dans ces microcosmes qui sont de véritables carrefours humains, n'en demeure pas moins réelle.

TOUTE forme de discrimination si infime soit-elle est détestable. Ce qui est encore plus inquiétant à ce propos, est que la clientèle des dancings, composée essentiellement de jeunes, ne soit pas assez consciente du problème. Les boîtes de nuits devraient normalement constituer un terrain favorable au dialogue. Mais des principes intolérables se dressent en leur sein et, pire, s'y objectivent. Comme si les exclus représentaient des obstacles, des périls pour la liberté de ceux qui y sont acceptés. Ceux-ci, que l'on accuse souvent de toutes sortes de maux, telles que la violence sexuelle, la délinquance, etc... restent cloisonnés dans leur « *haute solitude* », confinés dans leur misère sociale et morale. Il ne faut tout de même pas oublier que l'intégration est affaire du quotidien, de liberté, et non d'humiliation, de frustration répétée.

Les lieux de vie permettant un instant d'oublier les conflits et le mal de vivre doivent être ouverts à tous. Le dancing en fait partie. □

Assane Fall



40, avenue George V - 75008 PARIS

**UN GROUPE FRANÇAIS
AU SERVICE DU « MIEUX-ÊTRE »...**

**PHARMACIE
MATÉRIEL HOSPITALIER ET
MÉDICO-CHIRURGICAL
PARFUMERIE ET PRODUITS DE BEAUTÉ
SANTÉ ANIMALE**

... DANS LE MONDE

Plus de 80 filiales à l'étranger

CRÉATION D'UN NOUVEAU FONDS COMMUN DE PLACEMENT

Pour aider les organismes bénéficiant du régime fiscal des associations sans but lucratif à gérer leur trésorerie, la BANQUE HERVET a créé PLACEMENT ASSOCIATIF, un Fonds Commun de Placement de court et moyen terme.

PLACEMENT ASSOCIATIF leur permettra de bénéficier des meilleurs taux de rémunération offerts par le marché des obligations françaises et d'une gestion de portefeuille adaptée aux caractères spécifiques de leur fiscalité.

DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS

M Tél.

Adresse

Souhaite obtenir une information complémentaire sur « placement associatif »

Fonds Commun de Placement créé par la BANQUE HERVET.

*Coupon à retourner à l'adresse suivante : BANQUE HERVET
M. Olivier Doignon*

*Direction Financière et de la Clientèle Privée
127, avenue C. de Gaulle - 92200 Neuilly s/Seine*

Dans leur recherche d'identité, certains Noirs se sont trouvés une étrange religion.

Originaires d'Ethiopie, contrée mythique, le culte rasta repose sur des textes bibliques dont l'interprétation laisse perplexe.

A Paris, les Rastafaris forment une communauté marginale et fière de l'être.

BABYLONNE

75019



« **L** OUANGE à
Toi ! Jah Ras-
Tafari, Roi des Rois, Lion vainqueur de
la tribu de Juda ! » Le soprano aigu des
femmes domine le chœur. Un immense
Rasta dégingandé fait retentir en rythme
le tam-tam. Assis à côté de lui, Yamin,
un superbe bébé de neuf mois, tape
vigoureusement sur des tablas. La
F.E.M.I. (Fédération Ethiopienne Mon-
diale Incorporée) ouvre sa réunion
dominicale.

Si l'ambition de la Fédération est
vaste, et même universelle, son local est
exigu. Installé dans un grand squatt du
XIX^e arrondissement de Paris, le groupe
des rastas a pris possession du quatrième
bâtiment, immédiatement reconnaissable
aux couleurs du drapeau éthiopien.
Vert, comme la nature et le Père, jaune,
comme l'or et le Fils, rouge comme le
sang et le Saint-Esprit. Plus une bande
blanche pour la tribu et le lion au
milieu, symbole de la force tranquille...

Premier étage : le restaurant. On y
sert de l'« Ital food », la nourriture
sainte, faite exclusivement à base de
légumes, à cinq francs le plat. Deuxième
étage : le local de la F.E.M.I. Vu le

nombre de carreaux manquants, le feu de bois s'épuise à réchauffer l'atmosphère. Constatation atrocement « babylonienne »... Pourtant, à la lueur de la bougie, l'ambiance est chaleureuse. La douceur d'Amrita, peut-être, « aumônier » et guide spirituel du groupe. Ou le sourire désarmant d'Asher, expliquant que chaque jour est un miracle lui apportant son pain quotidien.

Un Sénégalais, venu ce jour-là pour s'informer, en reste coi. Il n'a pas l'air de croire tellement aux miracles, lui. En plus, il ne saisit pas vraiment : il se dit Africain, on lui répond Ethiopie.

ILS sont nés en Amérique ou en France, aux Antilles ou en Jamaïque parfois en Afrique. Ils sont plutôt jeunes. Ils se nomment les Rastafaris. Ras veut dire tête et Tafari créateur. Ils sont le peuple élu, déraciné, prisonnier depuis quatre ans (début de l'esclavage) de Babylone. La plupart n'ont jamais mis un pied en Afrique et ils se l'imaginent comme « la terre promise ».

La culture, les références des pays qui les ont vus naître, ils les refusent en bloc, bien que, curieusement, leur religion soit basée sur la Bible. Mais Babylone, l'infâme, n'y a rien compris... Dans leur quête exaspérée d'une identité noire, ils se sont créé une religion unificatrice. Elle se veut d'abord spirituelle et elle utilise des détours pour le moins curieux. Mais elle masque avant tout un but, un désir profond et viscéral : le retour en Afrique et sa réunification. « Un seul cœur noir, une foi, un peuple, une patrie, Haethiopia ».

Dieu vivant et noir

Il était une fois un roi noir, fort puissant, qui gouvernait sans partage une contrée mythique : l'Ethiopie. Mythique à plus d'un titre : Ethiopie signifie « pays des hommes à la peau brûlée », alors qu'Afrique veut dire « pays des esclaves ». C'est pourquoi les Rastas désignent le continent africain sous le nom « Haethiopia » et donnent rendez-vous au peuple noir retournant à ses sources à Addis Abéba — ce qui, entre parenthèses, est fort moyennement apprécié par les autres ethnies africaines, et les gouvernements.

Deuxièmement, l'Ethiopie est la patrie de la légendaire reine de Saba. On connaît son idylle romantique avec Salomon. Il semble probable que Haïlé Sélassié I, « Negous » (= roi) et empereur d'Ethiopie, soit le descendant de cet illustre couple.

Enfin, l'Ethiopie, bordée par la Mer Rouge, fut régulièrement visitée par les



Autour d'Haïlé Sélassié 1^{er}, « le lion conquérant de la tribu de Juda, élu de Dieu », les rastas ont entrepris la réunification de l'Afrique.

populations sémites et il est très plausible que les prophètes, puis les apôtres y aient séjourné et y aient laissé des textes bibliques. Ce pays fut d'ailleurs une des racines du christianisme dès le IV^e siècle et un relais sur la route de Constantinople.

Aujourd'hui encore, il existe une forte tradition orthodoxe qui entretient des relations complexes avec les Rastafaris. Ainsi, à Paris, le 7 janvier dernier, fête de l'Epiphanie et Noël rasta (à l'origine du christianisme, ces deux fêtes étaient confondues), les membres de la F.E.M.I. furent invités par l'église orthodoxe.

SUR ces éléments, Haïlé Sélassié 1^{er} se présente comme « le lion conquérant de la tribu de Juda, élu de Dieu ». Partant

du mythe de Babylone, il déclare que les Noirs, emmenés en esclavage, sont les véritables enfants d'Israël en exil. Lui-même s'attribue le rôle de Sauveur, Réincarnation du Christ et Dieu vivant ET noir. « Sa Majesté Impériale » fonde la F.E.M.I. en 1937. La théorie rasta trouve un écho retentissant en Jamaïque, chez les nationalistes noirs qui avaient déjà leur « prophète », Marcus Garvey, annonciateur du retour en Afrique. Le grand Messager rasta est alors Bob Marley, au travers du reggae. Le retour aux sources du peuple noir passe par le culte de « Jah », autrement dit Haïlé Sélassié.

La F.E.M.I. fonde son siège social à New-York, et Londres découvre le mouvement « Rasta International » propagé par les Jamaïcains. La Fédération parisienne est en contact avec New-York et Londres et centralise, à l'échelle de la



SENNA

France, tous les candidats au rapatriement.

« Dreadlocks » et tabous sur la mort

Nous sommes dans l'Ere du Verseau, celle de l'Apocalypse. Pour les Rastafaris, cela signifie la fin de l'exil, après des siècles de tribulation. Le « peuple élu » doit retourner dans le berceau du monde qu'est l'Ethiopie, afin d'assurer la continuité de la race humaine... La « Tribulation » est considérée comme une initiation douloureuse mais nécessaire : « Suivez le roi de Babylone; j'ai appris mais j'ai été massacré ». Aujourd'hui commence le temps de la « libération ». Et la F.E.M.I. prépare, avec le plus grand sérieux, le « plan » de rapatriement, suivant la prophétie de Jérémie

sur le retour vers la « terre promise » autour d'un roi de la lignée de David. Seul petit problème : le retour ne pourra avoir lieu qu'au moment de la prise de pouvoir du continent africain tout entier par Haïlé Sélassié I, mort en 1975...

En attendant, donc, les Rastafaris se considèrent comme absolument de « passage » au sein de la grouillante Babylone dont ils disent que « même le chien qui pisse sur les murs n'échappera pas au jugement ». Ils ont leurs valeurs et mode de vie propres et vivent en semi-autarcie.

Dans le circuit fermé du squatt, leurs besoins sont peu importants. Pas de loyer, même si le fantôme de l'expulsion rôde. L'électricité, les bricoleurs y pourvoient. Le panier de la ménagère ne coûte pas cher, les tabous alimentaires le réduisant au strict minimum. Ils font la plupart de leur vêtements eux-mêmes — enfin, les femmes... — et c'est d'ailleurs une des sources de leurs revenus. La musique, l'artisanat — plat à « Ital », tam-tam, broches aux couleurs éthiopiennes en noix de coco — et l'herbe, « don de dieu », en sont quelques autres.

Les Rastas n'habitent pas forcément ensemble, mais ils forment une communauté spirituelle et se voient très souvent. A la F.E.M.I., les rencontres sont quotidiennes autour d'une réflexion sur la Bible, d'une permanence de l'artisanat ou d'une permanence médicale : Amrita, douée d'un magnétisme certain, guérit par imposition des mains ou des prières et prescrit des plantes officinales. Le résultat dépend de la foi du patient.

A la base de leur philosophie règne un

manichéisme intransigeant. « C'est le Bien ou le Mal — déclare Kodjo, l'artisan — il faut choisir. Ceux qui sont au milieu resteront où ils sont ! ». Toute la question est d'être initié aux mœurs rastas : par exemple, l'herbe c'est bien, l'alcool c'est mal. La plupart des Rastafaris font vœu de consécration à Jah, ce qui entraîne des règles bien précises. Laisser ses cheveux pousser : cela donne les « dreadlocks » (rien à voir avec les nattes), signe distinctif de l'homme consacré. Les femmes, elles, ont toujours la tête couverte. S'abstenir de vin, et même de raisin. Ne jamais approcher les morts, y compris son plus proche parent. « De toute façon — explique Amrita — la mort n'existe pas ». Et elle cite un extrait de ce poème sénégalais. « Les morts ne sont pas morts. Ils ne sont pas sous la terre. Ils sont dans le feu qui craque. Dans l'enfant qui vagit.

Dans l'oiseau qui chante. Dans l'eau qui coule et qui court ».

Ce tabou sur la mort entraîne la non-consommation de tout ce qui est animal, en tant que chair morte. Autre interdit alimentaire : le sel. Le sel est le symbole de l'homme et puisque les Rastafaris sont le sel et la terre...

« Quatre cents ans d'esclavage et quelles indemnités ? »

Ce consensus rigide aboutit parfois à un compromis, une adaptation provisoire. Cet assouplissement masque aussi le désir d'attirer auprès d'eux tous les jeunes noirs en voie « d'éveil ». « Les dreadlocks nous intéressent — déclare un Rasta — ainsi que tous ceux qui portent une écharpe ou un bonnet vert/jaune/rouge ».

L'accueil fait à la théorie rasta est mitigé. La sympathie existe et l'écharpe tricolore est portée comme un défi aux sociétés occidentales. Le groupe Savane, qui joue du reggae créole, dit avoir envie de passer le message rasta, sans pour autant s'investir à fond dans le mouvement : « On trip sur le retour en Afrique et on sait que cela doit se faire, mais il y a aussi des choses à vivre ici ». Les Noirs du squatt, en lisant l'inscription sur la porte de la F.E.M.I. : « 1983, Afrique libre », restent perplexes : « Rentrer en Afrique, c'est bien, mais la Fédération n'a jamais pu m'expliquer ni quand, ni comment... ».

« Quatre cents ans d'esclavage, mais quelles indemnités ! ». Cette réflexion montre sur quels ressorts peut s'appuyer la philosophie rasta, faite de volonté de puissance, du mythe de la « terre promise » et du culte à un dieu noir.

Le plus déroutant est l'ambivalence de cette religion : d'un côté, intolérance, fanatisme et culte de la personnalité. De l'autre, amour universel et pacifisme. « Le Rasta est dans le cœur — m'a dit Asher, et avant lui Marley — c'est une manière de vivre. Nous sommes tous frères et avons soif d'amour, et non de la nouvelle cuisinière « machin » ou du frigidaire « truc ». Et, effectivement, si c'est ça Babylone, on pourrait bien s'en passer. Mais il faut aussi être vigilant au cercle vicieux du racisme. Au mépris qui engendre le mépris. Bob Marley lui-même a chanté : « lorsque la couleur d'un homme ne sera plus importante que la couleur de ses yeux, alors la guerre sera vaincue ». L'important n'est pas seulement la réunification et la liberté de l'Afrique mais aussi celle du monde. □

Anne SIZAIRE

Le gouvernement militaire libère les étudiants arrêtés en février.
Restent la loi martiale, les inégalités, les difficultés alimentaires,
et le souvenir des catastrophes de ces dernières années.

LE BANGLADESH EXISTE ENCORE...



BANGLADESH » : viennent tout de suite les images de gros ventres, de vie et de mort dans un bidonville infect ou une campagne délaissée, misère noire de tout un peuple en marge du bonheur de ce monde, appelant notre aide, la main tendue.

Pourtant, à parcourir le pays, en allant à la rencontre des Bangladeshis, à partager un brin de journée, de vie avec les villageois, au détour d'un chemin de traverse ou d'une tea-shop, on découvre que le Bangladesh a été une contrée prospère et reste potentiellement très riche : de sa terre, une des plus fertiles au monde, grâce aux alluvions charriées de l'Himalaya, de son sous-sol aux grandes ressources de gaz naturel et surtout de sa population très jeune, source inépuisable pour un puissant développement. Comment, alors, en est-on arrivé à une telle image-caricature d'un pays du Tiers-Monde ?

Il y a trois siècles à peine, le Bengale d'alors était prospère : une économie agraire équilibrée et dotée de beaucoup de petites industries, dont certaines, comme celle du tissage de soie et de mousseline, étaient connues jusqu'en Europe.

L'équilibre a été vite rompu : l'arrivée de la Compagnie des Indes britanniques qui dominera le pays dès le milieu du XVIII^e va transformer la région en fournisseur de matières premières agricoles : riz pour Calcutta et jute pour les marchés du Royaume d'Angleterre. L'industrialisation naissante en Europe, pour ne pas être concurrencée, va étouffer le tissage traditionnel.

L'exacerbation par le pouvoir anglais des conflits entre les deux communautés, hindoue et musulmane, alors qu'elles coexistaient sans accrocs majeurs jusque là, aboutit en 1947, lors du partage de l'Empire des Indes britanniques, à la partition du Bengale, la partie à prépondérance musulmane, à l'Est devenant alors Pakistan Oriental.

Les Bengalis musulmans se retrouvent sous le joug de vingt-deux familles pakistanaises

Pourtant, le seul point commun des deux Pakistan, l'adhésion à l'Islam, n'arrivera guère à équilibrer la différence d'économie, de langue, de culture, de peuple. Et, à l'instar du colonialisme anglais, cette partition mettra les Bengalis musulmans sous une nouvelle domination étrangère, celle des 22 familles pakistanaises qui détenaient alors 80 % de la richesse du pays.

Partie essentiellement agricole, le Pakistan Oriental, dorénavant coupé de l'infrastructure économique, notamment de l'industrie de transformation du jute, resté du côté indien de Calcutta, va ainsi financer l'essor industriel du Pakistan Occidental au prix de sa propre stagnation agricole. Ainsi, du surplus alimentaire, la région passe vite au déficit agricole et dès les années 60, 10 % des céréales doivent être importées.

Contre le pouvoir pakistanais, un mouvement nationaliste, cristallisé dans les années 50 autour d'une lutte revendicatrice pour la reconnaissance du bengali comme langue officielle du Pakistan Oriental (seul l'ourdou du Pakistan occidental était alors reconnu), prend vite de l'ampleur, aboutissant, sous le contrôle de la Ligue Awami, conduite par le cheikh Mujibur Rahman, à la guerre de libération en 1971. La guerre fut écourtée par l'arrivée, aux côtés des nationalistes bengalis, de l'Inde qui cherchait, tout en affaiblissant le Pakistan occidental — son ennemi de vingt-cinq ans — à contrôler aussi l'influence de ce nationalisme sur le West Bengal, l'Etat de Calcutta, le seul de la fédération indienne à gouvernement alors pro-communiste. →

CINÉMA, CINÉMA...

Sil'influence qu'exerce l'Occident dans un pays comme le Bangladesh peut parfois être considérée comme ouverture et élargissement de la perspective, elle véhicule aussi des valeurs qui ne sont guère innocentes. Témoin cet atterrissant réseau de films destinés à un public populaire asiatique, découvert lors d'une projection dans une ville du Nord du pays, Mymensingh.

La foule se presse au guichet, impatiente de découvrir les exploits de ces maîtres du fer et du feu, à l'occidentale physionomie, tant vantés par les affiches : « Venez vous éblouir », « Epoustouflant »... Public essentiellement masculin : une ou deux dames en sari, et encore... Comme la rue, les lieux publics sont mâles au Bangladesh.

Le ticket d'entrée est à 5 Takas (1,50 F), une demi-journée de salaire moyen. Mais la griserie espérée — et annoncée — du film vaut bien la dépense, non ?

Et nous voici plongés, dès la bande annonce présentant le futur film, dans un tourbillon effréné de sueur et de sang : une troupe de blanches amazones surgit d'on ne sait quelles ténèbres, détruisant tout sur leur passage, pourchassant l'ennemi au visage sombre, taillant en pièces ses acolytes, tranchant presque l'écran, et sévanouissant après le carnage.

Elles auraient vite enfoncé le spectateur au fond de son siège, si leurs atouts naturels n'avaient aiguillonné son intérêt. Démones enchanteresses moulées de cuir, elles n'auront de cesse de redresser l'assistance des fauteuils.

« Si l'on était aussi riches, aussi puissants... » Faut-il abandonner un mode de vie fait de sourire et de chaleur humaine ?



« L'hénaurme » prévaut, et le film qui suivra fera passer « notre » Kung-Fu pour un chef-d'œuvre de nuances !

Un dantesque vaisseau futuriste cingle sur une imposante Mer du Sud, règne de la machine et de l'homme blanc, défenseur du Monde Libre. Leur pouvoir serait-il menacé par un fou démoniaque aux yeux bridés, Mr. Hyde ou Dr. Folamour local ? On ne saurait le croire... N'empêche, la guerre éclate. Et si l'hémoglobine coule moins cette fois-ci, la terreur est toute aussi présente : rayon de la mort dévastateur qui anéantit toute trace de vie, ne laissant qu'ombres qui furent humaines et ferrailles calcinées ; ordinateur froid, mais doté de quelle terrifiante puissance ! Quelques petits clignotements auront raison de la formidable armada d'en face. Les mastodontes d'acier ne dominent pas le génie de l'Occident.

L'assistante en mini-jupe bichonne le vainqueur : il a terrassé l'ordinateur

L'adversaire terrassé, le bon commandant blanc pourra triomphalement délivrer le vieux sage du coin, traîtreusement pris en otage par le démon totalitaire : Oncle Sam vient à la rescousse, généreux libérateur des populations locales !

Le héros aura alors bien mérité de sa patrie universelle et, accompagné de quelques subalternes au teint manifestement local, il pourra enfin se reposer dans l'atmosphère merveilleusement calme d'un palace occidental, somptueux univers de l'idéal matériel bien arrangé, paisible, où les petits plaisirs marquent : doté d'un nouvel uniforme, il se laissera ainsi aller aux douceurs — bien naturel, bigre ! — de la bonne chère, surtout quand celle-ci est amenée de si charmante façon : la seule présence féminine du film sera ici une seconde assistante, toute dévouée, bichonnant le vainqueur, mais attirant aussi les regards obliques des sous-officiers autochtones. Il faut avouer que sa mini-robe dégagant le nombril et le dos avec du plastique transparent lui sied effectivement très bien...

Quel Paradis doit être l'Occident, pays de cocagne à l'infini de luxe et de bonheurs...

Mais le quotidien est bien rude. Voilà que le film se termine déjà par une dernière vision fastueuse : le vaisseau cingle vers de nouvelles aventures, gagnées d'avance bien sûr.

L'écran devient brusquement noir. La trappe entr'ouverte s'est refermée. Les lumières se rallument dans la salle : murs défraîchis, sièges trop usés. Chienne de vie.

Aaah, si l'on était aussi riches, aussi puissants que ceux du film, il en serait tout autrement... Mais, du moins, peut-on tenter de leur ressembler ? On pourrait s'habiller comme eux, parler comme eux en anglais, acheter plein de choses comme eux : on n'a pas d'argent maintenant, mais à la première occasion...

Voici le rythme usuel de la vie bengalie bien flétri, pourtant si riche de chaleur humaine et de sourire, de mouvements et de couleurs, de plaisirs et de luttes.

Faire délaisser sa propre culture au spectateur, ses valeurs et son quotidien, au profit d'images importées, agressives et déconnectées, ou d'une consommation qui, si elle reste inaccessible, devient rêve : quel meilleur film de propagande pourrait-on espérer ?

P.-A. B.



Au Bangladesh aussi, le scandale du lait en poudre, offert « généreusement » par la CEE. Il permet en réalité d'écouler les stocks et favorise la corruption sur place.

Les ravages de la guerre, provoquant le reflux sur l'Inde de millions de réfugiés, précédés par ceux du gigantesque cyclone de 1970 qui balaya tout le sud du pays, furent immenses. Par la suite, l'échec de l'administration de Mujibur Rahman, libérateur de la patrie mais piètre gestionnaire, semble-t-il, et le maintien sur le territoire bengalés, après l'armistice, de l'armée indienne qui a dirigé vers l'Inde une bonne part des quelques ressources restantes, rendent un pays démembré, vidé de la plupart de ses richesses, totalement à reconstruire.

Le drame est bien davantage au niveau de la redistribution équitable des richesses

Depuis, si l'économie du pays s'est totalement relevée, notamment sous la férule du général Ziaur Rahman, ancien président assassiné en mai 81, les grands espoirs issus de la Libération n'ont pas permis l'apparition d'une véritable alternative, nouvelle donne du pouvoir dans ce pays où les inégalités économiques restent lourdes.

Bien sûr, l'importation de denrées essentielles (semences, coton, pétrole...) reste importante et l'industrie, encore essentiellement centrée sur la transformation du jute, est loin de satisfaire les besoins du pays — comme bien peu d'économies occidentales, d'ailleurs, toutes dépendantes d'un marché extérieur de fournisseurs et de clients. Et beaucoup d'améliorations technologiques sont à rechercher.

Mais l'actualité du problème n'est pas tant dans la production, la quantité de riz, de céréales, de médicaments disponibles dans le pays. Bien qu'encore insuffisantes, les productions alimentaires s'accroissent en temps normal et, en ce qui concerne les médicaments, le gouvernement tenterait plutôt d'en restreindre la production, notamment quand ils présentent des dangers pour la santé. Au grand dam des puissantes sociétés trop bien implantées ici.

Le drame est bien davantage au niveau de la redistribution équitable de cette richesse, de ces savoirs, de ce pouvoir. Si, quantitativement, la production peut couvrir

l'essentiel des besoins en calories alimentaires de la population, en fait, moins de la moitié des familles (41 %) en ont un apport suffisant, et une malnutrition chronique touche les deux tiers des enfants.

75 % des paysans n'ont pas de terre ou moins d'un demi hectare, ce qui suffit bien peu à nourrir la famille grandissante.

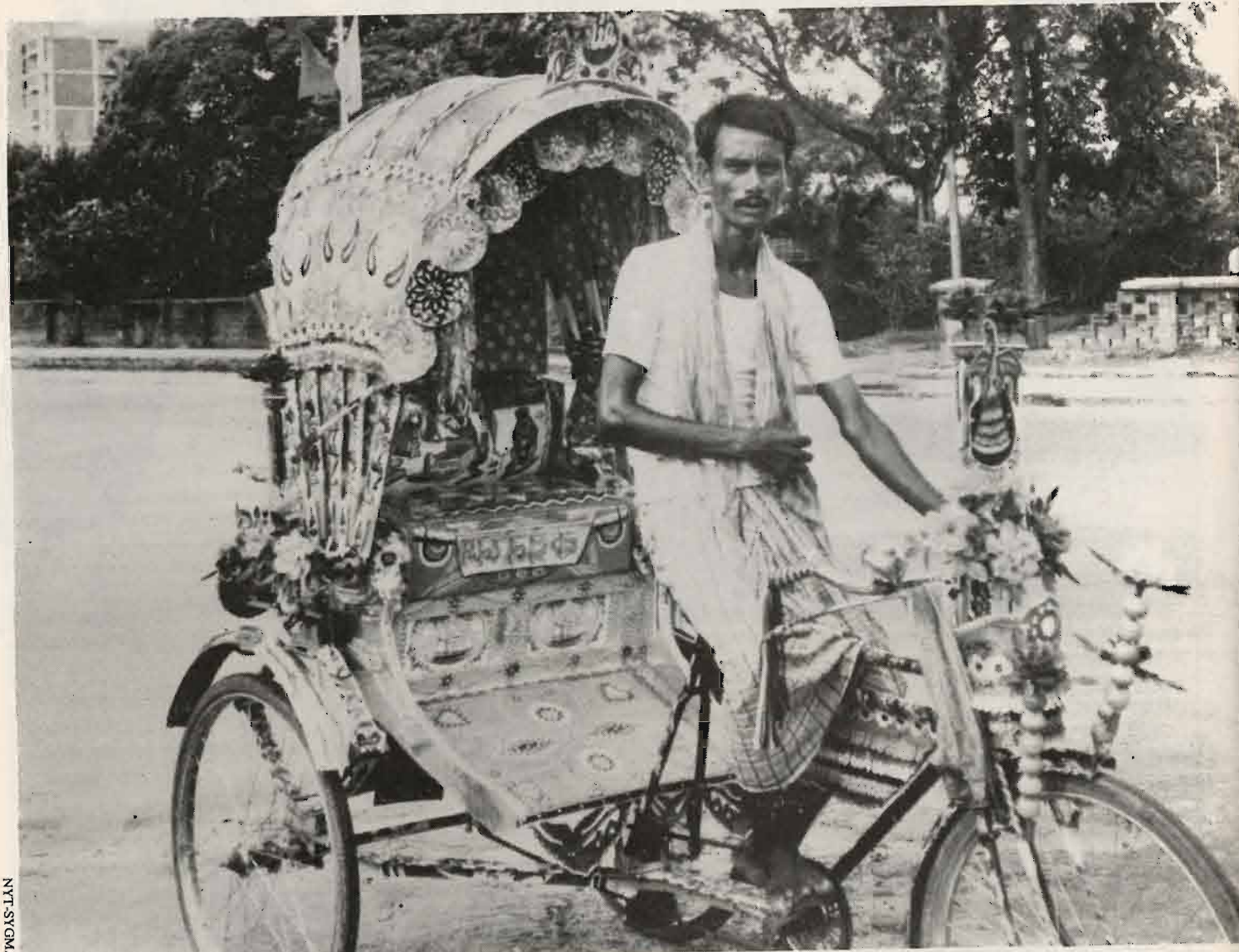
Journaliers agricoles ou métayers (à raison de 50, sinon 75 % de la récolte pour le propriétaire), ils restent dominés économiquement et culturellement par leur propriétaire terrien qui accumule terres (15 % de la population a plus des trois quarts des terres cultivables), pouvoir local (« mieux vaut voter pour son propriétaire, on aura peut-être quelques avantages s'il est élu... »), et accointances dans tous les gouvernements successifs, pakistanais hier, militaire aujourd'hui.

C'est cette même élite qui a, de plus, seule, les moyens de moderniser, d'irriguer pour obtenir des récoltes multiples, d'utiliser des semences sélectionnées ou des engrais qui augmentent le rendement, de faire appel au financement extérieur ou au crédit. Elle peut en outre jouer à l'envi des baisses de salaire ou des surcroûts de travail. Elle aura toujours le loisir de licencier ceux qui oseraient ne pas être « conformes », pour embaucher un des milliers qui sont apparus avec l'explosion démographique de ces dernières années, et attendent...

Avoir beaucoup d'enfants est une nécessité économique, et pourtant...

Le taux d'accroissement naturel, qui était inférieur à 1 % jusqu'en 1930, est actuellement de 2,5 %. Cette progression provoquée essentiellement par une baisse sensible de la mortalité, non compensée par une diminution des naissances, aboutit à un doublement de la population en moins de 25 ans.

L'acuité de la question démographique n'est pas ressentie aussi durement, selon la place qu'on occupe dans la société. Avoir beaucoup d'enfants, est toujours une néces-



NYT-SYGMA

A Dacca, ils sont plus de trente mille « taxi-vélos » à sillonner la ville.

sité économique pour la plupart des familles : mis tôt au travail, ils compléteront le revenu familial. Au contraire, en milieu aisé, un enfant est bien davantage ressenti comme source de dépenses : on en a moins.

10 % de la population alphabétisée : le système éducatif, pour ceux qui y ont accès, vise surtout à l'auto-reproduction du système : dévalorisation du travail manuel, prestige accordé à un haut niveau de consommation, aspiration à une place tranquille dans l'administration, tentaculaire mais dotée d'un formidable pouvoir d'inertie au Bangladesh.

Les écoles rurales ne proposent, quant à elles, qu'un modèle éducatif répétitif, mémorisation nivelant toute émergence individuelle, face au pouvoir du maître, préparant ainsi le terrain du propriétaire qui les embauchera. A l'opposé, les écoles privées de Dacca, réservées à la classe privilégiée — avec beaucoup plus de moyens et de compétences — incitent au développement de l'opinion et de la responsabilité individuelles, tendance qui se retrouve au sein de la famille, espace collectif privilégié où cet épanouissement est moins ressenti comme un danger, qu'une force, un potentiel à favoriser.

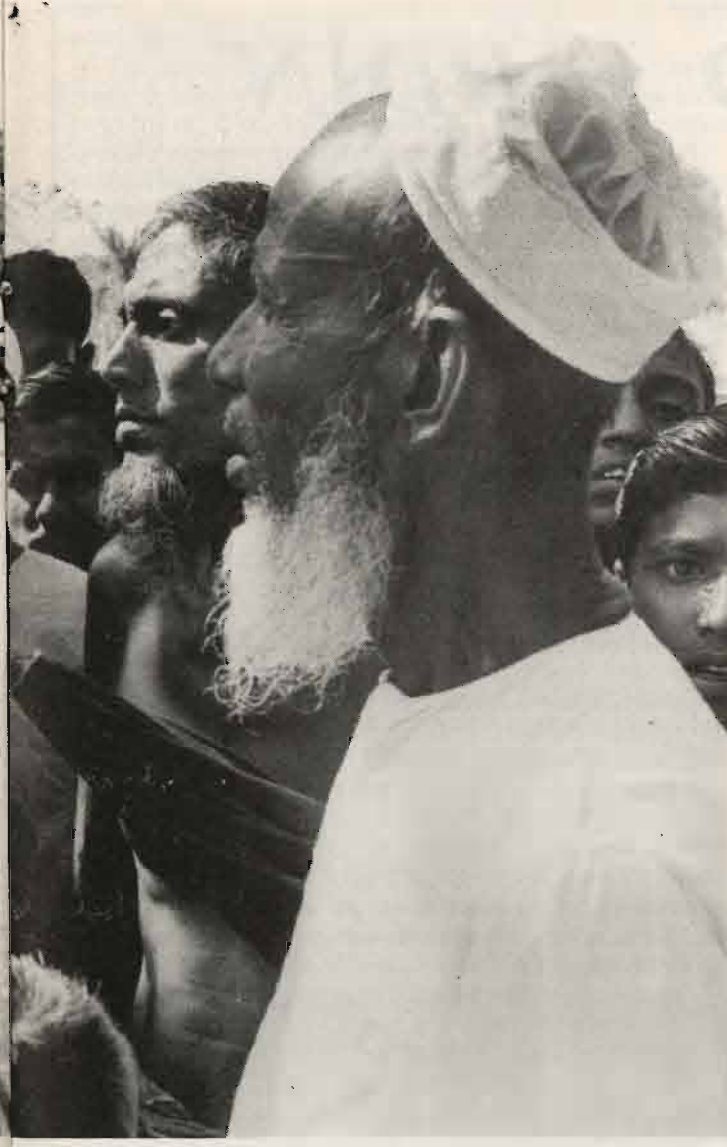
Face à cette inégale répartition du pouvoir, peu de forces constituées et mobilisatrices. L'ancien parti gouvernemental, le Bangladesh Nationalist Party, n'existe virtuellement plus. Ce n'était guère qu'un regroupement de partis plus ou moins conservateurs, liés à la présidence du général

Ziaur Rahman et à un moindre degré à celle d'Abdul Sattar jusqu'en mars 1982.

La Ligue Awami, déjà divisée en plusieurs factions, n'a pas retrouvé la popularité des temps de son leader et père de la nation, le cheikh Mujibur Rahman. Le parterre des petits partis — Parti et Ligue Communistes, Parti Socialiste National, JSD... — ne représente qu'un ensemble d'appareils, sans véritable soutien populaire.

La « rectitude » militaire, marquée par l'Islam, poursuit les jeunes chevelus

Reste l'armée. Comme elle l'a encore montré en prenant le pouvoir en mars 1982, avec pour effet la loi martiale, elle demeure la pierre d'angle de toute évolution politique. Face au pouvoir civil qui n'avait aucune idéologie collective, en dehors d'un agrégat d'intérêts individuels, elle est porteuse d'un ordre moral, marqué d'un sentiment de responsabilité dans la conduite des affaires du pays. Tout imprégné aussi de la « rectitude » militaire, « seule-à-même-de-combattre-pour-le-Bien-du-pays »... marquée par l'Islam, elle poursuit les jeunes hommes trop chevelus, conseille fortement aux femmes le port du voile, recommande chaudement aux étudiants de s'occuper d'abord (et si possible seulement) de leurs chères études et reste tentée par une sévère répression politique.



Dans la rue...

MAGNUM

BIRYANI

— Pour le ragoût de viande : 500 g d'épaule d'agneau, 1,5 dl de yaourt nature, 1 oignon, 100 g de beurre.

— Pour le riz : 150 g de riz, du cumin, de la cannelle, du laurier, du sel.

— Pour la garniture : 1 petit oignon, 2 piments verts frais, 20 g de beurre, 2 cuillères à soupe de jus de citron, un peu de lait, du coriandre et une pincée de safran.

1. Préparez le ragoût de viande : pelez et émincez l'oignon, faites-le dorer avec le beurre dans une sauteuse, ajoutez les épices. Faites revenir 1 mn. Puis hors du feu, ajoutez la viande coupée en cubes et le yaourt.

2. Préparez le riz en le faisant cuire à moitié (5 mn) avec les épices.

3. Préparer la garniture : pelez l'oignon, l'émincer et le mettre à rissoler dans une poêle avec du beurre et les pulpes des piments hachées. Faire dissoudre le safran dans un peu d'eau.

4. Mettre au four (thermostat 4) pendant 45 mn dans une grande cocotte. Recouvrir avec le riz. Arrosez le tout avec du jus de citron et le lait, la garniture et le safran. □

L'aide à la production s'assortit de contraintes beaucoup plus explicites : la Banque Mondiale n'a, par exemple, accordé ses derniers prêts que sous réserve de dévaluation du Taka, monnaie locale, et dénationalisation de l'industrie du jute (trois quarts des exportations), étatisée après la guerre de libération en 1971.

Le Bangladesh, comme beaucoup d'autres pays en voie de développement, vit et meurt des enjeux de l'Histoire contemporaine.

Pourtant, quand on part à la rencontre du pays, lorsqu'on partage un brin de vie avec les Bengalis, au détour d'un village ou à la pointe d'une île perdue, on découvre toute une réalité de désirs et de luttes, de travail et de jeux, de rites et de rêves... Ça commence dans les marchés, avec leurs éberluants amoncellements de marchandises. Tout palpite d'un détonnant souffle du quotidien. Chez les grossistes, pour un « cent » de poisson on en donne traditionnellement cent trente deux et deux cents mangues sont offertes si l'on demande et paie la centaine, signes d'une prospérité pas si lointaine. D'éblouissants paysages de vie, peints, décorent les rickshaws, les populaires pousse-pousse à vélo, témoignant d'un art-des-jours façonné par les plus démunis. Une troupe de théâtre ambulant subjugué sa multitude de spectateurs. La représentation dure toute la nuit. A entendre le style particulier des chants du muezzin, on saisit les apports des cultures hindoue et bengali sur l'Islam, ici majoritaire.

Pas un train sans mendiants qui psalmodient des versets du Coran, la religion musulmane imprègne la vie quotidienne

La religion musulmane n'a certes pas la signification politique nouvelle qu'elle a prise ailleurs. Pénétrant le Bengale en bout de course, elle s'est trouvée dès l'origine modifiée par les deux mille kilomètres d'hindouisme traversés — mais le quotidien reste néanmoins encore très saisi par les pratiques religieuses. Pas un train sans mendiants qui psalmodient quelques versets du Coran, espérant l'obole. A une croisée de chemins, les jeunes élèves d'une école coranique barrent la route des cars et des rares voitures, et collectent quelques fonds pour la construction d'une mosquée.

La famille demeure cependant l'espace collectif privilégié, avec son entraide indéfectible mais aussi sa hiérarchie interne, renforçant le pouvoir du père et de l'aîné contre le

UN GRAND JARDIN



« Gono Unnayan Prochesta ». En Bengali : efforts du peuple pour le développement.

L'HORIZON politique national n'augure aucun changement fondamental au Bangladesh : Etat gangréné par des intérêts particuliers, piètre bilan d'un an de pouvoir militaire, absence de mouvements populaires organisés... Les récents affrontements à Dakha entre étudiants opposés au régime et forces de l'ordre ne concernent qu'une petite partie politisée de la population des villes ; le pouvoir central reste très éloigné du monde rural — 91 % des habitants — et réciproquement. Néanmoins, des alternatives locales se dessinent ici et là, pointant une prise de parole vers un développement auto-centré, répondant aux besoins profonds de l'ensemble des habitants. Parmi ces tentatives, le projet de Gono Unnayan Prochesta autour du village de Rajoir, dans le Sud du pays.

Dans un grand jardin, débordant de légumes, des villageois s'activent. Des sourires s'épanouissent au passage. Un groupe de femmes discute sous un préau, tout en tressant le jute. Un centre communautaire rutilant de fleurs bruisse de monde... Cela pourrait être banal ailleurs, sous d'autres climats. Ici, cependant, ce sont autant de petits signes d'une transformation radicale de l'environnement et de la vie quotidienne.

Nous sommes au centre de Gono Unnayan Prochesta — « Efforts du Peuple pour le Développement », en bengali —, association locale qui crée depuis une dizaine d'années une véritable dynamique de développement communautaire dans ce coin du Bangladesh.

Le projet était né de la volonté d'une dizaine de Bangladeshis de dépasser le stade d'action d'urgence auquel ils avaient participé dans différentes organisations, à la suite du cyclone de 1970 et de la guerre de 71. Il leur semblait nécessaire qu'à la suite de cette première aide, immédiate et essentiellement humanitaire, démarre un projet permettant plus fondamentalement une participation de la population à son propre développement et un contrôle local de ses ressources.

Pour y parvenir, un ensemble de programmes s'est progressivement mis sur pied, touchant les multiples dimensions de la vie des villageois. Impossible en effet de se restreindre à un domaine particulier tant il est apparu que chaque aspect n'était qu'une facette d'une même marginalité.

Ainsi, la culture des légumes sur des champs collectifs donne un revenu à plusieurs centaines de personnes et permet un meilleur équilibre de l'alimentation, renforçant par là la santé de la population. Les bénéfices de la vente des légumes sur le marché sont notamment réinvestis dans le fonctionnement d'un Centre de santé de l'enfant où un personnel localement formé soigne les enfants gravement touchés, grâce à l'existence de dispensaires de jour dans les villages environnants. La présence des mères, qui accompagnent toujours l'enfant est l'occasion de discussions collectives, avec une sensibilisation à l'hygiène, au planning familial...

Mais ces femmes ont aussi d'autres possibilités d'ouverture : ainsi, un groupe s'est constitué en atelier d'artisanat du jute — principale ressource du pays — et un autre produit des batiks. L'apprentissage d'une technique nouvelle, la rencontre d'autres femmes, l'échange qui peut avoir lieu en dehors de leur maison où elles sont le plus souvent cloisonnées et où elles restent soumises à la hiérarchie familiale, tout cela représente un moyen privilégié de réhabilitation, à leurs propres yeux d'abord mais aussi à ceux de leur entourage. La considération est d'autant plus importante que la vente de leur artisanat leur procure un salaire qui pèsera souvent beaucoup dans le revenu familial.

Des coopératives sont aussi apparues parmi les conducteurs de rickshaws qui économisent chaque jour quelques Takas pour acquérir collectivement leur outil de travail — dont ils ne sont généralement que les gérants.

Bien sûr des limitations existent et restreignent la portée de beaucoup d'initiatives : la mise en place de coopératives ou d'actions communautaires suscite ainsi des réticences nées d'un fréquent repli sur soi et sur son entourage immédiat, la richesse de l'action collective n'apparaissant que progressivement.

Quand les habitants participent...

Mais aussi, le projet, circonscrit à un groupe de villages, ne peut guère avoir de pouvoirs au delà : de la carence en personnel formé, aux difficultés d'approvisionnement en graines ou en médicaments, il ne peut contrôler tout l'environnement nécessaire à sa substance, et reste en bonne partie, par exemple, dépendant financièrement de l'aide d'organisations extérieures. Il ne prendrait sa pleine mesure qu'intégré à un réseau d'ensemble visant par une démarche communautaire et participative, la satisfaction des besoins fondamentaux de la population : nourriture, habitat, santé, éducation, participation à son environnement, convivialité...

Les associations, agissant dans ce sens sont encore dispersées et les « pouvoirs publics » ne risquent guère de les aider. Et pour cause : une telle approche d'ensemble paraît en effet la seule à même de transformer de façon tangible les rapports de domination présents actuellement au Bangladesh. Des tentatives émergent néanmoins, de plus en plus nombreuses. Elles ont en germe une formidable réappropriation par les gens de leur environnement et de leur vie. Pourront-elles aboutir ?

P.-A. B.

cadet et surtout contre la femme, engoncée dans un statut social limité aux rôles de ménagère et de mère.

On aurait pourtant tort de considérer le pays, même reculé, comme vivant en vase clos : de profondes mutations le traversent, altérations capitales de la société traditionnelle des villages.

La mobilisation populaire de l'indépendance n'a peut-être pas résisté au rythme des sécheresses, coups d'Etats, coups durs, et illusions effilochées ; les affaires politiques ne semblent concerner que ceux qui en retirent un intérêt immédiat, pécunier souvent ; mais la pénétration occidentale qui a suivi ces années 70 modifie plus sensiblement les données sociales.

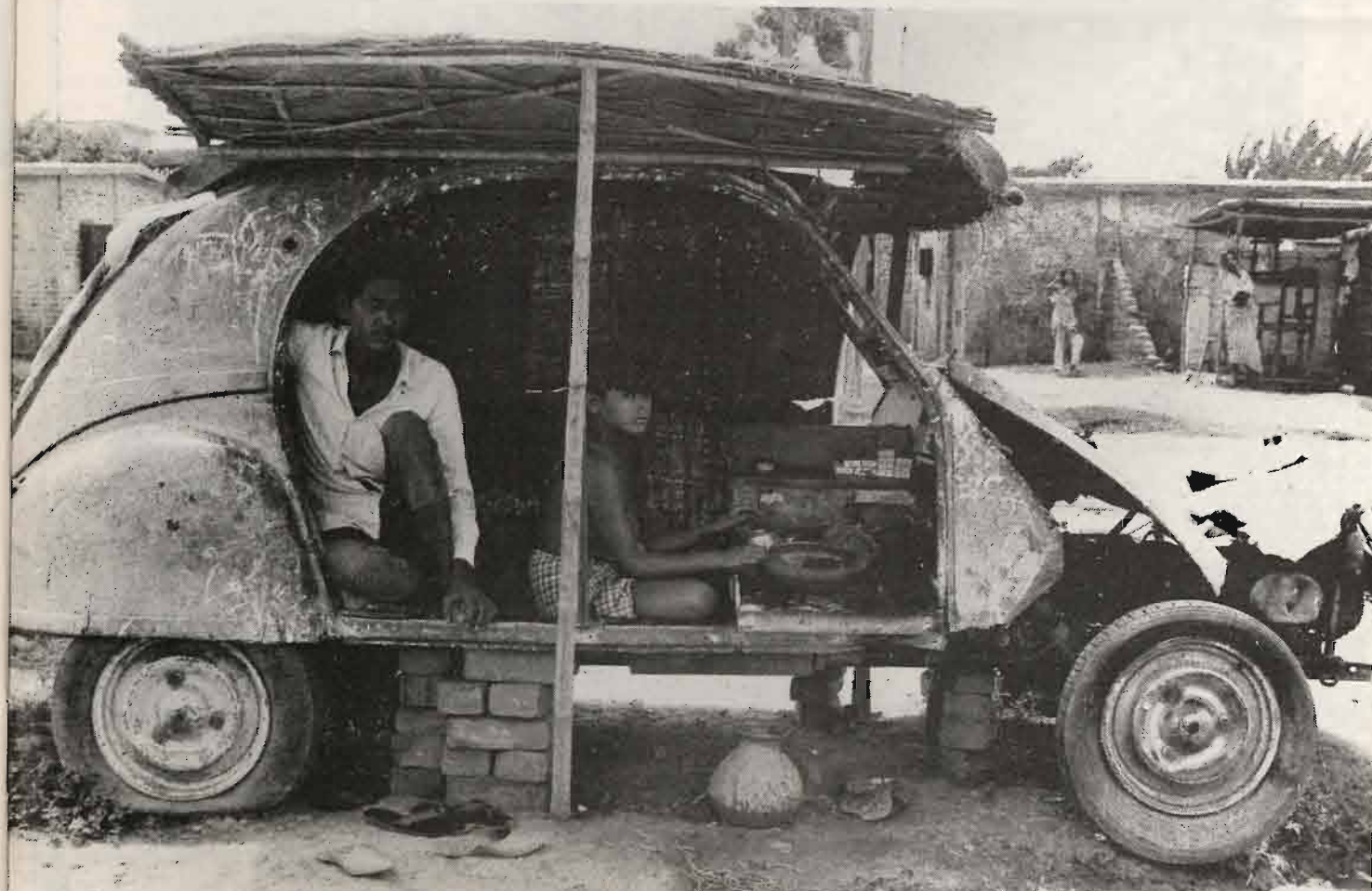
L'Occident, paradis d'or et d'aisance : un mythe entretenu sur fond disco

L'alignement de l'élite sur un mode de vie et de consommation importé aboutit ainsi à une vision inouïe de l'Occident, pays de cocagne, paradis d'or et d'aisance préservée. Les jeunes s'habillent à l'européenne s'ils le peuvent, écoutent les airs discos débités sur certaines ondes à longueur de journée.

Un attirant réseau de films de propagande culturelle (voir encadré) renforce cette image idéale, pour l'homme du moins, colportée complaisamment par les médias majoritaires.

Mais l'alignement peut aussi se muer en ouverture et il semblerait que la variété du tissu social bengali favorise l'émergence de solutions encore individuelles, mais origina-

Besoin d'échange, besoin de développement.



les. On a vu un groupe de femmes secouer leurs craintes et organiser des ateliers d'artisanat, de boutiques coopératives, projet émergé d'un groupe de villageois dominés qui semblaient aller vers une dérive individuelle.

L'ingéniosité de petits paysans leur permet, avec de très faibles moyens, d'utiliser à plein les ressources de leur terre par des cultures judicieusement associées, alors que certains métayers ou journaliers misent sur le démarrage de petites affaires ou services liés à la modernisation de l'agriculture, compensant par là leur manque de terre : location de pompes à eau pour l'irrigation de champs en champs, fourniture ou réparation de petites technologies appropriées, certains deviennent même vétérinaires aux pieds nus... Initiatives encore marginales, mais qui ne demandent qu'à se développer si on leur en laisse les moyens (voir encadré).

L'existence de tout un peuple n'est pas réductible à sa seule misère.

Ainsi, comme on ne veut voir du Népal qu'un havre de paix himalayen, alors qu'il demeure aussi un pays fondamentalement inégalitaire, le Bangladesh reste à nos esprits canalisés un pays-enfant à assister éternellement.

Cette image est tronquée, elle occulte l'impact historique et les rapports de force présents dans la société bangladaise aujourd'hui, sans même rendre compte du quotidien. Elle ne peut guère que renforcer la commisération paternaliste.

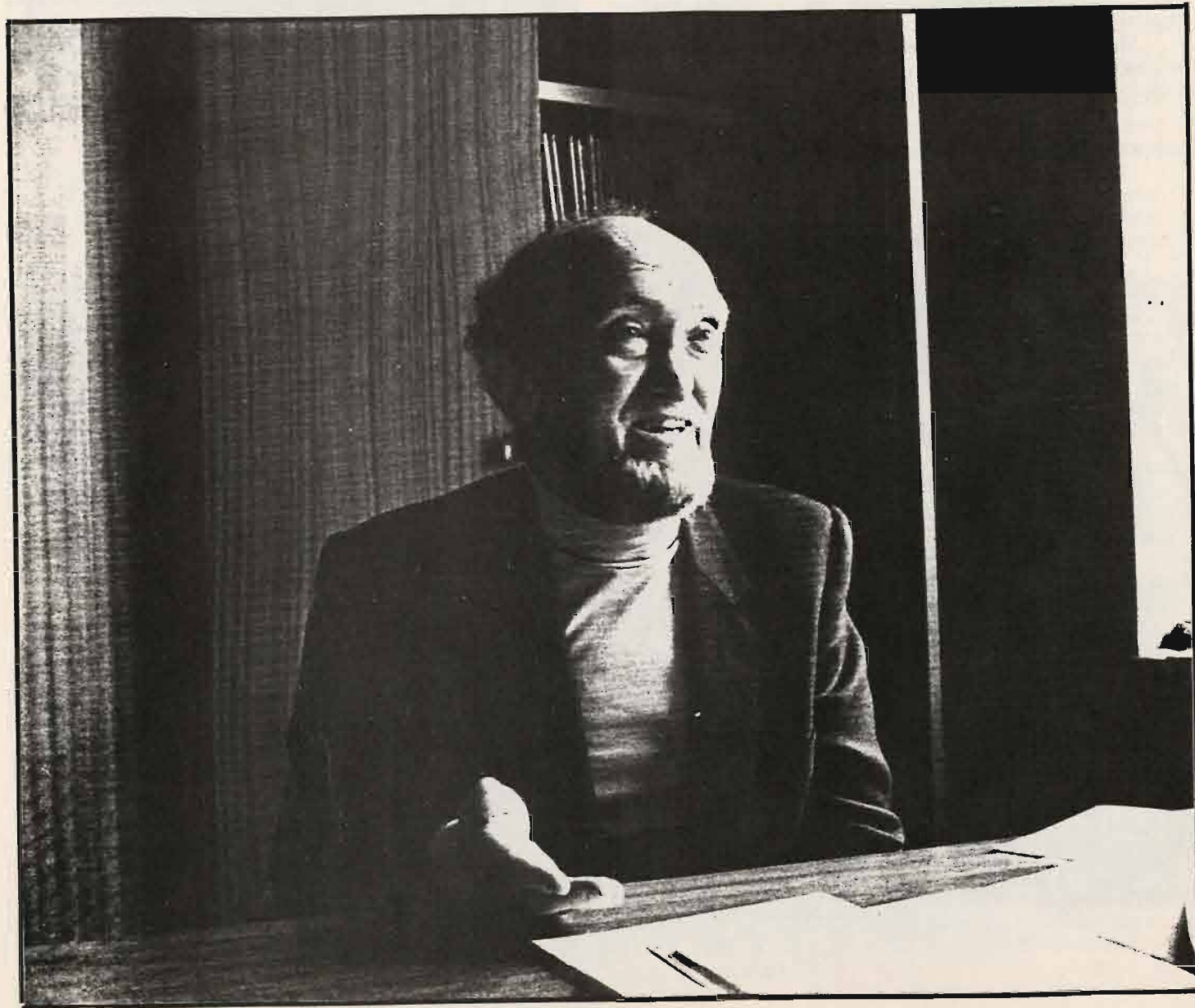
Le Bangladesh n'a pas besoin de surplus de lait en poudre de l'Europe, il a besoin d'échanges. □

Pierre Alain BAUD

ALBERT JACQUARD :

LE BILAN

Il a rassemblé pour J.P. Chevènement les diverses recherches contre le racisme.



DIFFERENCES : Depuis quelques années, l'argument scientifique est réapparu dans la panoplie du parfait petit propagandiste du racisme. Quelque chercheur aurait-il récemment amené de l'eau à leur moulin ?

Albert Jacquard : La nouvelle droite — elle se défendait d'être raciste — avait pour thème : « *Nous, nous sommes scientifiques, nous regardons la vérité en face...* » Or, dans ma discipline, aucun généticien n'est d'accord avec eux. Par conséquent, ils usurpent la caution de la science. Les gens ont parfaitement le droit d'avoir des opinions. Mais ça ne les autorise pas à mentir en prétendant que leur théorie est conforme « aux plus récentes découvertes scientifiques », comme ils disent dans le *Figaro magazine*.

Différences : La recherche démontre la vacuité du discours pseudo-scientifique des théoriciens racistes. Face à ces résultats, quelle attitude les militants antiracistes doivent-ils, selon vous, préconiser ?

Albert Jacquard : Tout simplement de regarder les choses en face, et d'essayer de préciser de quoi l'on parle. Il y a des races chez les animaux, du moins chez certaines espèces. Il aurait pu se faire qu'il y en ait chez l'homme. Il y en a peut-être eu, d'ailleurs, autrefois, quand nous n'étions pas nombreux sur la terre, car les groupes ne se rencontraient pas souvent et pouvaient exister cent mille ans sans voir personne. Certains groupes pouvaient alors diverger complètement et on aurait pu (peut-être) classer les hommes. Mais dans la période la plus récente, les hommes sont devenus trop nomades, il y a trop eu de mélanges pour qu'il y ait des races humaines. Ce n'est pas une affirmation idéologique, c'est un constat lucide : il se trouve que ce concept n'est pas définissable, quant à celui de *valeur* des races les unes par rapport aux autres, c'est tellement arbitraire que cela ne signifie rien. Je crois que la véritable attitude contre le racisme, c'est d'être lucide.

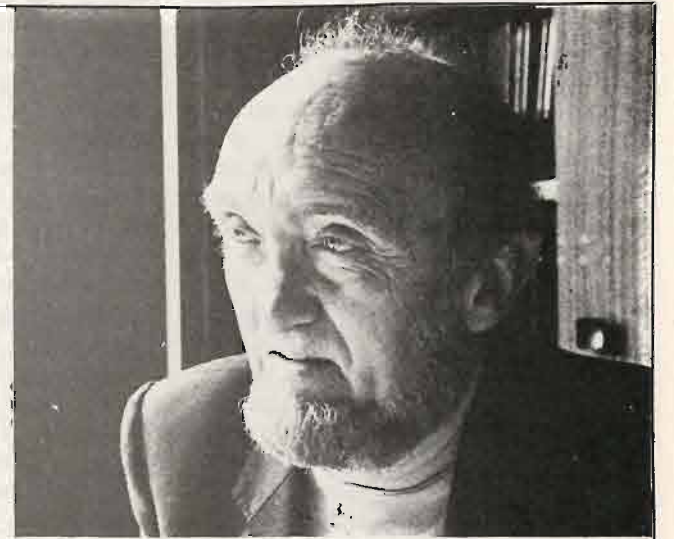
Différences : L'ancien ministre de la Recherche, Jean-Pierre Chevènement, était conscient du rôle important que joue la recherche scientifique dans le débat sur le racisme, puisqu'il vous avait demandé un rapport sur ce sujet.

Albert Jacquard : Lutter tous les jours contre le racisme, c'est bien sûr

nécessaire et il ne faudrait surtout pas s'arrêter, mais à long terme, il faut un changement d'état d'esprit en profondeur. Il ne peut avoir lieu que si on comprend bien le mécanisme du racisme, qu'on le prend comme un

génétique, c'est que définissant les races d'après les gènes possédés par des groupes, elle aboutit à un constat d'impuissance, à son incapacité à tracer chez l'homme des frontières. Elle ne dit pas : « *Un Sénégalais, c'est comme un Sué-*

« La véritable attitude contre le racisme c'est d'être lucide ».



objet de recherche. D'où vient-il ? A quoi correspond-il ? Les races, qu'est-ce que c'est ? Il faut répondre à ces questions. Il faut que plusieurs disciplines scientifiques y travaillent. Jean-Pierre Chevènement, qui était à l'époque ministre de la Recherche, en était convaincu, et m'a chargé de faire ce rapport, qui était surtout un travail de biologiste, puisque c'est mon métier. Mais j'ai aussi rencontré beaucoup de gens, y compris des sociologues et des juristes.

Différences : Votre domaine, la biologie, traite de la partie objective du problème. Vous rappelez qu'elle conclue « à l'impossibilité de distinguer des races à l'intérieur de l'espèce humaine ». Par quelle démarche aboutit-elle à ce constat ?

Albert Jacquard : La biologie peut effectivement s'efforcer de préciser le concept de race. C'est à elle de le faire. Or elle aboutit à ce constat : plus on cherche à le préciser, plus il disparaît. Si vous regardez des Sénégalais et des Suédois, vous savez qu'il y a des races : ils ne se ressemblent pas. Puis, vous dites « *bon c'est vrai, ils n'ont pas la même couleur de peau, mais regardons leurs groupes sanguins* ». Vous constatez alors qu'un Sénégalais et un Suédois donnés peuvent avoir le même groupe sanguin. Plus on étudie de facteurs, et bien sûr quantité d'autres caractères génétiques, moins on voit clair. Il y a là un résultat, à mon avis positif, de la

dois », bien sûr, ce serait idiot, mais elle dit : « *Un Suédois, ce n'est pas comme un autre Suédois, un Sénégalais, ce n'est pas comme un autre Sénégalais. Les différences sont plus grandes entre les individus qu'entre les groupes* ». Voilà. Il me semble que dans ce domaine, il y aurait des recherches beaucoup plus précises à faire, car on se rend compte que c'est à partir de la définition biologique qu'on peut dire aux gens : « *Vous parlez d'une chose indéfinissable* ».

Différences : Passons à l'aspect subjectif de la question. Vous avez rencontré des sociologues.

Albert Jacquard : Effectivement, ils m'ont beaucoup parlé du fameux concept de « seuil de tolérance » qui répondrait à la question : « *combien peut-on accepter d'étrangers face à soi ?* ». Il semble bien que si les gens qui ont lancé cette idée n'avaient pas forcément de mauvaises intentions, ce concept est devenu un outil extraordinairement dangereux qui fabrique l'objet dont il parle. On finit par faire croire aux gens que, par exemple, cinq pour cent d'Algériens serait supportable, mais huit et demi serait trop. Or, finalement, ça ne signifie rien du tout, et ce qui est dangereux, c'est qu'en employant un tel mot, on fait passer l'idée que ce seuil de tolérance est une sorte de réalité objective de notre espèce. L'espèce humaine serait telle qu'un certain pourcentage de gens différents rendrait les individus

malheureux et conduirait au racisme. C'est très probablement complètement faux. Cette vision là est une vision qui peut paraître réaliste, mais les choses sont bien plus compliquées que ça.

Les sociologues sont des gens qui peuvent aussi étudier de près les mécanismes de mixité, comme le mariage. Il y a beaucoup de mariages mixtes : contrairement à ce qu'on dit, ils ne tournent pas tous mal. Et quand cela arrive, c'est bien souvent pour des raisons qui sont liées à la société et non pour des causes endogènes. Une étude est à faire, et débouche sur une autre, celle des enfants de double culture. Là aussi, ce n'est pas ce qu'on croit. Supposons un petit Algérien qui débarque en France, provenant d'un milieu très pauvre, même culturellement. Il va être très malheureux parce que finalement il va s'écarter de sa culture d'origine pour essayer d'accepter la culture française qui lui sera d'ailleurs refusée. Il va être entre deux chaises, assis par terre et n'aura rien. A partir du moment où les deux cultures sont riches, elles peuvent

« La notion de double culture : enrichissante mais difficile à faire passer ».

au contraire se conforter. La plupart des professeurs, des instituteurs qui travaillent dans les banlieues ouvrières disent que les petits enfants maghrébins qui parlent le mieux le français sont ceux qui parlent aussi l'arabe. Ceux dont les parents ne veulent pas lâcher leur arabité, et qui tiennent à ce que leurs enfants gardent leur culture. Ce sont ces élèves là qui progressent le mieux. Ils auront double culture. Ce n'est pas du tout impossible, à condition qu'il n'y ait pas de conflit entre les deux. Cette notion de double culture, enrichissante, et non pas conflictuelle, c'est formidable, mais ça, c'est probablement difficile à faire passer.

J'ai rencontré aussi des juristes, comme Madame Costa Lascoux qui dirige une équipe au C.N.R.S. Pour elle, il est très important que le droit traduise dans ce domaine exactement ce que l'on veut. Or, nous avons un droit qui est raciste. Certes, quoiqu'il ait fallu un sacré effort, nous avons la loi du 1^{er} juillet 1972. Mais le plus étonnant, c'est qu'il ait fallu attendre 1972 pour qu'elle existe. A mon avis, c'est une loi excellente. Mais il serait très intéressant que des recherches juridiques soient faites sur l'usage qui en est fait. Il y a toute une jurisprudence qui se crée peu à peu, et qu'il faut étudier de près. Nous vivons actuellement — il n'y a pas longtemps que c'est vrai — sur une terre qui

est entièrement « distribuée ». Les frontières sont figées. On admet d'ailleurs qu'il vaut mieux qu'elles le soient. « *Tant pis si elles ne passent pas au bon endroit, il vaut mieux les fixer* », disent les gens de l'ONU. Mais du coup, on a partout des Etats et des nations qui se sont confondus. Prenons un pays comme le Mali, par exemple : il y a là une série d'ethnies qui avaient leur propre culture. Un beau jour, les Français en ont fait le Soudan. Le jour où on a décolonisé, on l'a appelé le Mali. C'est un Etat qui n'est pas une nation, en fait. Et puis, peu à peu, ça le devient, et on admet *a posteriori* — c'est peut-être une bonne position — qu'Etat et nation sont confondus. Du coup, le concept d'étranger a changé. Auparavant, on était catalogué selon la langue qu'on parlait, selon la classe sociale, selon l'ethnie ou selon la culture, maintenant on dit : « *Dites-moi quel est votre Etat et je saurai tout de vous* ». Vous avez un passeport, et il suffit pour vous définir. Je crois que c'est très dommage, qu'il y a un certain appauvrissement

dans la vision que l'on a de quelqu'un. Dernier aspect : l'histoire. Je crois qu'il est important que l'histoire mette en évidence le racisme. Je crois qu'il faut regarder les choses en face, il faut mettre les enfants devant Hitler, devant l'antisémitisme, devant tous les racismes. Il faut que notre histoire soit aussi l'histoire de nos erreurs.

Différences : Je suppose que votre rapport ne se contente pas de constater. Vous connaissez, je suppose que vous demandez au Ministre de prendre des mesures propres à mettre en valeur les possibilités que la science offre pour mener le combat contre le racisme.

Albert Jacquard : J'ai proposé quelques mesures en matière de recherche scientifique. Je demande par exemple que des équipes du CNRS ou d'ailleurs mettent leurs efforts en commun sur ces questions, et qu'on leur en donne les moyens financiers.

Il devrait y avoir un regroupement des études sur la génétique des populations humaines. Mais les études c'est une chose, la diffusion des idées, c'est encore plus important. C'est pourquoi je disais au ministre qu'il doit aider les revues et les organismes qui diffusent

l'antiracisme. Vous n'êtes pas contre, je suppose. Cela fait partie du rôle de l'Etat que de donner une aide aux gens qui mènent cette lutte.

Il faut aussi qu'il en soit question dans l'enseignement. C'est peut-être encore plus important. Parce qu'au fond, les gens de mon âge qui sont racistes ne changeront pas, mais il ne faut pas que les gosses le deviennent. Savez-vous qu'il existe — je l'ai dit dans mon rapport — des bouquins d'histoire ou de sciences naturelles parfaitement racistes, parus ces dernières années. Il est vraisemblable que leurs auteurs ne s'en rendent même pas compte, tellement ces idées font partie de l'ambiance dans laquelle nous vivons. C'est pourquoi il est essentiel d'agir sur l'enseignement et qu'il y ait un groupe de travail qui réunisse les radios et les télévisions sur cet aspect. Il faudrait que, disons deux ou trois fois par an, les grands patrons de la télé et de la radio se réunissent avec les organisations antiracistes. Les participants auraient à s'interroger sur le rôle joué par les médias contre le racisme, ou même en sa faveur dans certains cas, et envisager des mesures. Il y a quelques émissions qui sont vraiment en retard de cent ans sur ce point.

Différences : Vous demandez que cette obligation figure dans le cahier des charges des radios et des télévisions ?

Albert Jacquard : Tout à fait. Ça fait partie de leurs fonctions éducatives. De façon indirecte et inconsciente la télé se prête au renforcement du racisme. Ainsi lorsqu'elle étale complaisamment les bric-à-brac des pseudo-sciences : la télépathie, la prémonition, l'astrologie, la psychokinèse. Leurs promoteurs se retrouvent souvent parmi les théoriciens du racisme et de l'élitisme. Ce n'est pas un hasard. Le dénominateur commun en est le rejet d'une attitude rationnelle en face des problèmes humains. Ce sont à peu près les mêmes qui croient aux OVNI. Regardez Rémy Chauvin, il croit à la para-psychologie, il photographie même le spectre de Marie-Antoinette. Et bien le même Rémy Chauvin croit aux surdoués. Et des surdoués à l'élite, de l'élite au surhomme, il n'y a qu'un pas. Il faut qu'un groupe de travail oblige les chaînes à réfléchir au moins sur ce sujet. Le racisme est puni par la loi, il serait donc parfaitement logique que la lutte contre le racisme soit inscrite dans le cahier des charges de ces organismes publics.

Propos recueillis par
Pierre VANDEGINSTE

SEXISTES, LES MANUELS ?

Malgré les efforts, il traîne encore bien des clichés dans les livres d'école...

UNE belle valise rose et bleue chargée de panneaux-expositions circule actuellement auprès des enseignants du primaire et des animateurs de M.J.C.. Objectif : leur démontrer que malgré les recommandations de l'Education Nationale, les efforts de certains enseignants, de parents et d'éditeurs, le sexisme règne encore dans les manuels scolaires.

On y voit toujours des femmes vouées aux tâches ménagères, des petites filles souvent timides, apeurées, boudeuses ou émiettées, tandis que les garçons et les hommes, hardis et débrouillards, affrontent des aventures et des combats valeureux. D'un côté, coquetterie, souci de plaire, de l'autre, initiative et courage.

Qu'est ce qui empêche la maman d'être pilote de ligne, demande un panneau ? Aux enfants d'imaginer ce qui se passe à la maison. Qui s'occupera du chat ? Du dîner ? Et d'aborder un tour d'horizon sur les « métiers d'hommes » et les « métiers de femmes ».

Une femme, des maris

Plus loin, Noé est en train de récupérer son petit monde dans l'arche. Couple après couple, les animaux se mettent à l'abri, puis les fils de Noé avec femme et enfants. Voilà qu'arrive la licorne, toute seule. La mettre avec le cheval ? Avec sa grande corne, c'est impossible. Avec le rhinocéros ? Elle n'aime pas l'eau. Mais d'où vient elle ? Personne ne la connaît... Bref, il s'agit de montrer qu'à côté de la « normalité », des modèles habituels (ceux qu'on voit dans les manuels, par exemple, toujours la même famille de race blanche, à deux enfants), il y a d'autres possibilités, d'autres modes de vie, qui peuvent paraître tout aussi « normaux » ailleurs.

L'autre série de panneaux est informative : notre organisation sociale n'est ni universelle, ni éternelle. Ainsi chez certains peuples, tous les hommes habitent ensemble, les femmes et les enfants

dans une autre grande maison. Les femmes travaillent, tandis que les hommes se parent et dansent. Un homme a normalement plusieurs femmes, et une femme, plusieurs maris.

En Occident, au XIX^e siècle, on a cherché et même essayé, d'autres manières de vivre ensemble. Chez les animaux, les « familles » ne sont pas d'avantage bâties sur le même modèle : femmes dominantes, plus grosses que les mâles, pères qui nourrissent les petits, vie en bande, en sociétés hiérarchisées...

En outre, les réalités si souvent proposées aux enfants par les livres, ne correspondent pas forcément à leur propre expérience. Comment peut se sentir un enfant de parent célibataire, ou divorcé, devant ce papa et cette maman en tandem prédéterminé ? Que peut penser un écolier immigré face à cette famille blanche, au mode de vie bien différent du sien ? Le dernier panneau est vide. Aux enfants de le remplir, aux enseignants de

les lancer sur les chemins de la créativité. Mais sortir complètement de ce qui est habituel, sans déboucher sur l'utopie (qui veut dire étymologiquement un endroit qui n'existe pas) demande un effort que les enfants pourtant familiers du jeu « *on dirait que tu es ceci et moi cela* » ont du mal à accomplir. Ils sont déjà conditionnés par les modèles que leur offre la société.

Dès l'école primaire, les catégorisations s'établissent, des majorités se dégagent selon les stéréotypes les plus courants. Les enfants cherchent surtout à étiqueter ce qu'on leur montre. Comme dans les leçons... □

Catherine JADJEWSKI

N.B. La valise exposition qui contient 26 panneaux double face, 80 diapositives, 2 vidéocassettes et du petit matériel à dessiner, est louée par l'association « Pour une école non sexiste », 74 rue Villiers de l'Isle Adam, 75020 PARIS, tel. : (1) 358.67.46. Parallèlement, circule dans les M.J.C. une grande exposition.

... ou racistes ?

« L'A LUTTE contre le racisme commence par l'éducation des enfants ». On a l'impression en prononçant ces mots d'enfoncer une fois de plus une porte ouverte, d'énoncer une vérité maintenant admise, on pense, en l'écrivant, s'exprimer une fois de plus par des lieux communs.

Il n'en est rien. Il semble que certains éditeurs et auteurs de manuels scolaires n'aient pas encore réalisé les erreurs monstrueuses qu'ils sont amenés à faire dans la présentation de l'histoire destinée aux enfants. Mais s'agit-il vraiment d'erreurs ? J'en veux pour preuve deux pages d'un livre d'histoire destiné à des enfants de cours moyen. Dans la série « Observe et déduis », première page traitant des premiers hommes. On remarquera que d'une part, on y parle encore de « race » (on sait à quel point ce concept est maintenant remis en question) ; d'autre part, seul le blanc peut se prétendre être un homme.

Deuxième page, traitant de la deuxième guerre mondiale : « Photos de propagande raciste en Allemagne ». Sont photographiés des juifs et des aryens. Cette fois, il s'agit d'éduquer l'enfant par le jeu.

Comment ne pas tressaillir devant l'ambiguïté de la question accompagnant les photos : « A ton avis, quels enfants appartenaient à « la bonne race » ? » (Merci quand même pour les guillemets !).

L'enfant devra tout bonnement se mettre dans la peau du parfait petit nazi afin de retrouver par lui-même (et les photos lui seront d'un grand secours) les critères qui font reconnaître « à coup sûr » un petit juif d'un petit aryen.

Est-on sûr en proposant ce périlleux « jeu de rôle » qu'il ne créera pas des réflexes anti-sémites chez l'enfant déjà soumis à de nombreuses pressions racistes ? □

Sylvie SANGERMANO

Quand l'Amérique fantasme sur les hommes- femmes



L'AMÉRIQUE nous étonnera toujours. L'air du temps lui fournit matière à discours qu'il s'agisse de la guerre au Viet-Nam, de l'impossibilité de vivre ou de l'ambiguïté dans les rapports sexuels ou amoureux. En attestent trois récentes productions : *Victor Victoria* de Blake Edwards, *Partners* de James Burrows et *Tootsie* de Sidney Pollack. Trois films frais émoulus de la production yankee et qui font parler d'eux.

Beaucoup d'aveugles y ont vu une avancée importante du discours contemporain sur l'ambiguïté sexuelle, le travestisme, l'homosexualité et le droit à la différence. Qu'en est-il du contenu de ces trois films, de leur impact sur le public et de leur signification ?

Devant le temple du Septième Art, je ne voudrais pas souiller l'autel tout en crachant dans la soupe. Ces trois films sont, à des niveaux divers, bien ficelés et produits par des réalisateurs émérites : les scénarios et dialogues sont percutants et bien découpés, les gags drôles (sauf pour *Tootsie*), les décors acceptables, la direction d'acteurs efficace et les protagonistes font feu de tout bois : admirable Robert Preston, superbe Julie Andrews, merveilleuse Jessica Lange, sublime Dustin Hoffman, bouleversant John Hurt, etc. Je pourrais ainsi prolonger la liste des louanges...

La jeune fille et la vieille folle

Essayons, cependant, schématiquement, d'examiner ce que nous disent ces trois films. Ce sont trois *fables*, facilement résumables.

Victor, Victoria : dans le Paris des années 30, la jeune cantatrice Victoria (Julie Andrews), ne trouvant pas de travail, rencontre fortuitement une « vieille folle » (Robert Preston) qui se produit au cabaret. Un heureux concours de circonstances, permet à Victoria de devenir Victor, superbe travesti à la voix somptueuse, coqueluche des night-clubs. Elle va faire vibrer la corde sensible d'un maffioso de troisième zone, même pas série B, troublé par l'attirance qu'il croit éprouver pour un garçon homosexuel. Il découvrira très vite que Victor est Victoria, sera sur le point d'accepter cette relation anormale, différente aux yeux de ceux qui l'ignorent. Mais, Victoria, par amour de lui et pour le sauver, quittera sa défroque virile pour redevenir une charmante dame, passablement « dondon », passez-moi l'expression.

Partners, c'est une intrigue policière, plutôt prétexte et fil conducteur que véritable enquête : Pour découvrir l'assassin de modèles gays, deux policiers, un super Monsieur Muscle (Ryan O'Neal) et un gratte-paper homo, médiocre et refoulé (John Hurt), vont s'installer en couple dans ce milieu et infiltrer divers lieux spécialisés pour mieux enquêter. Bien sûr, l'homo va tomber amoureux de son compère macho, discrètement, avec pudeur. Macho qui ne se départira à aucun moment de sa « virilité », couchera avec une radiuse photographe et n'avouera « son amitié » pour son faux compagnon que lorsqu'il le croira mort.

La quarantaine féminine

Le thème de *Tootsie* peut se rapprocher de celui de *Victor, Victoria* : un acteur, la quarantaine, sans travail, se fait engager par une chaîne de télévision, pour jouer en travesti (genre vieille fille américaine, bon chic bon genre mais émancipée) le rôle d'une administratrice d'hôpital dans un feuilleton quotidien. Il devient une véritable gloire nationale, tombe amoureux d'une blonde infirmière qui « la » prend en amitié, se voit proposer le mariage par le père de celle-ci. Finalement, il ôtera sa défroque féminine, en direct à la télé, pour pouvoir convoler avec sa douce blonde.

Qu'est-ce qui fait de ces trois récits trois fables ? Des situations hors du commun : comme certaines entités descendues sur terre pour faire la leçon aux humains chez La Fontaine, nos trois héros, Victoria, le super-flic et Tootsie sont obligés pour raisons économiques ou professionnelles d'endosser une autre identité que la leur et de jouer une *comédie*. Ils vont donc vivre de l'intérieur l'existence « anormale » de marginaux, de déclassés, d'irréguliers de l'amour. Ils en tireront donc, comme le spectateur, une morale à l'usage de tous. Ce qui rend ces fables intéressantes et dangereuses, c'est que ces leçons ne seront jamais *explicitement* exprimées.

Par quels moyens ces récits vont-ils essayer de toucher le public et d'ouvrir son esprit à une compréhension globale de ces phénomènes ?

Je me référerai à la vieille rhétorique antique, reprise par les classiques et les structuralistes, vieille mémé encore bien valide. Les cinéastes veulent *plaire* au public et *l'émouvoir* : entreprise à but lucratif, bien sûr, mais aussi, diront certains, à but moral, ce qui reste à prouver.

D'abord, on choisit des gens *différents*. Mais il faut le noter tout de suite, non pas par leur *sexualité*, mais par leur apparence. Et quoi de plus actuel, de plus dans l'air du temps que l'homosexualité, l'ambiguïté sexuelle et le travestisme ?

Puis on établit des scénarios sur deux plans parallèles qui ont souvent prouvé leur efficacité (*Some like it hot, La Cage aux Folles II*) : provoquer le rire et l'émotion. Il y aura donc des caricatures, discrètes et réussies (la vieille folle dans *Victor, Victoria*, la demande en mariage dans *Tootsie*, le super-flic qui, machinalement, avec des gestes de « pédé » se met à recoudre un bouton à une chemise, etc.) gags parfois recherchés, sans trivialité, souvent clichés cependant.

Le public rit. Le rire, c'est bien connu, c'est la distance que l'on met entre ce qui est montré de la vie et sa propre existence, c'est ce qui rassure sur sa propre intégrité, sa propre identité, à partir des différences mises en évidence.

Et puis, ces êtres humains, sous l'apparence, ont des corps et des cœurs. Et il y a les inévitables histoires d'amours impossibles et émouvantes (avec happy end) que je ne détaillerai pas. Là, nous sommes émus, rassurés surtout, irrités enfin. Ces histoires d'amour, c'est là que le bât blesse, ne sont pas *différentes*. Il s'agit d'histoires banalement hétérosexuelles. Victoria et son maffioso au grand cœur partent à la fin du film pour gagner le prix Cognac, idem pour le super-flic et Clara, pour Tootsie et sa belle infirmière.

Ramené à l'ordre

Les moments ambigus sont les moments d'impossibilités : le maffioso est prêt à accepter, par amour, de vivre avec Victoria travestie en Victor. Pata-trac ! Victoria pour le sauver le ramène à l'ordre de la conjugalité. A certains moments, la tendresse s'installe entre les deux flics de *Partners*. On sonne à la porte, la plantureuse photographe arrive et tout est remis en ordre, dans l'ordre hétérosexuel, s'entend. La blonde infirmière est sur le point d'avouer à Tootsie son trouble et son attirance pour elle, mais elle lui claque la porte au nez et lui crie l'impossibilité de cette affection. Que d'émotions pour si peu de choses ou comment faire simple quand on peut faire compliqué !

Morale très simple pour ces trois films : « Tout est pour le mieux dans le

meilleur des mondes hétérosexuels possibles ».

Les cinéastes ont assimilé, comme tout un chacun, l'héritage de Freud. Ils savent grâce à certains clin d'œil faire comprendre qu'en chaque homme dort la féminité et vice-versa. Mais cette vérité ne semble pas renverser l'ordre des rapports amoureux : Victoria est et demeure une femme, tout comme Tootsie et le super-flic, demeurent des hommes prêts à vivre dans la norme leurs amours « normales ».

Le moins que l'on puisse dire est que l'on reste sur sa faim : quelques personnages authentiques et émouvants (la vieille folle de *Victor, Victoria*, le flic homo et frustré de *Partners*, personne dans *Tootsie*) qui montrent la difficulté de vivre une sexualité différente ; des promenades dans les traditionnels lieux de l'homosexualité nocturne : boîtes, bars, saunas et ghetto en général. Descriptions pudiques, pas appuyées, sans caricature.

Nobody is perfect...

Mais la conclusion s'impose d'elle-même : l'amour différent est bien difficile à vivre et mieux vaut un bon petit confort normatif. D'où la réaction de certains qui crient au scandale, dénonçant l'exploitation commerciale de ces thèmes qui suscitent en d'autres lieux des réflexions plus sérieuses. Les personnages principaux ne mènent pas loin leurs prises de conscience (pas plus loin que le clin d'œil) : Tootsie comprend la difficulté des femmes à être autre chose que des objets de désir, par exemple. Mais quel lieu commun !

Non. Retournons plutôt voir *Some like it hot* et sa réplique finale, subversive, qui n'est pas qu'une boutade : « *Nobody is perfect* ».

Retournons même voir, ce film tant décrié, *La cage aux folles II*, où même si c'est sous forme caricaturale, les problèmes de l'amour différent sont posés avec humour et tendresse.

Allons voir cette irrégulière de l'amour, cette déclassée, cette dévoyée comme le dit son nom italien (*La Traviata*) qui veut vivre, jusqu'à la mort son droit à un amour différent des autres et condamné par la société.

Revenons-en à ce droit à l'indifférence, que réclamait Jean-Louis Bory qui aurait, sûrement, condamné ces films exploitant sans vergogne des problèmes qui sont pour beaucoup des empêchements à vivre bien, une longue dérive vers la solitude, la folie ou la mort.

CLAUDAIRE

DU GHETTO A L'HISTOIRE

Avril 1943 : les juifs de Varsovie se soulèvent contre les nazis. Un massacre...

L'INSURRECTION du ghetto de Varsovie laisse dans l'histoire de la deuxième guerre mondiale une lueur d'incendie qui, quarante ans après, continue de brûler au fond de nos mémoires : celle des communautés juives du monde et bien au-delà de leurs frontières, celle de la Résistance toute entière.

Flamme d'un printemps tragique où des dizaines de milliers d'hommes, enfermés dans un ghetto, épuisés par la faim, la maladie, les persécutions quotidiennes, décidèrent de lutter debout plutôt que d'attendre passivement la mort, et montrèrent au puissant ennemi dont les armées occupaient l'Europe ce que peut le courage humain.

Cette révolte, nous ne l'avons connue qu'avec un long retard dans le flot des nouvelles que nous captions des radios alliées et dont dépendait notre destin. Nous n'en avons mesuré que longtemps après toute la portée.

Avril 1943. Pour la première fois ce printemps de guerre est pour nous celui de l'Espérance. En décembre, les alliés anglais et américains ont débarqué en Afrique du Nord. Le gouvernement légal de la République est installé à Alger. Sur le front de l'Est, les troupes soviétiques ont arrêté l'avance hitlérienne et par un combat victorieux fait entrer Stalingrad dans l'histoire.

Les rafles se multiplient. Le danger s'aggrave autour de nous. Nos chances personnelles de survie semblent de plus en plus rares. Mais la victoire apparaît au bout du chemin. Après « la fin du commencement » dont a parlé Churchill, on entrevoit à l'horizon « le commencement de la fin ».

Un violoniste invisible sur les toits

On a souvent évoqué ces semaines héroïques et sanglantes. Mais il convient, pour l'histoire et singulièrement pour les jeunes qui connaissent mal ces événements ou qui les ignorent, de souligner deux constatations.

D'abord, cette révolte ne fut ni la seule, ni même la première des communautés juives opprimées dans la guerre de 1939. Ceux que d'aucuns ont présenté, bien à tort, comme des victimes résignées, ont hardiment réagi, quand ils en avaient la possibilité. Il y eut d'autres révoltes dans les ghettos, notamment à Vilna, et jusque dans les camps d'extermination devant la chambre à gaz.

Ensuite le courage des populations juives de Pologne n'était pas nouveau. Il avait déjà été illustré avec éclat par leurs fils immigrés en France durant la Grande Guerre. Combien d'entre eux s'engagèrent aussitôt pour la France, témoignant avec leur sang, comme disait Pascal, laissant tant des leurs dans l'attaque de mai 1915 sur le plateau de Carincz, accomplissant leur devoir envers la patrie des Droits de l'Homme, cette France dont une partie de la population en 1940 devait insulter les hautes traditions.



Ghetto de Varsovie : les Allemands sortent les familles de chez elles par la force.

Quant aux combattants du ghetto de Varsovie, ces hommes, manuels et intellectuels, exerçaient des métiers fort divers : artisans et commerçants, rabbins et enseignants, acharnés au travail, portés à l'amour et au rêve, ils étaient les dignes frères de personnages de Chalom Aleikhem et de Peretz. Et sur les toits de leurs humbles demeures, comme dans les tableaux de Chagall, un violoniste invisible devait chanter, annonçant la venue du Messie.

Ainsi, sur l'emplacement d'une prison, en cette cité engloutie qu'a si bien décrite notre ami Alexandre Chil Klovski, dès octobre 1940, le jour de Yom Kippour, les occupants nazis emmurèrent dans des conditions d'hygiène

effroyables des centaines de milliers de juifs (ils atteignirent le demi-million, entassant parfois treize personnes dans une seule pièce). Ville-fantôme d'où une certaine vie culturelle n'était pourtant pas exclue, où des rafles venaient régulièrement arracher leur proie pour les convois de travail forcé qui aboutissaient au four crématoire. Le tout avec le concours d'un *Jurendat*, d'un conseil des juifs, obligatoire depuis septembre 1939 dans toute la communauté juive. Le *Jurendat*, chargé d'organiser la vie du ghetto, d'assurer l'ordre avec sa police, dut bientôt prêter la main à ces déportations, d'où une involontaire, mais atroce complicité qui amena un président de cette institution à se suicider.

Dès la constitution du ghetto, la Résistance s'organise. Un groupe Spartacus est créé. Un chef des Brigades internationales d'Espagne est parachuté pour l'animer. Entre les divers partis, sionistes, socialistes, communistes, l'entente finit par se réaliser... Des contacts dont on imagine les difficultés sont pris avec le monde extérieur. On arrive à se procurer des armes. C'est que la population de Varsovie, auprès des dénonciateurs et des traîtres, compte aussi de vaillants patriotes, prêts à courir de grands risques pour aider leurs camarades juifs.

Chaque jour apporte son lot de tragédies. Les trains de la mort vident le ghetto de ses habitants. En 1942, quatre-vingt douze jeunes filles s'empoisonnent dans un établissement scolaire pour échapper à la torture et au viol. C'est en janvier 1943 que la résistance aux rafles et au départ des convois se fait de plus en plus violente. Des milliers d'hommes, de femmes, d'adolescents se mobilisent alors pour le combat, sans autre force que le courage de ceux qui n'ont plus rien à perdre ; ils luttent avec acharnement, remplissant de stupéfaction et de colère le général Von Stroop et ses troupes blindées qui avaient pour mission de briser immédiatement la révolte. Ils éprouvent ce dont « ces juifs » sont capables. On se bat dans les rues, dans les maisons, dans les égouts. On tombe, avec l'amère satisfaction de châtier des bourreaux. Enfin, un des derniers jours de mai, après six semaines de lutte, tout s'achève avec l'explosion de la synagogue. Un communiqué final du vainqueur déclare : « Il ne reste plus rien du ghetto de Varsovie ». Mais quinze mois après, Paris sera libéré. Deux ans après, Hitler, dans une écrasante défaite, se suicide au fond de son bunker de Berlin. Et un peu plus tard, certains des coupables expieront, selon l'arrêt du Tribunal de Nuremberg, leurs crimes contre l'humanité.

Vivre enfin...

Quarante ans ont passé. Vingt ans depuis cette commémoration de la Révolte, sur l'emplacement même du ghetto, où à l'invitation du gouvernement de la République Populaire de Pologne, j'allais représenter le MRAP. Nos pensées vont vers ces combattants du désespoir qui jusqu'à leur dernière minute gardaient quand même une lueur d'espérance. Elles vont en ce printemps de 1983 vers la prison de Lyon où Klaus Barbie, dont il faut se garder de faire une vedette, est pour nous l'un des symboles de la barbarie nazie. Elles vont vers toute la Pologne, malheureuse et divisée, en pleine solidarité avec les défenseurs des Droits de l'Homme et du syndicalisme, avec le ferme espoir d'une solution pacifique, restaurant l'union en ce peuple ami qui a besoin de calme et de stabilité. Elles vont vers Israël où se dresse dans un kibboutz le monument dédié à Wordekhai Anilicenz, l'un des héros de l'insurrection dont les frères doivent pouvoir vivre en pleine sécurité et que l'on trahirait en les exposant à une nouvelle destruction. Elles vont aussi vers les Palestiniens dont le MRAP n'a cessé de défendre le droit à l'indépendance, à la dignité, dans une loyale réconciliation avec le peuple israélien.

Du fond de nos pacifiques combats, nous souhaitons que disparaissent partout les hontes de l'hitlérisme dont une minorité continue de se réclamer.

Pour ce cinquantième anniversaire, nous croyons ne pouvoir mieux honorer les glorieux insurgés de Varsovie qu'en œuvrant pour la paix en Pologne, pour la paix au Proche-Orient, pour la paix dans toute l'humanité.

Pierre PARAF

Nous voulons faciliter votre vie
en facilitant vos déplacements.
Toujours tous les jours.



RATP Pour mieux vivre Paris et l'Ile-de-France.

Centre d'Information Téléphonique (CIT): 346.14.14.

LES PIEDS SENSIBLES
c'est l'affaire de

SULLY

Confort, élégance, qualité,
des chaussures faites pour marcher

85 rue de Sèvres
5 rue du Louvre
53 bd de Strasbourg
81 rue St-Lazare

Du 34 au 43 féminin,
du 38 au 48 masculin, six largeurs

CATALOGUE GRATUIT
SULLY, 85 rue de Sèvres, Paris 6^e
5 % sur présentation de cette annonce



**AU
RENARD
BLEU**

maison fondée en 1928

68, Avenue des Gobelins - Paris XIII^e

Tél. 331.16.85 - M^o Place d'Italie

FOURRURES
CRÉATIONS

RÉPARATIONS - TRANSFORMATIONS - GARDE D'ÉTÉ

89, bis rue Lauriston
75116 Paris
Métro Boissière

7 quai de l'Oise
75019 Paris
Métro : Crimée

HI-FI
SNOW
VIDEO

NOUS IMPORTONS ET VENDONS
DIRECTEMENT AU PUBLIC

HI-FI
VIDEO
LIGHT - SHOW
CADEAUX
TELEPHONES SANS FIL
TELEPHONE LONGUE DISTANCE (plus de 20 km)

PROMOTIONS PERMANENTES

Une visite s'impose !!!
Garantie S.A.V. assurée
Mise au point et réparations d'émetteurs récepteurs
professionnels et grand public



L'AGNEAU DORÉ

CRÉATION PARIS-CUIR

206.89.17

— Vêtements —

Cuir — Peaux et toutes
Fourrures en stock

LIVRES

□ **Ni droite ni gauche, l'idéologie fasciste en France**, de Zeev Sternhell. éd. du Seuil.

Ni droite, ni gauche est une analyse du phénomène fasciste dans la France de l'entre-deux-guerres. Analyse faite à partir d'une documentation considérable et qui permet à Zeev Sternhell de soutenir la thèse suivante : il existe une idéologie fasciste comme il existe une idéologie marxiste ou libérale ; à la veille de la guerre et à la défaite, la France, de la droite à la gauche comprise, était imprégnée d'une idéologie fasciste.

Foisonnant, parfois rude, c'est un livre important qui soulève autant de questions qu'il en résoud, et qui ne manquera pas à l'heure du procès de Klaus Barbie de soulever nombre de débats. C.J

□ **Seul à seul avec Dieu**, de Janusz Korczak. éd. Cana.

Echo de quelques grands thèmes de la spiritualité juive, la prose poétique de Janusz Korczak est une suite de prières.

Prière au père, à la mère, prière de l'impuissance, de la révolte et de la réconciliation.

Cet homme déchiré, morcelé, conduira sa vie jusqu'à l'ultime sacrifice d'une rencontre en tête à tête avec Dieu, dans les chambres à gaz du camp d'extermination de Treblinka D.C.

□ **Le chant de l'éclipse**, de Jean et Nicole Dideral. éd. Le miroir poétique.

Une poésie brute, totale où « les mots vont aux champs en riant ».

Un mélange de fiction et d'humour, qui plonge au cœur des pesanteurs de notre monde en s'éclipsant dans le bleu des pages, comme à dos de nuage.

Une mémoire du temps qui danse sans trêve, de la splendeur des femmes nubienues aux seins nus, aux visages burinés des Bédouins accroupis. « Heureux ceux qui savent rire d'eux-mêmes : ils n'ont pas fini de s'amuser ». D.C.

□ **Le nouveau salut du monde**, de Josette Frigiotti. éd. Debresse.

Le dernier recueil de poésie de Josette Frigiotti, sociétaire de la société des gens de lettres.

Elle signe là avec une lucidité symphonique et dansante les images d'une œuvre, où tout est naissance et recommencement, en même temps que « chant de

liberté et d'espoir pour tous les peuples asservis ». D.C.

□ **Le livre de la pudeur**, de Jean Claude Antok. à compte d'auteur.

Douleur profonde, retenue, errante, solitaire à l'image de l'homme, le *livre de la pudeur* s'érige contre l'arrogance des nantis, des puissants, se dresse vertical à l'échelle du monde contre les tyrannies, les libertés menacées, la parole étranglée et résonne pour finir comme un appel à la fraternité. D.C.

□ **La panique**, de Henri Pierre Jeudy. éd. Galilée.

Le dieu Pan n'est pas mort. Depuis quelque temps, le mot panique est devenu un verbe usuel, expression d'une situation tragique et pourtant risible. Aux figures classiques des paniques irruptives, succède un état étrange, distinct de l'angoisse et de la peur, désigné par ce verbe « paniquer ». Cette forme latente, implosive de la panique, est présente aux mouvements de foule comme aux individus eux-mêmes, à leurs fantasmes et à leurs représentations du corps.

Bousculant les mimétismes habituels, épousant le rythme étrange de la contagion, ce genre de panique n'a ni lieu ni temps appropriés, il parodie l'obsession moderne de l'insécurité en trahissant la part d'un jeu simiesque avec tous les dispositifs de protection. Unissant la vie à la mort, liant la fête à la folie, la panique reste un archétype vivant des liens sociaux et son aspect tragique demeure inséparable du désir de se jouer de l'angoisse.

Ce livre offre donc une lecture nouvelle des figures sociales, actuelles de la panique en dévoilant aussi les enjeux caricaturaux de l'idéologie sécuritaire moderne (voir article). J.R.

□ **Cultures juives méditerranéennes et orientales**, collectif, éd. Syros

Ce n'est pas du jdanovisme de dire qu'il y a des livres plus « positifs » que d'autres. Et celui-ci, résultat d'un colloque sur ce thème, tenu au Centre Georges Pompidou en 1980, est éminemment positif : non seulement il se penche sur des aspects relativement peu connus par le grand public de la vie et de la culture juive, celles des Sépharades et juifs des pays d'Islam, mais encore, en règle générale, il cherche à dégager les points de convergence entre juifs et arabes, plutôt que d'envenimer des contentieux,

lesquels n'en sont pas pour autant occultés.

De cet ouvrage riche et dense on retiendra, faute de place, les contributions sur les rapports judéo-arabes au temps de Mahomet, sur ce que le Coran dit des juifs, sur l'histoire commune judéo-musulmane en Espagne. A lire également, des textes utiles et éclairants sur le judaïsme nord-africain qui s'est enraciné, pour une grande partie, en France, revivifiant la communauté autochtone par ses propres coutumes et pratiques. Tous ces articles sont signés, parmi d'autres par Maxime Rodinson, Edmond Jabès, Alfred Morabia, Roger Arnaldez, Annie Goldmann. Y.T.

□ **Le racisme**, d'Albert Memmi. éd. Le Seuil.

On ne peut guère aller plus loin dans l'analyse des mécanismes psychologiques du racisme. A. Memmi ne s'arrête pas là, et propose des solutions, comme il l'a expliqué dans nos colonnes (Différences n° 20, janvier 1983).

J.R.

□ **XII Love Rhythms**, de Attia Attia est un jeune peintre libyen héritier du courant de l'art brut qui exprime sur de la toile ondulée l'essentiel de sa production. Nostalgie de l'unité arabe dit-il et de l'amitié entre les peuples.

Il exposera quelques uns de ses dessins, *XII Love Rhythms* à la librairie « les mots à la bouche » 35, rue Simart Paris 18^e du 2 au 29 mai. Puis de mai 83 à février 1984 dans le cadre d'une exposition permanente à la « Galerie Mandragore Internationale » 18, rue des Coutures-st-Gervais Paris 3^e. D.C.

□ **Exposition d'art plastique**, de l'Association des Artistes Originaires de l'immigration. Créée, il y a un peu plus de trois mois, sous l'impulsion d'artistes peintres, l'Association des Artistes Originaires de l'Immigration se compose de peintres issus de la grande immigration mais également ouvre ses portes aux artistes de tous pays, y compris les non adhérents. Une tentative vient d'être faite : la première Exposition d'art plastique qui s'est déroulée, à Paris, du 10 au 24 mars dernier. Plusieurs organisations et personnalités ont été invitées au vernissage devant lancer cette toute nouvelle Association. Les 63 exposants représentent à eux seuls près de 19 nationalités. Les organisateurs déplorent toutefois l'absence des peintres antil-

lais et africains invités à cette première. L'Amérique du Sud, le Maghreb et... la France sont les grands présents.

CINÉMA

□ **Te souviens-tu de Dolly Bell ?**, de Emik Kusturica (Yougoslavie)

En 1960, la Yougoslavie s'ouvre au monde occidental au Coca-Cola, aux blue jeans, au rock... Les garçons friment sur les premières Vespas importées. Un film tout d'émotion et de sensibilité.

J.-P.G.

□ **Les sacrifiés**, de Okacha Touita (Algérie)

La naissance du FLN dans un bidonville de Nanterre. L'histoire tragique et grave de la guerre vécue par Mahmoud, algérien expulsé de l'Algérie coloniale.

J.-P.G.

□ **Jacob le menteur**, de Frank Bayer

1943. Dans un ghetto cerné par les soldats allemands, un homme, Jacob, essaie de redonner confiance à ses compagnons en leur annonçant de bonnes nouvelles entendues sur un poste radio imaginaire. Un film poignant, qui nous vient de République démocratique allemande. J.-P.G.

□ **La dernière cène** de Thomas Guttierrez Aléa (Cuba).

Cuba, 17^e siècle. Une plantation de canne à sucre. La fin du voyage, le bout de l'enfer pour ceux que l'on a arrachés à l'Afrique. Un système d'exploitation bien rôdé, chacun à sa place, du maître blanc (avec perruque et dentelles) au contremaître métis (fouet à la main, pistolets à la ceinture). Tout va apparemment être bouleversé quand, une nuit de Pâques, le maître, atteint d'une crise de folie mystique, se prend pour le Christ rédempteur et invite douze esclaves (tels ses apôtres) à sa table. Le maître ira jusqu'au bout de l'humilité (on a la charité chrétienne qu'on peut !) en lavant et en baisant les pieds des esclaves. C'est ainsi que débute une sinistre parodie de la Cène.

C'est ni plus ni moins qu'une mise en forme cinématographique de la dialectique du maître et de l'esclave — et c'est fait magistralement par Thomas Guttierrez Aléa.

J.-P.G.

Notes de Yves Thoraval, Daniel Chaput, Catherine Jadjewski, Jean Pierre Garcia, Jean Roccia, Dolorès Aloïa.

OUVRIR LA TÉLÉ

Depuis mai 81, le petit écran fait régulièrement la une des journaux.

En avril 83, où en est le changement ?

La télévision peut-elle être le reflet des minorités ?

Différences a demandé leur point de vue à des professionnels.



Jean LACOUTURE
Ecrivain
La T.V. est le champ de bataille de la guerre contre la discrimination...

Encore faudrait-il que ces émissions ne soient pas de morne émissions documentaires comme on en voit trop souvent aux heures dites de « petite écoute » ou des émissions au budget « ultra-riquiqui ».

Elles doivent donner l'envie de mieux connaître les minorités, en question, et de les aimer et non pas celui de verser, une minute, quelques larmes sur leurs problèmes pour s'en désintéresser, aussi sec, le lendemain. A ce titre, je les verrais donc comme de véritables spectacles attractifs et distrayants, de nature à attirer un public aussi large que possible.

Je suis pour des émissions consacrées aux minorités (et avec ou par elles) mais contre les émissions regardées par des minorités (ce sera le rôle des t.v. libres).

Voilà quelques impressions, comme cela, à chaud ! Au cas où elles vous intéresseraient, je vous signale que, malgré mes demandes insistantes, je ne suis toujours pas, à ce jour, directeur de la télévision. □

PARCE QUE je crois que la télévision est la voie de communication principale de notre temps, et que le racisme est dû avant tout à la non-communication, je tiens la t.v. pour le champ de bataille majeur, où doit être livrée, et gagnée, la guerre contre la discrimination et toutes formes d'apartheid et d'exclusion.

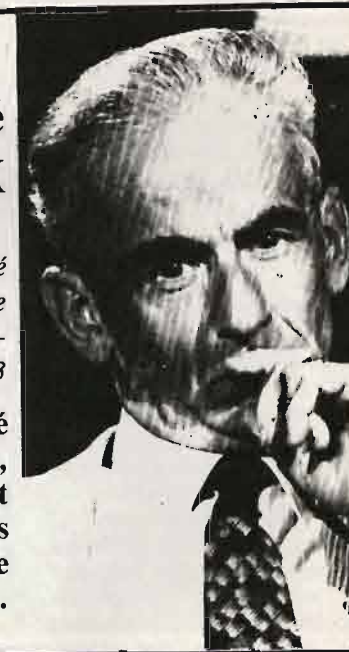
C'est pourquoi j'ai accepté la proposition de Serge Moati de lancer, avec mon ami J.C. Guillebaud, l'émission « Cinéma sans visa » qui, une fois par mois, en langue originale, évoque civilisations et sociétés « différentes ».

L'accueil fait par le public à cette émission démontre que, sans rien faire d'extraordinaire, mais en rappelant simplement la richesse inhérente à la diversité des cultures, on peut faire faire progresser la cause de la compréhension. □



Stéphane COLLARO
Producteur-animateur
Je suis pour des émissions consacrées aux minorités mais contre les émissions regardées par des minorités.

IL ME PARAÎTRAIT — a priori — tout à fait excellent que les minorités puissent exposer, dans le cadre d'émissions télévisées, leurs problèmes, leurs goûts, leur culture, leurs joies, leurs peines.



André HOLLEAUX
Président de la Société Nationale de Programme France-Régions FR.3
La grande diversité des cultures, s'exprime tout naturellement dans un programme de télévision.

EN ASSIGNANT à la Société nationale de programme France-Régions FR.3 la mission de développer la télévision régionale en France, le législateur a clairement indiqué une volonté de mise en valeur des patrimoines culturels régionaux des différentes provinces françaises. Ainsi la grande diversité des cultures, des traditions et des langues locales s'exprime-t-elle tout naturellement dans un programme de télévision qui, de par sa nature même, est le reflet des différences. .

Cependant l'intérêt de FR.3 pour les hommes et les cultures différentes est loin de se limiter aux aspects régionaux du seul patrimoine français. La société a développé aussi, et

depuis longtemps, une politique qui se propose, d'une part, de consacrer aux minorités d'origine étrangère établies en France des émissions spéciales qui mettent en valeur leurs particularités et leurs identités et, d'autre part, de permettre au grand public de découvrir la richesse et la variété des cultures étrangères par la diffusion, à des heures de grande écoute, de programmes consacrés à d'autres civilisations.

En ce qui concerne les minorités étrangères vivant en France FR.3 présente, chaque dimanche matin :

- « IMAGES DE... »
- « MOSAIQUES ».

Par ailleurs, les programmes de FR.3 comportent également des émissions destinées, d'une façon plus générale, à la découverte d'autres civilisations. □




Michel POLAC
Producteur
Il faut éviter le ghetto et les émissions spécialisées.

JE PENSE qu'il ne faut pas passer par les intermédiaires professionnels, mais donner directement la parole aux minorités. C'est ce que, avec mes modestes moyens, j'essaie de faire dans « Droit de réponse ».

Nous avons reçu beaucoup d'émigrés les premiers mois, d'où un flot de lettres injurieuses et racistes, mais nous allons refaire une émission sur les immigrés de la deuxième génération d'ici deux mois. A mon avis, il faut éviter le ghetto et les émissions spécialisées. Les représentants des minorités doivent parler avec ceux de la majorité sur le même plan, dans un véritable melting-pot.

J'espère un jour obtenir une émission un peu plus longue et présenter ainsi régulièrement des chanteurs et des musiciens des minorités de France et de tous les pays. A mon avis, c'est le brassage des musiciens qui a le plus d'impact, qui éveille la curiosité des jeunes et brise les barrières entre

les peuples ou les groupes. Si j'étais directeur de chaîne, j'exigerais que toute émission de variétés présente au moins une chanson ou un ensemble musical de ces minorités. □



Mohammed ALKAMA
Réalisateur
On ne peut prendre en charge les différences régionales en continuant d'ignorer les autres

IL faut d'abord savoir si la télévision doit être un reflet, une « fenêtre ouverte » sur la réalité quotidienne et plurielle de la France, ou une caisse de résonance de sons, produits culturels de contrées lointaines. Savoir et admettre que la France est le résultat d'une pluri-culturalité interne, voir les différences régionales et externes, les apports des différentes immigrations à la formation des entités culturelles.

La télévision ne pouvait prendre en charge les premières tout en continuant à ignorer les secondes. Depuis un an, la nouvelle réforme de l'audio-visuel et l'orientation de FR.3 vers une régionalisation complète, production et diffusion, donnent aux cultures régionales de grandes possibilités d'expression. Il en est autrement des minorités étrangères.

Il faut savoir que la seule émission existante, à ce jour, Mosaïques, est financée, conçue et réalisée en dehors des structures des chaînes, FR.3 se contentant de louer son antenne au prix fort, comme elle le fait pour n'importe quelle émission commerciale. Il y a donc là une anomalie qu'il faudra corriger en faisant prendre en charge cette émission de minorités par une des chaînes. Cette fenêtre devra s'élargir avec la participation des autres émissions, variétés notamment mais aussi ciné-clubs et débats. Avec Mosaïques, il serait souhaitable de penser à créer un magazine d'information puisque les responsables de ceux qui existent actuellement le négligent. Ensuite, il restera à réfléchir aux possibilités et moyens de créer une vraie télévision des minorités, une fois le monopole d'Etat sur la production levée. □

LE CONCOURS DE DESSINS

A l'occasion de la Journée internationale contre le racisme du 21 mars, le MRAP a lancé un concours de dessins d'enfants, avec le parrainage de Radio France Internationale et de Différences, sur le thème : « Dessine-moi les gens de chez toi et d'ailleurs ».

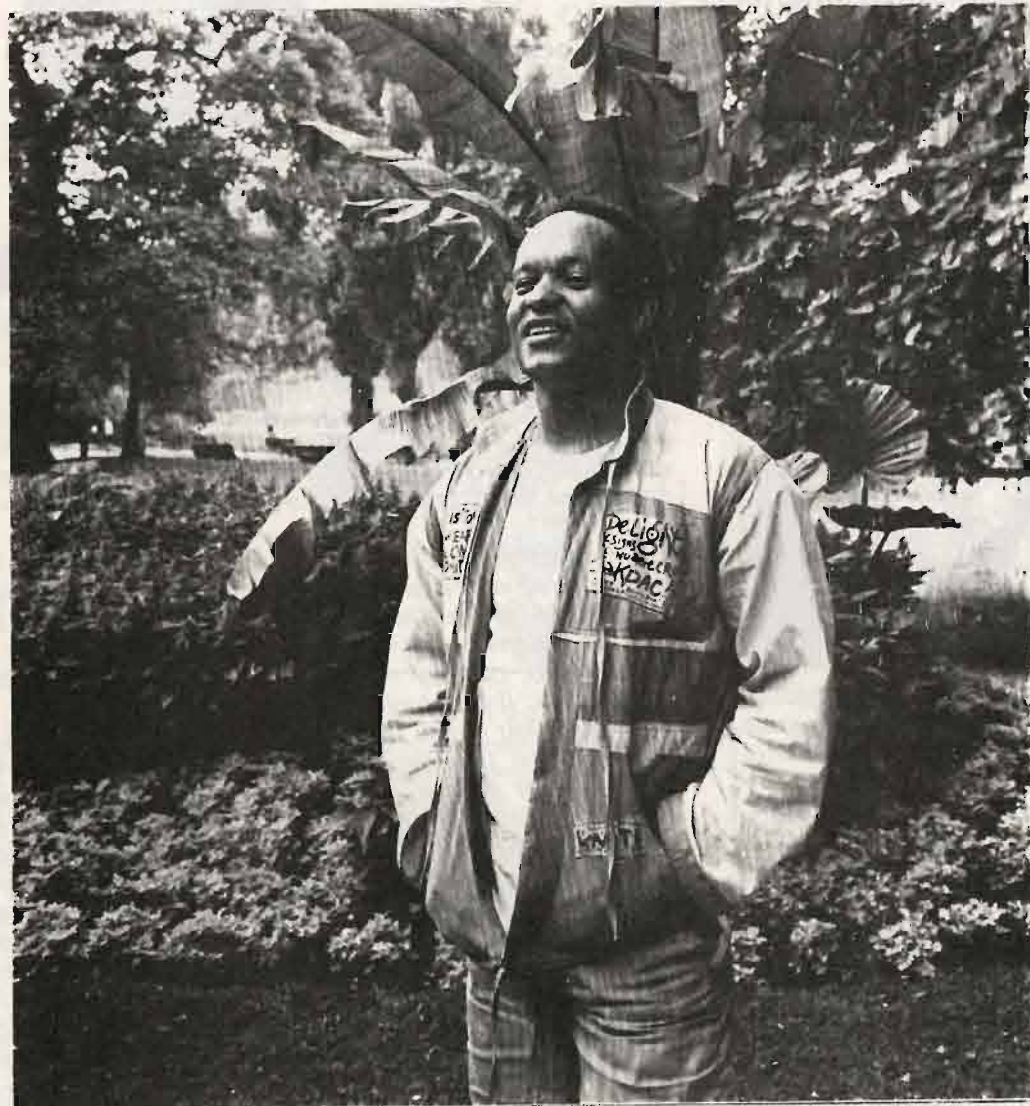
Sophie Agasinski, Jean-Pierre Chabrol, Claire, Claude Font (SNES), Giovanni Giannini, Juliette Gréco, Sonia et Henri Guédon, Colette Magny, Sylvia Monfort, Piem, Ernest Pignon-Ernest, Micheline Presles, Alain Resnais, Catherine Sauvage et Georges Wolinski ont d'ores et déjà accepté de faire partie du jury.

De nombreux pays d'Europe et d'Afrique francophone se sont associés à l'initiative. Une conférence de presse est prévue le 14 avril à 17 heures à Radio France.

Pour tous renseignements, téléphonez à la rédaction, (1) 806.88.33 ou écrivez-nous. Différences, 89 rue Oberkampf, 75011 Paris.

Henri Guédon

Peintre, dessinateur mais surtout musicien, il rejette toute limite.



LE RACISME qui sévit dans le monde est terrible. Toutefois, il faut démystifier le thème du bon nègre, du bon juif, du bon arabe. Il faut lutter pour l'humanisme sans hésiter à culpabiliser le monde arabe, le monde noir, le néo-colonialisme. Afin de faire disparaître le mythe des hiérarchies culturelles qui existent entre les communautés, je fais un spectacle avec Benzîmet le 29 avril au Grand Tep. Il récitera des contes yiddish tandis que je jouerai des percussions afro-latines. Benzîmet chantera également en créole. Ce sera donc une soirée afro-yiddish.

Le monde est loin d'être pluriculturel. Il est plutôt séparatiste et chauvin. De plus, il existe une colonisation culturelle semblable à la colonisation économique. L'Europe a partagé l'Afrique et décidé ses frontières. Ce processus se poursuit dans la culture.

Ainsi, les gros et petits commerçants du show business établissent une carte culturelle de l'Afrique, des Antilles et de l'Amérique latine. Pour eux, seuls les Jamaïcains peuvent jouer du reggae et les Cubains de la musique afro-cubaine. Par contre, lorsque Gainsbourg fait du reggae et Lavilliers de la salsa, ils crient au génie. Quand moi, qui suis Martiniquais, je joue de l'afro-cubain, ils disent « tiens, un Antillais qui se lance dans l'afro-cubain, il ne sait pas ce qu'il veut ».

Ils veulent nous délimiter culturellement tout comme ils ont partagé les frontières. Il n'y a que les Noirs américains qui n'ont pas marché dans ce système. Ils ont réussi à s'imposer mais chez les Antillais c'est encore les Blancs qui décident de la musique que nous devons faire. Or c'est un problème de Noirs et cela ne concerne que nous. Il est temps qu'en France l'on respecte les artistes.

Criminels

L'opinion française et internationale se félicite, à juste titre, du fait que Klaus Barbie se trouve enfin contraint aujourd'hui de rendre des comptes à la justice pour ses crimes commis contre l'humanité il y a quarante ans déjà.

Dans ce monde, il n'existe pas seulement que Klaus Barbie, d'autres criminels, de la même espèce, eux, continuent à vivre librement, en toute impunité. Parmi ceux-ci, figurent les auteurs du génocide perpétré au Cambodge d'Avril 1975 à Décembre 1978 et qui a coûté au peuple cambodgien au moins deux millions de morts — c'est-à-dire un tiers environ de la population du Cambodge. Les trois principaux responsables de ce génocide, sans précédent depuis la fin de la 2^e Guerre mondiale, se nomment Pol Pot, Khieu Samphan et Ieng Sary.

Ces hommes coupables de crimes monstrueux contre l'humanité, vivent aujourd'hui dans l'impunité et en toute quiétude. Pire encore, une haute instance internationale comme l'ONU continue, dans sa majorité, à les reconnaître comme les dirigeants légitimes du Cambodge appelé par eux « Kampuchea Démocratique ». Ils ont même été confirmés dans cette position par de nombreux pays depuis la création, le 22 juin 1982, du « Gouvernement de coalition du Kampuchea Démocratique » (GCKD).

Les Cambodgiens survivants réclament donc justice eux aussi. Ils demandent que la communauté internationale les aide à mettre fin à l'impunité dont jouissent encore leurs bourreaux. Ils demandent également que ceux-ci soient arrêtés et traduits devant un tribunal international ou une juridiction appro-

répondre de leurs crimes contre l'humanité, commis à l'encontre de tout un peuple. Ils demandent enfin que l'on n'attende pas quarante ans pour faire justice. A cet égard, ils veulent espérer que l'exhumation d'un passé déjà lointain concernant Barbie ne fera pas oublier au monde d'autres crimes affreux contre l'humanité, des crimes qui ont été commis dans un passé encore tout récent.

Mme Ung-MUNG LAMIEL
Savigny le Temple

Tous les juifs ne sont pas Rothschild

J'ai été heureux de lire les lignes de Micheline Larès dans le *Différences* du mois dernier, article intitulé « les usuriers du roi Edouard ». Il contribue à remettre les choses à leur place et, ainsi, à ébranler les idées reçues, mal fondées.

Il est un sujet qui, à diverses occasions, m'a agacé et que je trouverais sain de clarifier.

Il s'agit d'un mythe ou au moins d'une exagération qui, comme toutes, est source de malentendus et d'antagonismes : « les Juifs sont tous riches ».

J'évoquais, l'autre jour, à l'école d'éducateurs spécialisés où je suis en formation, la problématique des enfants juifs « cas sociaux » — c'est-à-dire vivant dans un contexte familial, social, culturel et affectif dramatique, nécessitant leur placement temporaire (parfois long) par les instances sociales ou judiciaires dans des « maisons d'enfants » financées par une D.D.A.S.S. (Direction Départementale de l'Action Sanitaire et Sociale).

J'ai fait en 79 un stage de trois mois dans une de ces maisons, près de Paris, appartenant à une des deux principales associations ayant pour vocation d'aider familles et enfants juifs en difficulté.

Lorsque j'ai parlé de ce stage et de ce que j'y ai connu, une étudiante, qui se nommait d'ailleurs quelque chose comme Cohen ou Dreyfus, a ouvert tout grand ses yeux et m'a demandé : « Parce que ça existe, les « cas sociaux » juifs ? Je n'en ai jamais connu... »

M'étant annoncé comme juif, les questions se succédaient, auxquelles je répondis comme je le pus.

Une petite étude auprès du Fonds Social Juif Unifié ou, mieux, de l'O.S.E. ou de l'O.P.E.J. expliquerait bien des choses, par exemple pourquoi, dans les établissements à caractère social classique, on ne rencontre que très rarement des enfants juifs, pourquoi (d'après une assistante sociale juive) l'augmentation du nombre de délinquants chez les jeunes juifs est plus importante que chez les autres, ce que peu de gens savent. Et cela montrerait, en tout cas, que tous les juifs ne sont pas Rothschild, loin de là ! Il y en a, chez les sépharades surtout, qui vivent dans des situations critiques.

Sylvain DAVID
Saint-Maur

Plaisir de droite ?

Roland Barthes disait qu'il fallait combattre l'idée fort répandue que le plaisir est de droite, la gauche étant supposée être le lieu de prédilection des pisse-froid et des empêchements de s'amuser en rond.

On ne peut pas dire que les mouvements antiracistes en général, et *Différences* en particulier soient à la pointe de ce juste combat. Dieu qu'il est triste ce canard ! Et pleurnichard ! Il faut se le mâcher consciencieusement pour faire sa bonne action mensuelle, mais ça passe mal.

Je crois que c'est une erreur fondamentale. Ou bien on fait un journal pour se faire plaisir, entre spécialistes, et on reste gentiment entre soi, pendant que de quelconques Arabes continuent à se faire éclater la tête sur le trottoir d'en face. Ou bien on décide

d'agir auprès du grand public — autant que je me souviens, c'est pour ça que *Différences* a été créé — et dans ce cas on se place sur le terrain de la presse grand public, et on n'hésite pas sur l'humour, la provocation, le scandale, l'à-peu-près, le sexe, la violence, la dérision, bref, tout ce qui fait le charme pas bien discret de notre presse bourgeoise. Hardi petits, décoinchez-vous, il y a des millions de lecteurs à gagner !

Georges MAGNE
Arles

Les bons samaritains

En ce qui concerne l'édition d'Albert Lévy, consacré à Barbie (n° 20), je suis d'accord ! Surtout, tenez-nous au courant. Depuis le temps qu'il est inculpé, on ne voit pas passer Papon en jugement : d'ici qu'on noie encore le poisson...

Où en est-on pour Leguay ? Vous devriez bien faire une liste de tous les bons samaritains qui, maintenant, souhaitent qu'on ne juge pas trop Barbie. C'est plein de délicatesse : qui sait ce qu'il dirait, ce Barbie, dans un procès public. Alors, quand j'entends par exemple un Chaban-Delmas proposer d'éviter le débat public, je me demande ce qu'il cache, et qui il protège... Et puis, vous pouvez voir aussi du côté de Hardy.

Oui, revenez sur ces grands sujets. N'y a-t-il pas moyen d'inculper Papon sur les massacres de 1962 ? Même ampleur qu'à Sabra et Chatila, mais la France n'était peut-être pas une démocratie, puisque rien n'a éclaté au grand jour : après Sabra et Chatila, au moins, il y a eu des juges et une sanction.

Pour une fois qu'on peut faire justice en faisant connaître au monde, en faisant comprendre aux gens, profitons-en. Il faut faire vite : la justice en est-elle persuadée, ou bien, mise en place par les

anciens maîtres et épargnée par les socialistes, a-t-elle choisi de protéger son avenir ?

A.J. GRAF
Grenoble

Respect

On peut être ennemi du racisme sans être de gauche ; on peut également être de gauche et raciste en même temps !

Il y a de très bons articles dans votre revue. J'y ai également trouvé parfois une attitude politique gauchisante (ou anti-droite, comme vous voudrez...) qui me déplaît.

Vous ne pouvez pas titrer votre revue *Différences* alors qu'il en est une que vous ne respectez pas suffisamment.

P.D.
Paris

Rien dit de mal

Au moment où vous publiez votre numéro 21, il est dommage que personne ne vous ait prévenus qu'il y avait en France, à ce moment là, des élections municipales, que M. Jacques Chirac, ainsi que M. Paul Quilès, étaient tous deux candidats à la mairie de Paris (c'est la capitale) et causaient au même moment dans votre journal.

Parce que pendant ce temps-là, M. Chirac, qui dirige un des grands partis français, déclarait à qui voulait l'entendre que lui n'avait jamais rien dit de mal sur les immigrés. Vous auriez mérité qu'il cite pour preuve les interviews qu'il donne aux journaux antiracistes.

Il faut que je vous dise aussi : sur une des listes du grand parti de M. Chirac, il y avait J.-P. Stirbois, le secrétaire national d'un petit parti d'extrême-droite, qui est maintenant élu, et qui veut mettre tous les immigrés à la porte.

C'est à Dreux. Je vous dis ça, des fois que vous voudriez l'interviewer.

Pierre BANSARD
Limoges

□ 2 mars-2 juin

Théâtre action tréteaux, présente, au Lucernaire, 53 rue Notre-Dame des Champs, 75006 Paris, *Om-Saad* d'après Ghassan Kanafani, auteur palestinien, réalisation de Anne Petit et Hichem Rostom. Rens. 544.57.34.

□ 12 mars-30 avril

Création à Paris de la comédie musicale « *Tu as les bras trop courts pour boxer avec Dieu* », conçue et réalisée par Vinnette Carroll, musique et lyrics de Alex Bradford et Micki Grant, au Théâtre Mogador, 25 rue de Mogador, 75009 Paris. Rens. 285.45.30.

□ 5-15 avril

La Maison des Cultures du Monde présente « *Les jours de Khyâm* », par le Théâtre du Conteur. Ce spectacle libanais relate la vie et la mort du village de Khyâm après l'exode massif et le massacre des habitants en mars 1978 Théâtre de l'Alliance, 101 bd Raspail - 75006 Paris. Rens. (1) 544.72.30.

□ 6 avril-19 mai

Le 5^e Festival international de films de femmes part en tournée. Du 6 au 12 avril : Paris au cinéma Action République ; 13-19 avril : à Fontainebleau, Melun, Nemours et Massy (au Centre culturel Paul Baillairet) ; 20-26 avril : à Grenoble (Théâtre Municipal) et à la salle des fêtes de Verrières le Buisson ; 27 avril-3 mai : Hérouville St Claire (Café des images) et Roissy en Brie (Maison du temps libre) ; du 4 au 10 mai : Metz (Cinéma 35) et Nantes (Maison des femmes) ; du 11 au 19 mai à Cannes à la M.J.C. et au Festival. Rens. (1) 660.05.64.

□ 10-30 avril

Séries de concerts de musiques arabes au Théâtre de l'Alliance, comprenant des chants religieux araméens (interprétés par des pères maronites du Liban), les pêcheurs de perles de Bahrein, un ensemble de percussions et de musique classique d'Irak, organisés par la Maison des Cultures du Monde. Rens. (1) 544.72.30.

□ 12-24 avril

Tous les jours à 20 h 45, Lluís Llach interprète la nouvelle chanson catalane à Bobino. Au programme également l'orchestre de contrebasses. Bobino, 20 rue de la Gaîté. Rens. (1) 322.74.84.

□ 12 avril-3 mai

Deuxième festival du cinéma juif. Une centaine de films marquants seront présentes, suivant quatre axes : favoriser une meilleure connaissance de l'histoire juive à travers un patrimoine cinématographique riche et méconnu ; développer l'exigence éthique du judaïsme : le dialogue avec l'autre ; le centenaire de Kafka ; le cinquantième anniversaire de l'avènement du nazisme. Il se déroulera au Studio de l'Etoile, Studio des Acacias, tous les jours à partir de 14 heures, et à la Cinémathèque de Chaillot du 27 avril au 3 mai. Rens. (1) 805.93.07.

□ 13-26 avril

Deux semaines de cinéma d'Asie du sud-est pour donner un aperçu de la richesse et de la



Gaijin - sortie le 20 avril.

diversité des patrimoines culturels de cette région, au Musée Guimet, 6 place d'Iéna, 75016 Paris. Rens. (1) 723.61.65.

□ 14 avril

A 20 h 30, le Centre Varenne, 18 rue de Varenne à Paris 7^e, organise un débat : « *Les nouvelles relations entre l'Algérie et la France* ». Des personnalités françaises et algériennes font le point. Rens. (1) 222.18.56.

□ 15 avril-15 mai

A la Maison de la Culture « Le Corbusier » à Firminy exposition de photos sur le thème « *Il s'appellent tous Mamadou* », photos de André Curmi, texte de Mathieu Benzet et Françoise Kersebet. Exposition co-produite par le comité d'entreprise du journal Le Monde, et la Fédération nationale travail et culture. Rens. (77) 56.07.07.

□ 16 avril

A 21 h. au centre Agora Ville nouvelle d'Evry, spectacle de variétés avec Brenda Wootton (Irlande), Mercedes Sosa (Argentine) et Maria Carta (Sardaigne). Rens. (1) 079.10.00.

□ 16 avril

Au Centre Varenne, à 20 h 30 : « *Quel désarmement pour quelle paix ?* », avec la commission Désarmement-défense du M.C.C. Rens. (1) 222.18.56.

□ 17 avril

Le Centre de documentation juive contemporaine organise une journée table ronde sur le thème « *Le soulèvement du ghetto de Varsovie et son impact en Pologne et en France* », salle

Cultures du Monde. Ces journées font partie d'un ensemble de manifestations à l'occasion de la célébration du 200^e anniversaire de Simon Bolivar. Une dizaine de films font le point sur la créativité et la recherche de ce jeune cinéma. Rens. (1) 544.72.30.

□ 20 avril

Sortie à Paris de « *Gaijin* », un film de Tizuka Yamasaki, qui relate la vie de la minorité japonaise installée au Brésil depuis le

□ 20 avril

A 20 h 30, la grande salle de la maison des arts de Créteil, place Salvador Allende, accueille « *Les poètes de l'exil et du déracinement* » : Edouard Glissant (Antilles), Jean Metellus (Haïti), Paul Dakeyo (Cameroun), Juan Jelman (Argentine), Ilié Constantin (Roumanie), Tahar Ben Jelloun (Maroc), Nâder Naderpour (Iran), avec la participation exceptionnelle d'Aimé Césaire. Rens. (1) 899.94.50.

□ 21 avril

Clôture des jeudis-conférences-débats sur « *Les premiers habitants de l'Europe* », à 19 h, au Muséum National d'Histoire Naturelle, Palais de Chaillot, place du Trocadéro. Rens. (1) 704.59.41.

□ 22-24 avril

Au Musée des Beaux-Arts de Pau, 1^{er} Micro Festival par la Compagnie de l'Echelle de théâtre de marionnettes. Rens. (59) 27.31.54.

□ 23 avril

Maxime Le Forestier chante à 21 heures, sous chapiteau, place des fêtes à Sartrouville. Rens. Théâtre de Sartrouville, rue Louise Michel. Tél. : (1) 914.23.77.

□ 23-24 avril

La Ligue des droits de l'homme tient son 63^e Congrès, à l'Assemblée Nationale, Grande Salle 101 rue de l'Université à Paris 7^e, sur le thème : « *Délinquance - Prison* ». Rens. (1) 707.56.35.

□ 23-24 avril

La Fédération Espérantiste d'Auvergne et du Massif Central, sous les auspices du centre de loi-

sirs de Cournon d'Auvergne et avec l'aide de la municipalité organise un séminaire « *Chants et Espéranto* ». Rens. : 7, av. du Maréchal Joffre, 63800 Cournon d'Auvergne. Tél. : (73) 84.90.60.

□ 23-27 avril

Au Théâtre de l'Alliance trois concerts de musique classique *dhrupad* du nord de l'Inde, l'un des concerts consacré au *Rasila* (drame dansé) sera également présenté à Rennes, à la Maison de la Culture. Rens. (1) 544.72.30.

□ 23-30 avril

A la Maison de la culture du Havre, 5^e rendez-vous avec les musiques traditionnelles de Madagascar, des Maldives, de la Réunion et des Seychelles, parallèlement exposition d'instruments et œuvres représentant la musique dans la tradition malgache. Rens. (35) 21.21.10.

□ 24 avril

A l'occasion du 40^e anniversaire du soulèvement du ghetto de Varsovie une commémoration a lieu, à 15 heures, à la salle des congrès, 29 bd du Temple, 75003

Paris (angle rue Charlot). Cette manifestation du souvenir est placée sous la présidence de M^e C. Lederman, Sénateur, président de l'U.J.R.E. Pierre Paraf, président d'honneur du MRAP prendra la parole. Les billets sont à retirer 14 rue de Paradis, 75010 Paris. Rens. (1) 770.62.16.

□ 25 avril

Le Centre des hautes études internationales pour le développement (CHEID) organise, à 17 h, une réunion de recherche sur « *La France et le tiers-monde* » animée par M. Abdellatif Benachenhou, professeur à l'Université d'Alger. Collège de France, salle 5, 11 place Marcelin-Berthelot, 75005 Paris. Rens. (1) 633.73.42.

□ 25-30 avril

Semaine d'information sur la réalité indienne au Guatemala, organisée par l'Association Diffusion INTI, avec la collaboration du Groupe Lichesol, et du département d'Ethnologie de l'Université de Paris VII. Du 25 au 29, soirées d'information avec projections de films et débats à l'AGECA, 177 rue de Charonne,

75011 Paris. Le 30, colloque sur le thème : « *La possibilité d'une alternative indienne au Guatemala* » au 1 rue Guy de la Brosse, 75005 Paris.

□ 28 avril-28 mai

Le 10^e anniversaire du Festival des arts traditionnels de Rennes se déroule à la Maison des Cultures du Monde de Paris, avec du 28 au 30 avril : *Musique de l'Océan indien* (Réunion, Madagascar, Maldives, Seychelles, Comores), du 5 au 19 mai : *Chants et danses du monde* (Maroc, Ghana, Togo, Egypte, Cameroun, Etats-Unis, Pakistan, Irak, Inde du Sud), du 24 au 28 mai : *Marionnettes du Japon*. Rens. (1) 544.72.30.

□ 7-21 mai

Le comité du MRAP de Nancy organise une exposition « *Peuples d'ici et d'ailleurs* », en deux endroits : du 7 au 14 à la salle municipale du centre ville, du 14 au 21 au Lycée Georges de La Tour (exposition et débats).

□ 9-14 mai

Le CEMEA organise un stage de formation d'animateurs sur le thème : « *L'enfant maghrébin dans la cité* ». Ce stage se déroule

dans la région parisienne et permet de rencontrer des jeunes ou des groupes d'immigrés et d'échanger des contacts avec des jeunes maghrébins. Rens. CEMEA, 13 rue Eric de Martimprey, 95300 Pontoise. Tél. : (1) 031.24.18.

□ Fin avril/courant mai

A l'appel du MRAP, inauguration dans une centaine de villes de rue commémorant le 40^e anniversaire du soulèvement du ghetto de Varsovie. Des expositions, débats et projections de films auront lieu à cette occasion.

□ 5 mai-12 juin

Au Palais des Congrès se produit l'Opéra de Pékin avec la Compagnie d'Opéra de Pékin de Chine. Au programme des extraits d'opéras : *La rivière d'automne*, *La grotte sans fond*, *Le mouchoir parfumé* et *La forteresse* et deux opéras en version intégrale : *Troubles dans le royaume du ciel* et *Le serpent blanc*.

□ 9-14 mai

Exposition de photos « *Images d'Outre-Mer* » sur le thème faune, flore et scènes de la vie dans les pays d'Outre-Mer de Hugues Pagesy, au Centre Culturel Kennedy, 36 bd Kennedy à Créteil.

Sans Frontière

Le magazine de l'immigration et du Tiers-Monde



Il y a mille raisons de lire Sans Frontière
Il y a mille moyens de voir le monde sans oeillères

Abonnez-vous, abonnez vos amis !

« Sans Frontière » 33 Bd Saint-Martin 75003 Paris.
En vente en kiosque tous les 20 du mois

T
I
N
T
I
N
S



Ça commençait comme ça (Tintin au Congo, 1930). Il vient de casser la locomotive...

*En vieillissant,
le reporter
du petit XX^e
a compris
bien des choses*



Puis, à rencontrer Tchang, quelques préjugés disparaissent (Le lotus bleu, 1935).



Du coup on va aider les Noirs en difficulté (Coke en Stock).



Et même défendre les Tsiganes victimes du racisme (Les Bijoux de la Castafiore, 1962).

QUINZE ARTISTES
CONTRE L'APARTHEID

artistes du monde contre l'apartheid



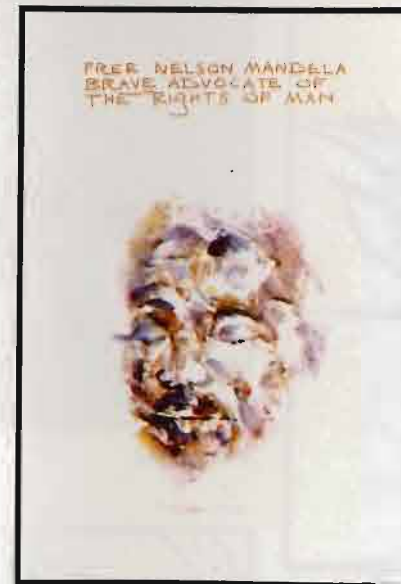
LAM



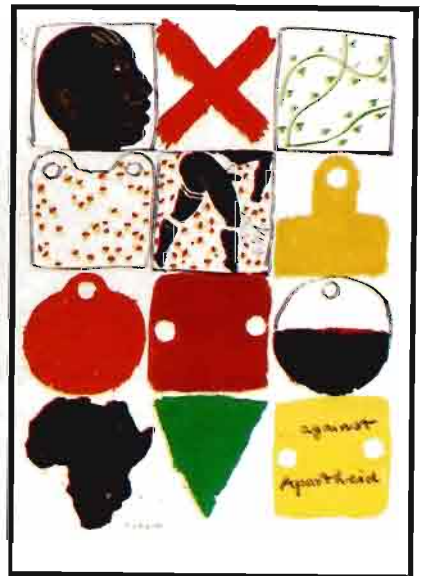
VOSTELL



CREMONINI



LEBROCQUY



TILSON



SAURA

BON DE COMMANDE

60 F l'affiche 84 x 60 cm, plus 10 F de port.

Je commande les affiches de (indiquer le nom des peintres et le nombre d'exemplaires) :

Bon dûment rempli accompagné d'un chèque à retourner à :

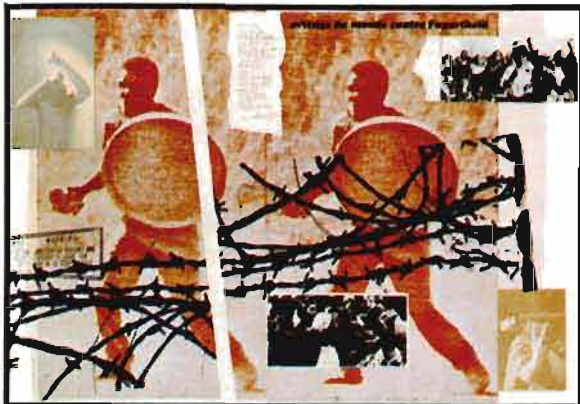
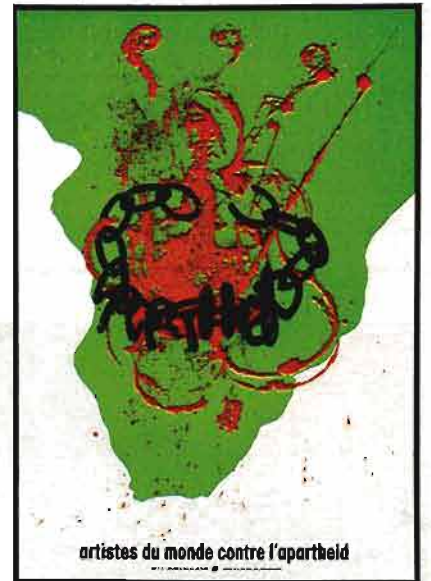
Différences, 89, rue Oberkampf, 75011 PARIS

LICHENSTEIN



PIGNON-ERNEST

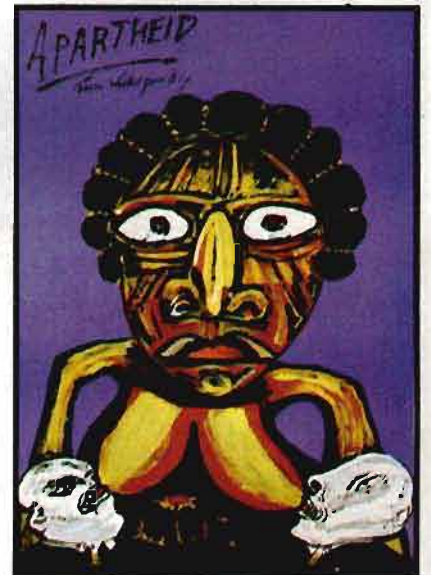
ARMAN



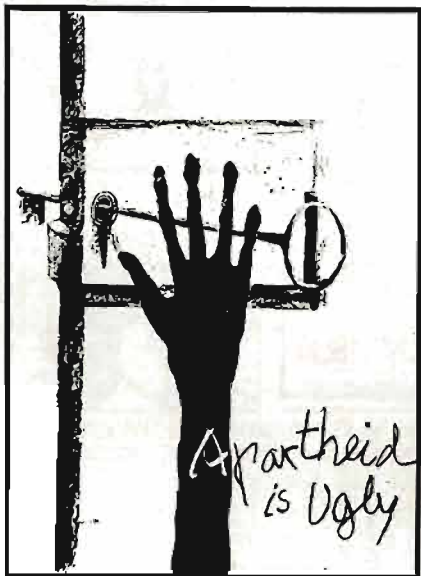
JANTJES



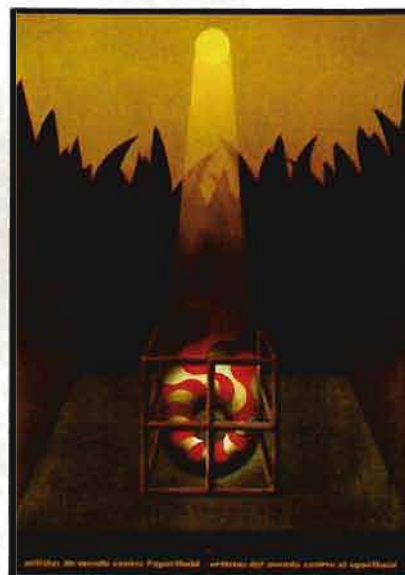
TAPIES



LUCEBERT



REBEYROLLE



LE PARC



RAUSCHENBERG

QUINZE ARTISTES CONTRE L'APARTHEID

Voir au verso le bon de commande.